- PALLI





DARIE

OU LES

QUATRE AGES D'UN AMOUR

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

DARIE

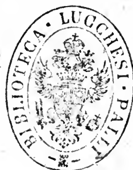
OU LES

QUATRE AGES D'UN AMOUR

PAR

CAMILLE HENRY





PARIS
COLLECTION HETZEL
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
2 BIS, RUE VIVIENNE.

1860

A HENRI ***

Laisse-moi, Henri, te dédier ces pages. Si le public les accueille, le mérite en revient à toi, qui les as sauvées de la flamme ; à toi, dont la main amie a sans cesse relevé mon courage abattu.

Si mon livre modeste passe inaperçu, je sais que le souvenir n'en vivra pas moins dans ton bon et noble cœur.

CAMILLE HENRY.

L'AGE D'OR

I

DARIE A MARIE

Fiesole, janvier 185..

Je trouve à l'instant un billet de toi, ma sœur. Ton écriture a eu pour moi un attrait irrésistible, et, te l'avouerai-je, j'ai lu pour la première fois tes deux petites pages.

Il y a deux mois à peine que je t'ai quittée, Marie, mais il me semble que le jour de notre séparation est déjà si loin de moi, que je ne puis me rappeler comment j'ai reçu ce billet : me l'as-tu glissé à ta

Pauvre sœur, que je te plains; comme l'esclave, tu traînes après toi ta lourde chaîne, tu vis dans les ténèbres, tu mourras sans jamais connaître la vraie lumière.

Ah! Marie, si tu pouvais seulement entrevoir mon bonheur, tu ne te donnerais pas tant de peine dans tes moments d'indulgence, et, ils sont nombreux, j'en suis sûre, pour trouver des excuses à ma conduite. Des. excuses, Marie, il n'y en a pas et je n'en veux pas, sache-le bien.

Chère petite lettre de ma pauvre ignorante, je t'aime; la main qui t'a tracée a toujours été unie à la mienne durant nos jours d'enfance, et si j'avais un souhait à former, certes, Marie, ce serait de te voir goûter un bonheur aussi grand que celui dont je jouis; mais cela n'est pas possible.

C'est à ton souvenir aimé, c'est à ton cœur, ma bonne sœur, que mes pensées s'adressent, car à ces amis-là je n'ai aucun scrupule de livrer mon âme tout entière.

Voyons d'abord ce pauvre petit billet tout chiffonné.

« Je t'en supplie, ma bien chère Darie, ouvre-

moi ton cœur. Dis-moi ce que signifie l'exaltation de pensées et de paroles que je surprends en toi depuis quelques jours; reporte pour un instant ton souvenir à l'époque heureuse de notre enfance, lorsque, assises toutes deux sous les tilleuls du château de notre grand'-mère, tu me contais, la tête appuyée sur mon épaule, les rêves de tes nuits agitées. Comme alors, ouvre-moi maintenant ton cœur; dis-moi, ma sœur, que c'est moi qui fais aujourd'hui un mauvais rêve en craignant quelque embûche, quelque malheur pour toi de la part de ce jeune Italien que je croyais parti pour toujours, et que je ne puis sans terreur voir de retour auprès de toi.

« Prends garde, Darie, le monde s'occupe déjà de lui et de toi, et, si tu faiblis, bientôt il enveloppera vos noms dans une même réprobation.

« Ma pauvre sœur, tu n'es pas heureuse, je le sais, tu souffres : un moment de défaillance de ta part aurait peut-être son excuse dans la conduite de celui qui t'a enlevé ton Henri, ton enfant bien-aimé, la joie et la consolation de ta vie; mais, hélas! aux yeux du monde, devant ta conscience, l'excuse serait insuffisante; c'est donc au nom de ton fils et pour lui, Darie, que je viens te dire : Courage,

ma sœur! il faut sortir victorieuse de l'épreuve; la récompense ne se fera pas attendre, tu la trouveras dans la satisfaction d'avoir accompli un devoir pénible. »

Encore une fois, ma sœur, je n'avais pas lu ta lettre; mais, l'eussé-je lue et méditée, elle n'aurait en rien changé ma détermination. Tu es dans l'erreur au sujet du baron de M.... Les apparences ne sont pas en sa faveur, mais il n'a aucun tort envers moi; c'est le plus débonnaire des maris, et j'aurais pu le tromper à mon aise pendant de longues années. Il ne m'a pas enlevé mon fils, c'est d'un commun accord et dans l'intérêt même de notre enfant que nous l'avons mis au collége. Je mentirais si je disais que cette séparation ne m'a pas été très-douloureuse, et si je n'avouais que c'est sous l'influence de la profonde tristesse que m'inspirait ma solitude qu'un autre amour est né dans mon cœur. Je ne puis me plaindre; car j'ai eu l'indicible joie de sacrifier quelque chose à celui que j'aime. Hélas! tu ne comprends pas cela, toi qui ne sais pas qu'un sacrifice fait pour celui qu'on aime est une suprême volupté.

Ne cherche donc pas d'excuses à ma conduite,

Marie, elle n'en a pas. Je l'aime! Tu ne peux avoir une idée de la valeur de ce mot, toi qui supposes que j'ai quitté mon mari parce qu'il me maltraitait!...

Non, ma sœur.

Lorsque je l'ai connu, *lui*, j'étais estimée, respectée, enviée même, dans ce qu'on appelle le monde; c'est volontairement que j'ai renoncé à tout : je me suis condamnée au dédain, au mépris de celles qui m'enviaient, et je l'ai fait sans hésiter, avec joie; car, dès que l'amour est entré dans mon âme, il en a chassé tout autre sentiment.

Veux-tu connaître mon histoire : la voici. Un jour j'ai senti un bouleversement étrange s'opérer en moi; le sang s'est porté violemment à ma tête et à mon cœur. Mes yeux se sont ouverts, et mon regard s'est perdu dans l'espace; il m'a semblé qu'un voile épais s'étendait tout à coup entre moi et le passé, et que je perdais tout souvenir du temps écoulé. Un horizon nouveau s'est présenté à mes yeux; le soleil éclairait un paysage riant : là le ciel était d'un bleu pur, les montagnes, les collines toujours vertes, les eaux limpides : des fleurs variées or

naient cette terre bénie, qui n'avait que deux seuls habitants : *lui* et moi.

De cet Éden m'arrivait un air frais, un parfum pénétrant, qui m'inondait de délices inconnues. Mille sensations nouvelles entraient à la fois dans mon âme. Éperdue, je suis rentrée chez moi, et j'ai écrit.

« Pardonne-moi, mon bien-aimé, de t'avoir éloigné, mon amour était faible. Tu as raison, je ne t'avais pas compris; maintenant je t'aime, et je suis forte. »

A dater de ce jour une indifférence suprême m'a saisie pour tout ce qui m'avait le plus intéressée jusque-là. Rien ne me touchait; ce que mes yeux voyaient, ce que mes oreilles entendaient s'effaçait immédiatement de ma mémoire; j'agissais, je parlais, sans avoir conscience de moi-même. Je ne suis sortie de cet état qu'à sa vue, car il est revenu cinq jours après le départ de ma lettre.

Mon mari était absent, tu étais auprès de moi, et tes yeux intelligents, sans lire au fond de mon âme, ont cependant saisi quelque chose de ce qui s'y passait. La maladie de l'un de tes enfants te rappela

inopinément chez toi. Je me souviens qu'une heure avant ton départ tu m'as embrassée avec tendresse, me conjurant de t'ouvrir mon cœur; et, comme je ne te répondais pas, tu as maudit celui qui selon toi me perdait. J'ai placé ma main sur ta bouche, et je t'ai pardonné, parce que tu ignorais combien je l'aimais.

Deux jours après, sans hésitation et sans remords, je me suis jetée dans les bras de mon bien-aimé, le priant de me conduire là où je pourrais vivre et mourir près de lui.

Je suis partie sans savoir où il m'emmenait et sans songer à le lui demander; ma pensée n'était occupée que de lui, de lui dont la présence accélérait les battements de mon cœur, purifiait l'air que je respirais, me jetait tantôt dans un état de douce langueur, tantôt dans d'indicibles ardeurs pendant lesquelles il me semblait que j'allais mourir dans ses bras.

En passant par Marseille, j'ai à peine reconnu cette ville, que j'avais vue plusieurs fois dans mon enfance; quand le bâtiment sur lequel nous nous sommes embarqués eut levé l'ancre, alors seulement

j'ai appris que nous allions en Italie, nous fixer à Fiesole, dans le *nid* qui avait été orné pour moi. Nous avons traversé Livourne comme Marseille; nous avions hâte tous deux de nous trouver chez nous, dans ce cher paradis dont je suis si jalouse, que je ne veux pas même t'en faire la description maintenant. Qu'il te suffise de savoir qu'en plein hiver j'y trouve le ciel pur, l'air tiède et parfumé, les collines riantes, les bosquets toujours verts de mon rêve. Le paysage que je croyais fantastique existe réellement, et la présence de mon bien-aimé anime cette nature enchantée.



II

Fiesole, janvier 185..

Combien ma vie est belle! C'est bien ainsi que je l'avais rêvée; car, du jour où l'amour est entré dans mon cœur, j'ai eu le pressentiment de toutes les joies qu'il me réservait.

Non, le bonheur parfait n'est pas une chimère: il existe, et j'en jouis. Ne me plains pas, Marie, et, puisque tu ne crois pas pouvoir me porter envie, au moins laisse-moi te dire que je te souhaite d'être aussi heureuse que moi.

Il est là, là à deux pas de moi; il peint, et s'interrompt souvent pour me regarder; je vois

dans la glace son beau regard inspiré, qu'il dirige à chaque instant vers moi. Oh! il y a des chefs-d'œuvre dans sa pensée, et sous ses doigts habiles le pinceau va produire un tableau qui sera digne d'un maître. Je te quitte un instant pour aller le contempler.

Marie, c'est mon portrait, et il le peint de mémoire; car mon image est profondément gravée dans son cœur. Mais, hélas! combien je suis loin de ressembler à la divine ébauche qu'il a jetée sur la toile; je ne la lui laisserai pas achever, je veux auparavant avoir ses traits reproduits par lui-même : qui pourrait mieux que lui rendre l'éclat de ses yeux, qui tour à tour brûlent et rafraîchissent mon âme; cette bouche ardente à laquelle je puise la vie; cette chevelure si riche, cette barbe luxuriante qu'il parfume et laisse croître pour me plaire?

Qu'ai-je donc fait, Marie, pour mériter le bonheur dont je jouis, pour être ainsi plongée dans des flots de lumière, tandis que tu es dans la désolation et les ténèbres? Oh! que la nature est belle pour moi! un printemps perpétuel m'environne, tout s'anime, tout se réjouit autour de moi.

Mon bien-aimé, mon âme tressaille d'allégresse,

elle vole vers toi; jamais elle n'est rassasiée de te voir, jamais elle n'est lasse de t'entendre; pour toi sans cesse elle chante le Cantique des cantiques : « J'étais le muguet entre les épines et toi le pommier; j'ai désiré ton ombre, je m'y suis assise, et son fruit est doux à mon palais. Tu m'as menée dans la salle du festin, et ta livrée, que je porte, c'est amour; mon bien-aimé, tu m'as dit : Lève-toi, ma grande amie, ma belle, et t'en viens; je me suis levée, et je suis venue. »

Salomon, ô roi-prophète! tes paroles sont les refrains de mon âme. Qui aimais-tu donc lorsque tu chantais ainsi? Je suis la Sulamite, et lui le bien-aimé.

Marie, je te quitte pour aller vers lui; je me coucherai à ses pieds et je m'enivrerai de mon bonheur.

Adieu, ma pauvre prisonnière. Adieu.



III

Fiesole, janvier 185..

Je ne sais trop pourquoi je t'ai écrit ces jours derniers, Marie, et moins encore pourquoi j'ai conservé ces lettres. Elles sont là toutes deux dans le tiroir d'un meuble garni de mosaïque, l'un des ornements du cabinet où je me tiens habituellement.

Le bonheur chez moi est communicatif, et le mien est si grand, que j'ai besoin d'en verser une part dans ton cœur. Tu es peut-être la seule ombre du passé que je laisse errer dans mon paysage; hélas! parfois aussi cependant un petit chérubin y arrive à tire d'ailes, traversant les espaces lointains que j'ai

laissés derrière moi ; mais il s'arrête à la limite qui sépare mon empire du reste de l'univers, et de là, me regardant tristement, il semble chaque fois m'envoyer l'adieu du mourant. Oui, nous sommes bien morts l'un pour l'autre ; son souvenir triste et doux est pour moi celui de l'ange envolé, qu'on invoque, mais que l'on ne rappelle pas.

Oh ! que le monde me paraît petit et mesquin ! Pauvre peuple, qui s'agite dans les ténèbres en fuyant la clarté ! Intérêts, convenances, plaisirs, devoirs, ne sont plus pour moi que des mots vides de sens. Mon devoir, mon plaisir, c'est de vivre près de lui, pour lui, dont l'âme, la vie et le souffle se sont confondus avec mon âme et avec ma vie. Je ne sais si c'est lui qui vit par moi, ou moi qui vis par lui ; mais je sais que nous ne formons qu'un seul esprit, que nos jours s'écoulent si rapidement, que, depuis deux mois que nous sommes ici, nous n'avons pas encore trouvé le temps de descendre à Florence ; il veut pourtant m'y conduire, pour me faire admirer les œuvres des grands maîtres, ces objets de son culte avant que je sois venue les remplacer.

Oui, depuis deux mois nos jours ont été exclusivement remplis par notre amour. Pour moi, j'aurais

volontiers passé tout mon temps à contempler son âme dans le miroir limpide de ses yeux, à écouter l'harmonie suave de ses paroles, à m'envelopper tout entière dans mon amour pour lui; mais le soleil, toujours si beau, et le charme d'un paysage pittoresque, viennent malgré moi chaque jour nous enlever à nôtre charmant réduit.

Du fond de notre jardin, un sentier assez roide, mais délicieusement bordé de lauriers-tins et de troènes aux baies noires, nous conduit en serpentant sur la plate-forme qui domine le couvent des Franciscains. Nous nous asseyons sur le parapet, immobiles, silencieux, la main dans la main, laissant nos âmes voguer doucement sur l'océan de l'infini. Les mendiants et les marchandes de chapeaux de paille, qui nous assaillaient les premiers jours, respectent maintenant notre contemplation et ne la troublent plus par leur présence; la nuit, qui parfois nous surprend là, nous ramène au logis.

Le temps a été constamment beau depuis que nous sommes ici; seulement, vers la fin du jour, une vapeur blanche assez épaisse descend sur la vallée et s'étend au pied des Apennins comme pour nous cacher le paysage. Cette vapeur, qui semble

se condenser à mesure que je la regarde, me paraît une grande muraille qui sert de limite à notre Éden. Au delà, pour moi, se trouve le vide et le néant. Au nord, une montagne se dresse presqu'à pic derrière nos têtes; elle est couronnée d'un bois touffu de sapins. Pour moi, l'univers entier est compris dans cet étroit espace.

Depuis que nous sommes ici, la physionomie de mon bien-aimé a pris un autre caractère. Quelque chose de suave, de tendre, a remplacé ce qu'il y avait quelquefois de trop ardent, de trop viril dans ses yeux, d'un bleu si foncé, qu'ils paraissent noirs. La pâleur, résultat de l'agitation et de l'insomnie des nuits de son exil, a disparu avec la maigreur qui avait creusé légèrement ses tempes et ses joues. L'habitude de me soutenir a donné à sa démarche je ne sais quoi de souple et de lent qui lui sied à merveille.

Du jour où je l'ai aimé, j'ai cru le connaître; je m'aperçois qu'il n'en est rien. Chaque instant me révèle en lui une qualité, un charme nouveau. Il faut qu'il en soit de même pour lui à mon égard, car chaque jour il m'exprime et me témoigne son amour d'une façon nouvelle.

Son portrait est ébauché. Il s'est peint dans le costume qu'il porte au logis, c'est-à-dire avec une ample veste de velours noir, doublée et garnie de satin violet, un large pantalon et une toque également en velours noir.

Pour moi, je lui ai entièrement abandonné le choix de mes vêtements, et son goût sait toujours deviner mon goût. Il en est de même pour tout : aussitôt qu'il a exprimé une idée ou un désir, il me semble que cette idée, ce désir, ont pris naissance en moi, et j'ai hâte de les réaliser.

Le costume qu'il a choisi pour moi est simple, commode et gracieux; pourtant *il* se défend de l'avoir imaginé, et me dit que j'en retrouverai exactement les différentes parties dans les tableaux du Perugino, sur les Madones de Raphael ou d'Andrea del Sarto, et plus encore sur les anges de Beato Angelico.

Ce qui est certain, c'est que moi je ne trouverai jamais dans aucun tableau une beauté qui approche de celle de mon bien-aimé.

Adieu, Marie.

IV

Fiesole, février 185..

Ô Marie, que ce pays est beau! sans nul doute il a été créé pour le bonheur parfait. Chaque jour je trouve un charme nouveau dans cette riante nature que l'hiver semble oublier; chaque jour je découvre des richesses et des beautés nouvelles.

Fiesole n'est pas, comme tu pourrais le croire, un simple village toscan : c'est une suite d'élégantes villas, qui commencent aux portes de Florence, se prolongent en une longue et belle avenue jusqu'à la place de San Domenico; d'un côté de cette place s'échappent plusieurs petits chemins bordés

aussi de charmantes villas ; de l'autre côté, l'avenue se divise en deux routes : l'une droite, ardue, encaissée entre deux murailles, vestiges sans doute des anciens murs étrusques ; c'est la *Via Antica;* l'autre route, large et belle, est taillée presque à pic, mais fortement soutenue ; toutes deux conduisent au sommet de la colline sur laquelle était bâtie l'ancienne ville de Fiesole. Il n'y a guère là qu'une place entourée par le palais épiscopal, le séminaire, le palais prétorien encore orné des devises des podestats qui l'ont occupé, la cathédrale et l'église de Santa Maria-Primerana, dont la construction remonte au dixième siècle.

Nous habitons à peu près à mi-route de la *Via Antica;* une cour plantée, séparée de la ruelle par une grille en fer, précède notre *palazzotto*. Derrière la maison est un jardin spacieux, dont un épais bosquet de myrtes, d'arbousiers, de lauriers et de sapins, occupe la moitié. Au fond de ce bosquet une petite porte s'ouvre sur la campagne, non loin de l'allée de cyprès séculaires qui formait l'avenue de la villa *Medicis*. De cette villa à Fiesole il n'y a que quelques pas; c'est le chemin que nous suivons pour nous rendre à la terrasse des Franciscains.

Notre *palazzotto* a sept fenêtres de façade, il se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage surmonté d'une longue galerie.

En arrivant par le jardin, on entre dans un vestibule de stuc rose, orné de statues et de groupes en marbre blanc, copies des meilleurs maîtres : *la Vénus de Médicis, le Rapt des Sabines, le Penseroso, la Vénus de Milo* et *la Judith* de Donatello. Des bancs de marbre garnis de coussins invitent au repos et à la contemplation.

A droite du vestibule est un grand salon, à gauche une bibliothèque remplie des livres que je préfère.

Au premier étage est une vaste antichambre pavée en mosaïque; du centre de cette salle jaillit une fontaine au-dessus de laquelle chantent des bengalis dans une cage dorée. Cette pièce a quatre portes; celle du fond à droite donne passage dans ma chambre à coucher; c'est une tente de taffetas plissé bleu de ciel, dont la voûte est parsemée d'étoiles enor; des flots de mousseline et de dentelle, retenus de loin en loin par une étoile semblable à celle de la voûte, ornent mon lit. Un tapis, composé

de quatre peaux d'ours blanc, recouvre le parquet; les meubles sont en bois de rose.

En face des fenêtres, deux portes conduisent, l'une, à mon cabinet de bain et de toilette, l'autre, à mon boudoir tendu de carreaux entrelacés en taffetas plissé rose et vert clair. La voûte et les parois sont semblables, et le tapis à fond vert est semé de gros bouquets de roses. Les sofas et les fauteuils sont couverts de soie rose et capitonnés de vert. Au fond de mon boudoir, dans une petite alcôve, est un large sofa, espèce de lit de repos; à gauche, un autre sofa moins grand; en face une table à écrire garnie de mosaïque; au-dessus, une belle vierge du Perugino baisse à demi les yeux comme si elle était troublée par la richesse de son cadre en bois doré profondément fouillé. Ce tableau est une œuvre de mon bien-aimé.

En sortant de mon cabinet, on entre dans un salon à la tenture sombre, il nous sert de salle à manger; viennent ensuite les deux chambres de mon ami : dans la première se trouve le piano, la seconde est remplie de souvenirs d'un temps qui me paraît déjà bien loin. Sur la table à écrire sont

les lettres que je lui ai écrites durant le long exil auquel mon amour, faible encore à cette époque, l'avait condamné; dans le tiroir d'un bahut en vieux chêne est le mouchoir qui a essuyé mes larmes le jour où, malgré moi déjà, je me décidais à une douloureuse séparation; plus loin, dans un cadre d'argent garni de pierres précieuses, une boucle de mes cheveux retenue par un nœud enlevé à l'une de mes robes de bal. Enfin partout, Marie, des preuves de cet amour qui fait ma joie, mon bonheur, de cet amour que tu ne peux pas comprendre, hélas! et qui forme de tous les instants de ma vie un délice, un ravissement, une extase que rien ne peut égaler, qu'aucune parole ne peut exprimer.

V

Fiesole, février 185..

Il y a eu des changements dans notre vie depuis que je ne t'ai écrit, Marie, et, puisque j'ai commencé à t'entretenir de ce qui concerne le plus heureux couple que Dieu ait placé sur la terre, je continuerai mon récit.

Durant près de trois mois le temps avait été magnifique; il semblait, comme il est écrit dans l'Apocalypse, que Dieu eût ordonné à quatre de ses anges de retenir les quatre vents, afin de les empêcher de se déchaîner sur le coin de terre

que nous habitons. Sans doute que la fatigue a épuisé les forces d'un de ces anges, car la bise a soufflé et la pluie est tombée pendant toute la semaine dernière; plus de promenades sur la colline, plus de longues contemplations sur la terrasse des Franciscains, plus de stations dans notre bosquet chéri; il a fallu rester à la maison. Je ne m'en suis pas plainte, je t'assure, car les heures se sont aussi rapidement écoulées pour moi qu'auparavant. Ce que j'ai fait, je n'en sais rien; je l'ai aimé!

Nous avons transporté nos pénates dans la galerie qui domine la maison. C'était autrefois son atelier de peinture, car cette pièce est claire et bien exposée; plus d'une fois en ces jours derniers il a repris sa palette et ses pinceaux; mais je ne sais comment cela se fait, le portrait si rapidement ébauché en est encore au même point.

Cet atelier est une longue galerie percée de huit fenêtres. Pour la rendre moins froide nous avons condamné quatre de ces fenêtres, à l'aide d'épaisses portières de velours doublé de drap. Je trouve la température douce, et, si parfois je m'approche de la flamme qui petille dans le foyer, c'est pour être plus près de lui, pour m'appuyer sur son

épaule, pendant que d'une main distraite il tourmente les tisons.

Les doubles châssis de notre belvédère sont garnis à l'extérieur de carreaux blancs et polis, et à l'intérieur de vitraux de couleur qui nous renvoient le paysage sous les aspects les plus variés. Ici la colline s'illumine des feux de l'aurore, là elle s'obscurcit sous une menace d'orage; un peu plus loin la vallée reluit des clartés du plein midi ou pâlit à l'approche du crépuscule. De larges et confortables divans entourent la chambre et s'adossent aux fenêtres condamnées : c'est de là que, assise ou couchée, je puis à mon gré contempler les hauteurs voisines. La partie de l'atelier qui regarde Fiesole est plus particulièrement mon domaine : un élégant et large panier à ouvrage, une table, un ample fauteuil et un léger hamac suspendu dans l'un des angles en composent le mobilier. Dans la partie opposée sont disposé des chevalets et des guéridons chargés de couleurs, de palettes et de pinceaux.

Parmi les objets que nous envoie par ordre de mon bien-aimé un de ses amis, le prince Daquila, j'ai trouvé ces jours derniers une petite étagère, que je viens de placer entre la première et la seconde

fenêtre de mon coin. Je l'ai remplie de livres choisis. D'un commun accord, et sans même nous le dire, nous laissons intactes les bandes qui entourent les journaux et les écrits qui traitent des événements actuels. Que nous importe ce qui se fait là-bas ! Vivons dans notre heureuse ignorance, et contentons-nous des œuvres purement littéraires : celles-là seules peuvent nous faire passer d'agréables instants.

Pendant qu'il peint, j'aime à lui lire quelques pages de bonne prose ou quelques beaux vers. Alfred de Musset a ses sympathies ; j'aime aussi ce poëte. George Sand et Lamartine sont mes auteurs favoris, et je n'ai pas de peine à faire partager mon admiration à mon bien-aimé. Parfois il me parle de ses poëtes italiens ; il me lit et m'explique les chefs-d'œuvre de Pétrarque, d'Arioste, d'Alfieri et de Boccaccio, dont le *Decamerone* a été écrit dans cette villa Palmieri que je découvre de mon bosquet. Il y a quelques mois, je connaissais à peine la langue italienne, maintenant je la comprends déjà bien, ou du moins je la comprends toujours quand c'est lui qui la parle.

Il s'est aperçu, il y a huit jours, que sa provision de couleurs était épuisée, et nous avons résolu

d'aller la renouveler à Florence. Cette décision n'a pas été plus tôt prise que j'en ai ressenti une violente contrariété, qui a failli au dernier moment me faire renoncer au voyage; abandonner durant plusieurs heures notre chère habitation, quitter mon vêtement flottant pour mettre une robe plus conforme aux usages du monde, me paraissaient des efforts au-dessus de mes forces. Enfin pourtant je me suis décidée, et nous avons franchi le seuil de notre demeure par la grille, qui n'avait pas été ouverte depuis notre arrivée; car, je te l'ai dit, nous sortons habituellement par la petite porte du jardin.

Nous nous sommes rendus à pied jusqu'à l'église de San Domenico, presqu'en face de laquelle se trouve la villa Benvenuto. Tandis que nous attendions notre voiture, moins exacte que nous au rendez-vous, mes yeux se sont portés sur deux lions en pierre grise posés au-dessus des piliers de la grille du jardin; l'aspect du lion placé à droite m'a singulièrement frappée.

Ce lion est couché; ses pattes antérieures, croisées l'une sur l'autre, soutiennent son menton; il fronce le sourcil. Un pli profondément creusé au milieu de son front lui donne une belle physionomie de pen-

seur : on dirait que l'intelligence rayonne de cette tête de pierre et l'anime du souffle de la vie.

Jamais il ne me serait venu à l'idée autrefois de m'arrêter devant un lion de pierre ou de voir en lui autre chose qu'un ornement insignifiant. Maintenant rien ne passe inaperçu à mes yeux, je saisis avec rapidité le beau côté de chaque chose; mon intelligence s'est ouverte et développée : un monde inconnu, immense, se déroule devant moi.

Oh! combien ils mentent ceux qui disent que l'amour ne peut suffire à remplir la vie! Il me semble, tout au contraire, que la vie, quelque longue qu'elle puisse être, ne me laissera jamais le temps de voir toutes les merveilles dont j'ai maintenant l'intuition. C'est l'amour, ce sentiment sublime et divin, qui a fait jaillir ces sensations de mon cœur, comme autrefois Moïse pour les Israélites fit jaillir du rocher la source inépuisable.

La voiture nous eut bientôt rejoints, et nous avons suivi la route de Florence, entre deux haies, l'une d'élégantes villas, et l'autre d'antiques et vertes palissades de conifères et de lauriers. C'est par la porte de San Gallo que nous avons pénétré dans la ville

dont je ne connaissais encore que les toits, les clochers et les magnifiques coupoles. J'ai traversé fort distraite la longue et belle rue qui conduit à la place du Dôme; là je suis descendue de voiture pour admirer les mosaïques extérieures de la cathédrale. Ce monument est bien beau, Marie; mais ce qui m'a paru plus beau encore, c'est l'enthousiasme avec lequel mon bien-aimé m'a expliqué les nombreuses merveilles qui s'offraient à mes regards; il les examinait pour la centième fois peut-être, et pourtant il m'assurait qu'elles avaient ce jour-là pour lui un aspect tout nouveau; sans doute elles lui apparaissaient, comme à moi, splendidement illuminées par les feux de notre amour.

J'ai admiré le baptistère et ces fameuses portes de Ghiberti, appelées par Michel-Ange les portes du paradis, mais qui ne valent pas pour moi la porte d'entrée de notre petit palais de Fiesole. Nous avons parcouru les rues centrales et commerçantes des Cacciajoli, Pittori, etc., et nous sommes arrivés à la place du Grand-Duc, où, après avoir longtemps admiré les chefs-d'œuvre de la Loggia dell'Orcagna, nous sommes montés au Palazzo Vecchio, dans les galeries *degl' Uffizi*. Je n'ai lu aucun

guide, aucune description de Florence, afin que ma pensée, vierge de toute impression, pût mieux recevoir celle que mon bien-aimé y ferait naître. C'est sa parole douce et vibrante qui, pénétrant peu à peu dans mon âme, a dessillé mes yeux ignorants, et les a ouverts sur les beautés qu'il aime, me forçant à mon tour à les aimer et à les admirer.

Fiesole, la patrie de Fra Angelico, va maintenant se peupler pour moi des ravissantes créations de cet artiste mystique; je verrai partout ces cohortes de bienheureux aux vêtements flottants, sous lesquels on chercherait en vain une forme humaine, ces myriades d'anges aux chevelures d'un blond céleste; je les verrai se ranger sur nos allées, se grouper sur nos collines pour nous faire entendre en chœur le concert qu'ils exécutent autour du tabernacle de la grande Vierge de Fra Angelico.

J'ai retrouvé dans ces galeries plusieurs vieux amis. Te souviens-tu, Marie, de ces belles têtes de l'école italienne que notre grand'mère aimait tant, de la *Sainte Lucie* et de la *Sainte Madeleine* placées au-dessus de sa cheminée? Elles se ressemblaient tellement, que nous prétendions qu'elles devaient être sœurs jumelles, tandis que grand'mère et bien

d'autres personnes encore voulaient nous trouver avec elles un certain air de famille. Eh bien, j'en ai vu les originaux, l'un dans la salle dite du Baroccio, et l'autre dans la salle de l'école toscane, à gauche de la fameuse tribune.

La tribune, Marie, c'est le *Saint des Saints* de l'art. Dans cette salle sont réunis plusieurs des chefs-d'œuvre de Raphaël, sa *Sainte Famille*, sa *Vierge du Cardelino*, ses portraits du pape Jules II et de la Fornarina, etc. Là aussi on trouve la *Sibylle* du Guercino, l'*Amour caressant Vénus*, du Titien, des portraits de Van Dyck, une *Sainte Famille* du Perugino, le maître immortel de Raphael, les *Parques* de Michel Ange, deux tableaux de Rubens, plusieurs tableaux de Fra Bartolomeo, l'un de mes peintres favoris.

Mais je n'en finirais pas si je voulais seulement te donner une nomenclature des chefs-d'œuvre que j'ai vus dans ces splendides galeries. Qu'il te suffise de savoir que, si la possession d'une chose qui n'est pas *lui* pouvait éveiller en moi un désir, je voudrais avoir un de ces chefs-d'œuvre, quand bien même il ne serait signé ni Raphael ni Corrége, mais Giotto ou Fra Angelico.

Il y a encore dans la tribune un tableau dont

j'ignore le mérite, mais dont le sujet me plait extrêmement; il est de Marc-Antonio Franceschini : l'Amour y est, comme toujours, représenté sous les traits d'un enfant blanc et rose, qui, debout, foule aux pieds des livres, des compas, des épées, des pinceaux, et décoche au loin une flèche, en riant d'un air moqueur et triomphant. Ce tableau est connu sous le nom de l'*Amour vainqueur*.

Il était près de trois heures quand j'ai entraîné mon bien-aimé hors des galeries, où il avait encore quelques velléités de s'arrêter pour me faire admirer plusieurs œuvres signées Andrea del Sarto, Botticelli, Cristoforo Allori et Bacio Bandinelli, à la fois peintre et sculpteur. Ce nom de Bacio m'a frappé particulièrement, j'en ai conservé le doux murmure à mes oreilles jusqu'au dehors de la ville, que j'ai traversée pensive et silencieuse. Quand la vue de nos buissons, de nos arbres verts, que les premières senteurs du printemps parfumaient déjà, m'eut rendu la parole et la gaieté, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier :

— Quel joli nom que celui de Bacio ! Je voudrais qu'il fût le tien!

— Eh bien, Darie, me répondit-il, qu'il en soit

ainsi; oublie mon nom, baptise-moi; de ta bouche divine, donne-moi le nom, qu'avant toi personne ne m'a donné, qu'après toi personne jamais ne me donnera.

Et en prononçant ces mots il s'est penché vers moi, il a fixé son amoureux regard sur le mien, son bras a enlacé ma taille et ses lèvres ont attiré mes lèvres !...

Je ne sais pourquoi ce baiser m'a paru avoir une fraîcheur et un charme nouveaux; un sentiment intime et délicieux s'est glissé dans mon cœur; il m'a semblé qu'après la vue des chefs-d'œuvre sublimes que mon ami sait si bien comprendre, je me sentais plus fière d'être aimée de lui, plus fière d'exciter encore son admiration si justement prodiguée aux œuvres des grands maîtres.

Oh! Marie, le souvenir de ce baiser me brûle encore. Je veux lui consacrer un impérissable monument, en appelant désormais mon bien-aimé de ce doux nom de Bacio.

VI

Fiesole, mars 185..

Le temps est redevenu beau, ma sœur : nous avons recommencé nos promenades au bois de sapins, à la terrasse du couvent, tout autour de notre habitation, oubliant momentanément Florence et ses chefs-d'œuvre.

Durant les froides matinées, Bacio a enfin achevé nos deux portraits. Ils ornent déjà les parois de la galerie, du côté qui m'est réservé.

Du hamac dans lequel je me berce, le regard de mon bien-aimé, si bien reproduit dans son portrait, se porte sur moi, et me sourit. Maintenant

Bacio va commencer pour mon cabinet rose la copie d'une Vierge du Perugino. Ne va pas croire pourtant qu'il travaille tout le jour, tu serais dans la plus grande erreur : c'est tout au plus s'il accorde à ses toiles quelques heures par semaine; aussi faut-il toute l'habileté de son pinceau pour avoir pu en si peu de temps exécuter nos deux portraits.

Cher Bacio! O Marie! que j'éprouve le besoin de te parler de celui qui règne exclusivement sur mon esprit et sur mon cœur! Tu ne le connais pas, tu ne le soupçonnes même pas, car rien ne lui ressemble moins que l'homme à la mode, élégant et recherché, que tu rencontrais autrefois chez moi; c'était bien alors M. le marquis de C*** faisant visite à madame la baronne de***, mais ce n'était pas lui..., lui, mon Bacio bien-aimé.

Marie, je crois que, si réellement tu devais un jour lire ces lettres, jamais je ne t'entretiendrais de lui : je suis trop jalouse de mon trésor : seule je l'ai découvert, seule je veux le connaître et le posséder. Mais, comme jamais je ne t'enverrai ces pages, et que c'est à ton âme, à ton souvenir que je m'adresse, je puis parler sans crainte, car je ne suis point jalouse de ces amis-là.

Je t'ai dit que, pour me faire plaisir, il a laissé croître sa barbe. Oh! qu'il est beau ainsi, que je retrouve bien dans sa physionomie ce type italien si fier et si vif, allié chez lui à je ne sais quoi de merveilleusement suave et caressant dans le regard! Je dois te dire pourtant que cette expression n'est pas celle que je lui ai d'abord connue; elle lui est venue peu à peu, à force de me contempler, je crois. Il y a tant de douceur dans son affection pour moi, que sa passion semble s'être fondue en un sentiment où la tendresse domine. Chez moi, au contraire, je le confesse, la passion a pris le dessus, et mon regard, si je ne me trompe, a subi la métamorphose contraire : il doit s'être animé et doré au soleil ardent de notre amour. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

Bacio a trente-deux ans; il ne paraît pas en avoir plus de vingt. Sa vie a été romanesque et agitée; libre et riche, il a profité largement de ses avantages. Il me parle très rarement de ce temps, qui semble n'avoir laissé aucune trace dans son âme : ses pensées sont si jeunes, si fraîches, que parfois j'oublie les cinq années qu'il a de plus que moi pour me croire plus âgée et plus expérimentée que lui.

Sa conduite envers moi est remplie d'un désintéressement perpétuel, qui me touche jusqu'aux larmes. Il ne vit que pour moi, c'est toujours mon plaisir et non le sien qu'il recherche. Et moi, égoïste, je lui laisse tout le soin de m'envelopper, de me bercer continuellement dans son amour.

Non, Marie, je ne suis pas égoïste. En agissant ainsi, je sais le rendre heureux, je sais le faire vivre de cette belle vie qui d'abord lui avait paru un songe et dont la réalisation lui inspire envers moi des élans indicibles de reconnaissance. Il est persuadé que personne au monde ne peut lui donner le bonheur dont il jouit par un acte de ma seule volonté, et il a peine à croire que de lui-même émane pour moi le même bonheur.

Nos sentiments, nos désirs, sont les mêmes; une même pensée dirige nos actions. Tout à l'heure, par exemple, je l'ai regardé, et au même instant ses yeux se sont fixés sur moi ; ensemble nous nous sommes levés et dirigés pas à pas vers la fenêtre qui s'ouvre sur le vallon : nous nous sommes accoudés l'un près de l'autre; son bras m'a entourée d'une douce étreinte, et j'ai appuyé ma tête sur son épaule pendant que mes yeux erraient au hasard sur le pay-

sage. Il était près de cinq heures, le soleil baissait sensiblement; peu à peu notre maisonnette s'est trouvée noyée dans la pénombre, mais à nos pieds la campagne se colorait encore des nuances les plus vives. Après avoir contemplé en silence ce spectacle durant quelques minutes, sa main a simplement serré ma main, mais de quelle façon ! et nous nous sommes séparés.

Florence se drape dans ses blanches vapeurs, sur lesquelles le soleil couchant envoie en ce moment un reflet rose; au delà est une triple rangée de collines et de montagnes, derrière lesquelles le globe de feu se cache peu à peu pour disparaître bientôt entièrement. Marie, laisse-moi me retourner et le regarder encore une dernière fois. Adieu, soleil éclatant, adieu bel astre qui pour la centième fois peut-être éclaire aujourd'hui notre bonheur, et qui demain, splendide et brillant, éclaireras encore nos têtes unies. Adieu,

Je vais te quitter, ma sœur; le tintement du timbre m'avertit que le repas du soir nous attend. Un peu de musique, la lecture de quelques pages de poésie, rempliront la soirée jusqu'à l'heure du repos. Quelle douce vie, et que je suis heureuse

d'avoir connu autrefois les exigences, les tracasseries d'un monde importun, car c'est à cette connaissance que je dois d'apprécier comme ils les méritent les charmes de ma vie actuelle : pas de devoirs de société, de visites à recevoir ou à rendre, d'invitations, de phrases mensongères à écrire, pas de fades compliments à distribuer, aucune de ces occupations qui assujettissent la pensée et l'intelligence aux règles les plus sottes ! Qu'il est loin, ce temps où mes heures se succédaient une à une sans intérêt, ne laissant jamais à mon esprit le loisir d'errer dans les charmants sentiers de l'imprévu ! Tout alors était fixé, calculé à l'avance. Lorsque j'arrivais à la fin de la journée, heureuse de me trouver seule avec moi-même, ma pauvre imagination, humiliée d'avoir été tout le jour refoulée, s'engourdissait dans une vague rêverie qui n'aboutissait qu'au sommeil.

Mais je m'aperçois qu'en voulant t'entretenir de Bacio je ne t'ai absolument rien dit de lui. Ai-je d'ailleurs le droit d'en parler? Est-ce que je connais déjà à fond ce cœur qui chaque jour me révèle de nouvelles richesses. Son cœur, Marie, vois-tu, je fais mieux de ne pas en parler, car je me sens bien

égoïste d'absorber à moi seule tout ce qu'il contient. Est-ce que je ne vole pas la patrie de Bacio, l'humanité entière, en les privant des trésors de sa vaste intelligence? Laissons là ce sujet, car je vois poindre à l'horizon comme l'ombre d'un remords, et je préfère te dire qu'il n'y a aucune plume, aucun pinceau qui puisse rendre ce que je pense de Bacio. Il en est de lui comme de la Divinité: essayer même de la définir, c'est la rabaisser. Adieu, Marie.

L'AGE D'ARGENT

VII

Fiesole, mars, 185..

Le prince Peppo Daquila, cet ancien ami de Bacio, dont je crois t'avoir déjà parlé, et qui veut bien se charger de veiller à ses intérêts, d'exécuter ses commissions, etc., lui a écrit la semaine dernière lettre sur lettre à propos d'une table de mosaïque où nos chiffres réunis doivent se trouver entourés de bluets en lapis, d'épis et de coquelicots en calcédoine, de feuillages de jaspe et de malachite dessinés par Bacio. Ce meuble doit être placé dans notre galerie le 25 de ce mois, jour qui, par un singulier hasard, est à la fois l'anniversaire de la naissance de Bacio et de la mienne.

Cédant aux sollicitations du prince, nous nous sommes décidés, il y a trois jours, à franchir pour la seconde fois le seuil de notre demeure par la grille qui la sépare *della Via Antica :* en passant à San Domenico, devant la villa Benvenuto, j'ai envoyé, en guise de salut, un sympathique regard à mon penseur de pierre, et nous sommes montés en voiture en cet endroit, car la difficulté de la route ne permet pas aux équipages d'arriver jusqu'à notre demeure.

Comme la première fois, j'étais partie sous une impression de contrariété qui s'est dissipée aux tièdes rayons d'un soleil printanier; Bacio passa son bras autour de ma taille, et, ainsi unis, nous avons chanté à demi-voix une mélodie à laquelle les parfums des violettes et des muguets, qui embaumaient déjà l'air tiède, prêtaient un charme poétique ; mais à la porte de la ville j'ai senti malgré moi mon cœur se serrer de nouveau comme sous le poids d'un douloureux pressentiment. Hélas ! Marie, il ne s'est que trop vérifié. C'est la première fois depuis qu'une ère nouvelle s'est ouverte pour moi que j'ai eu une journée nébuleuse; et, comme on s'habitue aisément au bonheur parfait, cette

légère interruption m'a paru cruelle; j'ai eu de la peine à m'en dégager. Te l'avouerai-je? trois jours se sont écoulés depuis lors, et mon âme en est encore troublée en ce moment. C'est auprès de toi, ma sœur, que je viens chercher du soulagement et des consolations.

Comme nous traversions la via dei Pittori, j'ai reconnu dans une magnifique calèche une charmante marquise florentine qui était à Paris il y a deux ans la lionne de la saison; elle m'avait été adressée par une amie, et je l'avais accueillie avec un empressement sympathique. Son regard s'est croisé avec le mien; elle s'est penchée à demi hors de sa voiture pour me saluer du geste et du mouchoir. Mais en ce moment j'ai vu distinctement la femme qui l'accompagnait, et dont les traits m'étaient inconnus, la retenir et la contraindre à se rasseoir. Pour comble de disgrâce, notre modeste véhicule s'embarrassa dans je ne sais quelle lourde charrette, et barra à son tour le passage à la calèche armoriée, dans laquelle j'ai eu le loisir de plonger un regard, d'abord curieux, ensuite désolé. L'embarras de la jeune marquise a fait monter la rougeur à mon front, des larmes ont coulé de mes yeux, et je me suis sentie atteinte au cœur.

Bacio n'a rien vu, rien que mon émotion, il en a été bouleversé; il s'est perdu en mille conjectures, qui toutes m'ont fait souffrir.

Vois-tu, Marie, quand une fois l'âme s'ouvre aux impressions douloureuses, il est rare qu'elle n'en soit pas inondée. Je ne sais par quel phénomène le bonheur infini occupe si peu de place; il se roule, se replie, je crois, sur lui-même, tandis qu'une légère souffrance envahit tout le cœur jusqu'à ce qu'elle le fasse éclater.

Au moment où nous descendions de voiture sur le *Lung'Arno*, près du *Ponte Vecchio*, la porte du magasin de sculptures et de mosaïques dans lequel nous nous disposions à entrer s'est ouverte, et il en est sorti un homme, gros, court, à l'accent italien aussi désagréablement marqué que celui de Bacio est plein de grâce. Cet homme s'est jeté dans les bras de mon ami et l'a accablé en un instant de mille protestations exagérées d'amitié et de dévouement.

C'était le prince Daquila. Bacio me l'a présenté. Le prince s'est incliné profondément, puis il a commencé un long discours sur les difficultés d'exécution de la mosaïque que nous venions examiner.

Tout en causant, il ne m'a pas quittée des yeux; son investigation m'a mise à la gêne : j'ai imprimé une légère pression au bras de Bacio, et je l'ai entraîné dans la salle où se trouvait la mosaïque. Nous avons traversé d'un pas rapide les salles nombreuses que remplissaient les reproductions, en albâtre et en marbre, des principaux chefs-d'œuvre de la sculpture florentine. J'ai cru que Bacio avait deviné mon désir d'en finir au plus tôt; je lui en ai su un gré infini, et j'ai levé les yeux vers lui pour lui exprimer ma reconnaissance. Mais ce n'était pas pour moi qu'il avait sacrifié quelques minutes de contemplation; son visage, animé, souriant, n'était pas tourné de mon côté : il écoutait avidement un interminable discours de son ami, discours que le bruit des voitures empêchait d'arriver jusqu'à moi.

J'étais étonnée autant qu'affligée : comment Bacio était tout yeux, tout oreilles pour quelque chose qui n'était pas *moi*, sa bien-aimée, son unique pensée depuis quatre mois : que dis-je ? depuis plus d'un an.

Une douloureuse sensation m'étreignit encore; mais cette fois je savais donner un nom à ma souffrance; c'était du ressentiment, de la jalousie contre

l'importun qui me privait de mon plus riche trésor, la pensée du bien-aimée.

A notre arrivée dans la salle des mosaïques, Bacio s'est enfin souvenu de moi, mais pour me demander mon avis sur l'entrelacement des lettres et des fleurs. J'ai regardé à peine, et j'ai répondu évasivement; une contrariété croissante me suffoquait. Il n'a rien deviné, rien vu, lui dont le cœur jusqu'à ce jour n'avait pas cessé un seul instant de battre à l'unisson de mon cœur.

Il est sorti lentement, toujours suivi de son ami, qui lui parlait de je ne sais quel événement survenu au palais Pitti; et à ce propos le prince s'est récrié fortement sur ce qu'il appelait la barbarie de Bacio, qui ne m'avait pas encore fait admirer les trésors de ce magnifique musée.

Au risque d'être accusée par le prince d'indifférence pour les beautés des arts, ce qui à Florence équivaut à une réputation de stupidité, aussitôt que j'eus compris qu'en allant au palais Pitti nous ne serions pas délivrés de notre insupportable compagnon, je prétextai un peu de fatigue et j'exprimai un vif désir de retourner à Fiesole. Par malheur,

Bacio avait oublié de donner des ordres précis, et notre cocher était déjà parti probablement avec l'intention de nous venir chercher à la fin du jour. Nous n'étions pas loin de la collection grand-ducale; le prince renouvela sa proposition, et Bacio insista si vivement, que je me laissai entraîner vers ces chefs-d'œuvre, dont la vue, m'assurait-on, devait m'enchanter.

Pour moi, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, c'est l'amour; mon amour souffrait en ce moment, que m'importait le reste! Si j'avais été parfaitement heureuse comme à l'époque de ma visite aux Uffizzi, j'aurais tout regardé, tout vu avec plaisir; mais mon âme était inquiète, endolorie, et je traversai d'un air distrait une vingtaine de salles. J'entendis résonner à mes oreilles, les noms les plus illustres: Michel-Ange, Titien, Corrége, Murillo, Andrea del Sarto, sans m'émouvoir ni sortir de ma torpeur. Je n'avais d'autre préoccupation que d'être toujours en avance d'un pas sur Bacio, afin de l'entraîner et de l'empêcher ainsi de s'arrêter trop longtemps devant ses inoffensifs amis d'autrefois, dont je devenais jalouse comme de tout ce qui absorbait son attention à mon détriment.

Le prince, remarquant le peu d'enthousiasme que ses pompeuses descriptions excitaient en moi, se lassa bientôt de me faire remarquer des beautés que je ne paraissais pas comprendre; il m'accablait intérieurement, j'en suis sûre, de son profond mépris, plaignant sincèrement son pauvre ami de s'être laissé toucher le cœur par une femme aussi complétement inintelligente en matière d'art!...

La Vierge à la Chaise, avec son ravissant regard, me tira seule de ma pénible rêverie. Quand je dis qu'elle m'en tira, je me trompe, elle m'y plongea plus profondément encore. Cette Vierge, gracieusement penchée sur son doux enfant, semblait jeter sur moi un regard de pitié, qui remua toutes les fibres de mon âme. Je baissai mon voile, persuadée que tout le monde devait lire sur mon visage les pénibles émotions qui m'agitaient. Probablement il n'en était rien, et je ne fis qu'augmenter l'étonnement de Bacio et de son ami, qui ne pouvaient comprendre comment je me voilais devant les œuvres du maître. Malgré cela, ils se donnèrent encore la peine de me signaler un tout petit tableau de Raphaël, *la Vision d'Ezéchiel;* je ne daignai pas même y laisser tomber un regard. Pour le coup,

ils furent tellement scandalisés, qu'ils m'abandonnèrent à mon malheureux sort, me laissant à mon gré errer à travers ces salles sans nombre, magnifique dédale, dont je cherchai en vain l'issue. Enfin, j'arrivai dans la salle *della Stuffa.*

Il n'y avait là aucun tableau, rien que quatre petites statues de marbre insignifiantes, une colonne de porphyre soutenant un grand vase de porcelaine, et deux statues en bronze, l'une représentant Abel, l'autre Caïn. Au milieu de la salle j'aperçus une chaise en paille, oubliée sans doute par quelque artiste; je m'y laissai tomber en me disant que la nudité de cette pièce calmerait sans doute le fatigant enthousiasme de mes guides.

Hélas ! ils s'étaient enfoncés, à propos d'un tableau, *le Baptême de Jésus-Christ*, si je ne me trompe, dans une discussion théologique qui menaçait de durer longtemps encore. Je n'y pouvais plus tenir; j'allais trahir mon impatience, lorsque tout d'un coup je me calmai. Moi aussi, je venais d'être saisie d'une profonde admiration, qui m'absorba pendant plus d'une heure. Ce n'étaient certes ni le vase ni les statues qui fixaient ainsi mon attention et apaisaient les souffrances de mon imagination.

Qu'était-ce donc?

Quatre fresques magnifiques, représentant *les quatre âges du monde*, qui ornent les parois de la salle.

Une clarté transparente et douce, le vrai soleil d'une matinée de printemps illumine le paysage de *l'Age d'Or*. Un berger, une bergère, sous les traits de Daphnis et de Chloé, sont assis au pied d'un arbre; Daphnis tient un chalumeau, Chloé une houlette. Ils se regardent de ce regard profond qui n'appartient qu'à l'amour, et que j'ai souvent remarqué dans les yeux de Bacio pendant nos heures d'extase sur la terrasse des Franciscains. Les moutons de Daphnis et de Chloé paissent tranquillement ou sont couchés sur l'herbe. Les jeunes amants ne s'en soucient guère, leur amour seul les occupe. Daphnis se mire dans les prunelles bleues de Chloé, que celle-ci fixe tendrement sur les traits bronzés de son ami. Le bonheur parfait se devine jusque dans les teintes harmonieuses du ciel, qu'aucun nuage ne vient troubler; on croirait sentir le souffle tiède du zéphir qui caresse les deux amants.

La seconde fresque représente *l'Age d'Argent*,

Le paysage a quelque ressemblance avec celui de *l'Age d'Or*, mais les tons en sont plus fermes, plus colorés. On voit que les rayons brûlants d'un soleil d'été ont passé par là. Les personnages y sont en bien plus grand nombre, et dans cette foule on a peine à retrouver Daphnis et Chloé. Des moissonneurs coupent le blé, d'autres le chargent en bottes sur la tête de leurs joyeuses compagnes. Tout au fond un berger tond un mouton, tandis qu'un autre berger prépare le bûcher sur lequel on va sans doute immoler la pauvre bête pour la servir au repas de la famille. Sur le premier plan du tableau un jeune pâtre joue de la cornemuse près d'une bergère : il est gras et joufflu, la taille de la bergère est carrée et rebondie ; rien en eux ne rappelle les formes suaves du couple qu'on admire dans le tableau précédent.

Cet ensemble donne l'idée d'une vie heureuse, mais active, d'un bonheur qui se nourrit de plaisirs solides et variés; le premier tableau est l'image d'une contemplation exclusive et continue.

De ces deux fresques, placées en face des fenêtres, mon regard se porta vers une troisième fresque, peinte sur la paroi de droite : c'est l'*Age d'Airain*.

Des conquérants glorieux, chargés de butin, mais suivis par de tristes prisonniers, viennent déposer leurs trophées aux pieds d'un souverain qui leur décerne des couronnes. Il y a encore là de la joie, mais une joie achetée au prix du sang et des larmes des vaincus.

Le quatrième tableau à gauche me fit frémir ; je me sens encore tout émue en te le retraçant. C'est l'*Age de Fer*, la guerre avec toutes ses horreurs; les prêtres de la paix égorgés dans le temple même de leur déesse, devant les autels où fumait l'encens brûlé en son honneur; des vieillards, des infirmes qui gémissent; de belles jeunes femmes qui pleurent sur les cadavres mutilés de leurs enfants.

Oh! comme je me hâtai de quitter ce spectacle pour reposer de nouveau mes yeux sur la peinture charmante de l'*Age d'Or*. Là aussi je retrouvai des pleurs, non dans le tableau, mais sur mes joues. Mon cœur, déjà si tourmenté dans cette fatale journée, se serrait encore sous une triste pensée!... Une seconde fois je me hâtai de baisser mon voile, je cherchai Bacio; il était avec son ami, silencieusement appuyé à la porte de cette salle, me regardant et n'osant interrompre une contemplation fort sin-

gulière sans doute aux yeux du prince, qui m'avait vue jusque là si indifférente à l'aspect d'œuvres bien plus célèbres.

Je venais, en me rendant coupable du même délit, de m'interdire toute observation à l'égard du long oubli dans lequel Bacio m'avait laissée.

Mais, de ma part, était-ce un oubli?

Oh non!

Bien au contraire, en pensant à lui, toujours à lui, un douloureux pressentiment m'était entré au cœur; je ne l'ai point communiqué à Bacio, j'espère ne le lui dire jamais. A toi, Marie, je le confierai, mais non pas maintenant. Adieu!

VIII

Fiesole, mars 185..

Marie, depuis que je t'ai écrit, j'ai été injuste et cruelle envers Bacio.

Il faut que je te confesse ma faute.

Il m'avait causé un moment de chagrin, l'autre jour; inspirée par la contrariété, par le dépit jaloux, que sais-je? par un mauvais sentiment, j'ai bien puni mon pauvre ami. Tu vas voir.

Au retour de notre malheureuse visite à Florence, nous avons congédié à San Domenico notre voiture. J'étais silencieuse, pensive; et, comme la

route est encaissée en cet endroit entre deux remparts de pierre, vestiges sans doute des anciens murs étrusques, Bacio ne put me croire sous l'influence d'une de ces rêveries profondes dans lesquelles la vue du paysage me plonge quelquefois. La ruelle que nous montions était déserte, il souleva mon voile :

— Darie, me dit-il, qu'as-tu? Tu souffres?

Je ne répondis pas ; mais je donnai enfin un libre cours à mes larmes. Il me serra doucement le bras, et je vis qu'il était ému : sans m'en demander davantage, il doubla le pas pour gagner au plus vite notre habitation. Il en ouvrit la grille, me fit rapidement traverser la cour, les deux vestibules, et me conduisit au jardin, à l'un de ces bancs de marbre entourés d'une palissade de laurier-tin qui nous ont si souvent abrités durant les heures chaudes du bel hiver qui vient de s'écouler. Là il me fit asseoir, il détacha et jeta au loin mon chapeau, m'enlaça de ses bras, me pressa sur son cœur, essuya de ses lèvres les larmes encore chaudes qui coulaient de mes yeux, et me dit :

— Darie, avoue-le-moi, tu as fait quelque désagréable rencontre dans la rue des *Pittori*? C'est là ce qui t'a laissée triste et pensive tout le jour.

Il me rappelait une circonstance que j'avais oubliée, un moment pénible, il est vrai, mais qui était effacé par une impression bien plus cruelle : ce fut pour moi une preuve de sa complète innocence ; et puis, te le dirai-je? je sentais déjà mon chagrin se dissiper sous les baisers de mon bien-aimé. Je n'eus pas le courage de le détromper, d'autant plus qu'il me sembla en ce moment que tout le tort était de mon côté.

— Amie, continua-t-il, veux-tu que nous allions plus loin encore, si loin qu'aucun souvenir du passé ne puisse jamais t'atteindre? Parle, dispose de moi, commande, tu seras obéie.

Pour toute réponse, je me jetai dans ses bras, sur ce noble cœur si fort au-dessus du mien.

— Non, lui dis-je, non ; restons en ces lieux, où nous avons été heureux.

Et mon regard attendri se portait sur cet asile, doux nid de notre amour. Je me suis levée, il m'a offert son bras ; nous nous sommes rapprochés de notre cher pavillon, qui brillait en ce moment sous les derniers rayons du soleil, comme un joyau aux mille facettes. Nous nous sommes arrêtés pour

le regarder longtemps et comme pour lui jeter par milliers les effluves amoureuses qui s'échappaient de nos cœurs et nous enveloppaient. De retour à la maison, et du même pas lent avec lequel nous avions parcouru les bosquets, nous avons traversé le vestibule, la bibliothèque et le salon, j'ai jeté un regard attendri sur chaque objet, le consacrant par une caresse ou par un baiser donné en présence de Bacio. Nous sommes montés au premier étage et dans la galerie, puis tout d'un coup je me suis enfuie dans ma chambre, je me suis hâtée de quitter mes pesants atours de ville pour revêtir mon ample et simple tunique de cachemire. La nuit était venue, j'ai allumé les bougies des candélabres, et j'ai appelé Bacio. Déjà il était à la porte de ma chambre, entièrement métamorphosé, c'est-à-dire revêtu du large pantalon et de la veste de velours noir. J'ai enlevé de sa tête la toque à la Raphaël, et j'ai arrangé ou, pour mieux dire, j'ai dérangé ses cheveux comme je les voulais; je les ai bouclés et parfumés. La pendule a sonné huit heures; alors seulement nous nous sommes aperçus que nous avions oublié le repas du soir.

La sonnette que Bacio a agitée d'une certaine

façon a fait comprendre à Brigida, notre unique domestique, ce que nous attendions d'elle. Il entre dans ses attributions de nous pourvoir de tout le nécessaire, même du superflu, mais sans jamais nous en parler. Elle doit savoir prévenir nos désirs, deviner nos goûts, être prête à toute heure, enfin se plier aux nombreuses exigences de sa charge de gouvernante d'un petit palais enchanté.

Elle ne s'en tire pas trop mal, je t'assure.

Un quart d'heure après notre signal, un timbre nous a avertis que tout était prêt. De ma chambre à coucher nous sommes entrés dans le cabinet rose pour nous arrêter dans le salon suivant, qui est devenu notre salle à manger. Tu désires sans doute, Marie, avoir un aperçu de notre intérieur : il est facile de te contenter.

Je ne t'étonnerai pas beaucoup, je crois, en te disant que je ne me mêle absolument de rien. Ne va pas croire cependant que je laisse Bacio descendre aux menus détails d'un ménage, plutôt que de lui en laisser l'ennui, j'aimerais mille fois mieux, malgré ma répugnance, me charger de tous ces soins. Heureusement il n'est pas nécessaire que j'en vienne

à cette extrémité; grâce à Brigida, les choses marchent d'elles-mêmes.

Brigida est une bonne fée, qui a reçu une fois pour toutes ses instructions, et qui jamais depuis ce moment ne s'en est écartée; elle règne dans les caves de notre demeure, d'où une machine à poulie apporte dans la salle à manger les produits de son talent.

C'est par une ouverture pratiquée dans la muraille, et que des portes d'armoire dissimulent, que nous prenons, Bacio et moi, ce qui nous arrive des profondeurs de notre habitation. Nous le disposons sur des guéridons placés près de la table; de là nous passons notre revue, faisant un choix, au gré de notre appétit ou de notre caprice. Après le repas, nous allons dans le salon, à gauche de la salle à manger, en face de mon cabinet. Tout s'y trouve déjà disposé pour faire le thé et le café pendant la soirée. Ce salon est celui de Bacio, c'est là qu'est placé le piano; là aussi Bacio peut fumer librement.

Il fume, diras-tu? Oui, ma sœur : je désire, je

veux qu'il fume; ce n'est pas *raphaélesque*, j'en conviens, mais le monde a vieilli de plus de trois siècles depuis la venue du maître, et il faut bien passer quelque chose à la vieillesse.

J'aime à préparer moi-même pour Bacio les cigarettes ou le narghileh; parfois j'y porte mes lèvres, rarement pourtant, car il y a dans ce salon une grande glace qui me renvoie sans cesse mon image avec ma tunique bleue ou blanche et mes cheveux à demi flottants. La première fois que j'ai porté une cigarette à mes lèvres, j'ai trouvé une telle disparate entre cette action et mon costume, que j'ai jeté au loin mon petit papier enflammé pour ne le reprendre que les jours où par hasard j'ai conservé les babouches et la robe de chambre à grands ramages turcs qui forment ma première toilette. Nonchalamment étendue alors sur un divan aux coussins souples, enveloppée dans la ouate chaude de ma robe, près d'un feu petillant, je bois du thé, je croque des biscuits et me laisse tenter par l'enivrante fumée qui s'élève en spirales au-dessus de ma tête.

Il n'en a pourtant point été ainsi l'autre soir. J'avais ma tunique bleue; Bacio a oublié ses cigares.

Je me suis mise au piano, et j'ai accompagné par quelques simples accords la voix si belle et si pure de mon bien-aimé. Il chante sans méthode, il est vrai, mais avec beaucoup de charme. Quand parfois j'en ai la patience, je lui donne une leçon de chant. Ce soir-là nous avons choisi d'abord un *brindisi* de Verdi, ensuite une joyeuse barcarolle italienne. Peu à peu nos pensées se sont amollies, des mélodies ont succédé à la barcarolle; et, lorsque Bacio eut achevé de chanter une romance touchante de Nadaud, la *Forêt*, nos regards attendris se sont portés vers le ciel, où les étoiles, qui scintillaient depuis longtemps, nous ont fait comprendre que l'heure du repos était enfin venue.

Le lendemain, le surlendemain, quelle enivrante et parfaite extase! Les anges, pour empêcher les vents de souffler sur nous, avaient sans doute repris leur place anx coins de l'oasis que nous habitons; mais le quatrième jour une bise très-froide nous empêcha de sortir. Je m'étais oubliée dans mon cabinet de toilette. Bacio reprit sa palette et ses pinceaux délaissés. Je le retrouvai une heure plus tard dans la galerie, travaillant avec ardeur, non pas à la *Madone* de Raphaël qu'il m'avait pro-

mise, mais à une toile immense, qui était pour moi toute nouvelle.

Cette œuvre avait dû être commencée l'année précédente, car elle était fort avancée. C'était la reproduction d'un tableau de Rubens.

La peinture matérielle de ce grand artiste a si peu de rapport avec le talent tout poétique de Bacio, que sa copie me parut plus que médiocre. De grandes nudités blondes prenaient sous son pinceau quelque chose de roide, de honteux qui défigurait la pensée originale; et puis le sujet était à mes yeux d'autant plus mal choisi, que Bacio me dit l'avoir étudié de nouveau durant notre visite au palais Pitti, de triste mémoire.

La Guerre est représentée sous les traits d'un monstre hideux, à la figure de satyre; il entraîne violemment un homme qui, le casque en tête et l'épée à la main, cherche à se dégager de l'étreinte d'une femme en pleurs dans tout l'éclat de ses charmes non voilés, et qui s'efforce en vain de le retenir.

Cette toile m'a déplu. Je suis allée m'asseoir bou-

deuse au fond de la galerie. Bacio était tellement absorbé, qu'après m'avoir adressé un léger sourire il a continué à travailler sans s'occuper de moi davantage.

Je me suis emparée de ma tapisserie, et je me suis plongée dans la composition d'un bouquet fantastique; vingt minutes après j'en étais ennuyée. J'ai pris un livre au hasard; au bout d'un quart d'heure je me suis aperçue que je tenais mon livre à l'envers et que le souvenir des quatre fresques de la salle de la *Stuffa* occupait seul ma pensée. J'en ai été obsédée; pour m'en délivrer je t'ai écrit ma septième lettre. Quand j'ai eu fini, le temps avait passé; mais Bacio continuait toujours à peindre avec une ardeur qui m'irritait. J'ai perdu patience, et je suis allée droit à lui. J'ai enlevé avec vivacité de ses mains la palette et le pinceau et je me suis placée entre lui et son chevalet. Il m'a laissée faire de bonne grâce, a souri, m'a attirée à lui, m'a couverte de ces baisers ardents qui sont pour moi les rayons de l'âge d'or. Durant une heure nous avons parlé d'art, de poésie, d'amour. Peu à peu cependant ses yeux ont quitté mes yeux, ses mains entrelacées autour de ma taille se sont désunies,

l'une d'elles s'est avancée, a saisi le pinceau et a achevé d'arrondir le sein nu de sa déesse. J'étais assise sur les genoux de Bacio et je le gênais évidemment, car je l'empêchais de se servir de sa palette. Je ne m'en suis pas aperçue tout de suite, car j'étais encore sous l'impression de l'heure précédente; mais à mon tour, sortant de mon extase et passant brusquement d'une sensation à une autre, je me suis rappelé l'importune pensée qui m'avait assaillie à l'aspect des fresques de Pierre de Cortona : j'ai saisi avec humeur le pinceau, je l'ai brisé, et j'ai forcé Bacio de se lever.

Il m'a regardé, lui, sans colère, mais avec le plus grand étonnement. Je ne sais quelle bise aigre soufflait sur moi comme sur la campagne, et quel a été pour lui le sens des paroles qui me sont venues en abondance aux lèvres :

— L'âge d'or, l'âge d'argent! non, je ne veux pas, murmurai-je, pas de changement, je t'en supplie.

Et je pleurais d'abord de colère, de dépit, puis je me faisais douce et suppliante. Il me regardait toujours avec stupeur; peu à peu sa physionomie se contracta, des larmes inondèrent son visage.

— Darie, Darie! s'est-il écrié; c'est à moi de te

supplier : je t'en conjure, parle, explique-toi, et n'agis pas ainsi. Que t'ai-je fait? Aurais-je perdu ta confiance? Non, ce n'est pas possible! Tu es malade, n'est-ce pas, ma bien-aimée? dis-le-moi, et je te soignerai.

Je ne pouvais répondre, et mes yeux restaient involontairement fixés sur la toile délaissée.

— Elle te déplaît, me dit-il; j'ignore pourquoi, il suffit qu'il en soit ainsi pour que je l'anéantisse.

Et, saisissant un couteau de chasse suspendu à un trophée d'armes, il a déchiré la toile et en a jeté les lambeaux sur la flamme avant qu'il m'ait été possible de faire un mouvement.

J'allais parler, pour me récrier sans doute; mais il a mis sa main sur ma bouche, a passé son bras sous mon bras et m'a fait descendre dans ma chambre. Ouvrant l'armoire où j'ai l'habitude de déposer le manteau des jours de froid, il l'a pris, m'a enveloppée avec la tendre sollicitude d'une mère pour son enfant malade; il a posé le capuchon sur ma tête, et m'a menée au jardin. Nous en avons parcouru, silencieux, toutes les allées. Dans l'une d'elles, j'ai vu, gisant à terre, un livre oublié la

veille, et maltraité par la pluie; c'était un volume de poésies de madame d'Arbouville. Bacio l'a ramassé, et l'a ouvert au hasard, puis il a lu à haute voix avec cet accent suave, mélodieux qui lui est propre :

Un livre est sous mes yeux, mais mon âme distraite
S'en retourne vers toi ; car nos âmes sont sœurs,
Et j'ai souvent rêvé qu'en des mondes meilleurs,
En des pays lointains, ou dans les cieux peut-être...
Je vivais de ta vie; et nous n'étions qu'un être,
Car Dieu brisa notre âme, et de chaque moitié
Il a créé nos cœurs, permettant par pitié
Qu'ils pussent se revoir et s'aimer sur la terre,
Où l'amour leur rendrait leur nature première.
. . . .
. . . .
. . . .

Vous ne connaissez pas ces noirs pressentiments,
Ces rêves où l'esprit, se forgeant des tourments,
Cherche dans notre amour un sinistre présage,
Comme un soleil trop vif laisse prévoir l'orage!
Reviens d'un seul regard me rendre mon ciel pur,
Reviens, parle, souris, et mon bonheur est sûr.
Aux accents de ta voix s'éloigne la tempête;
Sur ton sein palpitant je repose ma tête...
Berce, endors mes terreurs par un doux chant d'amour,
Et laisse-moi sourire et pleurer tour à tour.

Sa voix résonna longtemps dans mon cœur; le

calme revint en moi, et, si quelques larmes encore brillaient à ma paupière, elles étaient douces comme le sourire qui s'y mêlait.

Le soleil avait peu à peu percé les nues; après avoir ouvert la petite porte du jardin et gravi la longue allée de cyprès, nous nous sommes arrêtés à la terrasse du couvent, d'où la nuit seule nous a chassés; le dîner et la soirée se sont passés gaiement, et la journée s'est achevée comme si aucun nuage n'avait passé sur nos têtes.

terrompt au milieu d'une lecture ou d'un travail; il se rapproche de moi, puis il semble craindre de m'ennuyer, et s'éloigne tout à coup. Je ne puis t'exprimer combien cette conduite me fait souffrir. Maudit soit le jour où ma tête folle a pu m'égarer au point de me faire croire que quelque chose était changé dans les sentiments de Bacio pour moi! A force de craindre et d'occuper ma pensée d'un noir fantôme, je l'ai fait venir à mon chevet.

Dix fois par jour au moins, il me prend l'envie de tout avouer à Bacio, dans l'espoir de rendre la confiance à son âme; mais chaque fois une insurmontable hésitation fait expirer la parole sur mes lèvres, car je crains que mon aveu lui inspire au contraire un redoublement de défiance.

Juges-en, Marie.

Lorsque je me suis trouvée l'autre jour devant ces admirables fresques, sais-tu, ma sœur, quelle affreusé pensée m'a assaillie?

L'amour a peut-être aussi ses quatre âges!

Voyant Bacio si préoccupé, si absorbé par la

s'annonce, et, si je le laisse régner sur nous, cette décadence n'amènera-t-elle pas un jour une autre décadence, plus terrible ?

C'est sous cette pensée que, frissonnant et cédant à une impulsion irréfléchie, j'ai arraché à Bacio son pinceau.

Marie, mes craintes ne se réaliseront jamais, je l'espère. Mais pourquoi ai-je vu ces quatre fresques? Pourquoi ces idées ont-elles pris racine dans ma pensée? N'ai-je pas raison d'hésiter à les confier à Bacio? Ne va-t-il pas se priver de tout travail, redouter les promenades à Florence, surveiller ses moindres actions, enfin vivre dans un perpétuel état de crainte de me déplaire?

Non, Marie, je ne dois rien lui dire; car, si je lui dévoile ma pensée, c'est lui dire que je l'ai soupçonné, accusé; et cependant, laisser son imagination ainsi flotter au hasard est pour moi bien pénible. Ah ! que ne donnerais-je pas pour racheter un moment d'impatience fâcheuse!

Mais j'entends Bacio; le voilà qui revient du jardin, où il est allé donner des ordres à un habile jardinier qu'il a fait venir pour exécuter quelques

changements dans notre bosquet. Il relève vers mes fenêtres son beau regard. Il m'a vue, il sourit.

Cher Bacio, trésor de ma vie, que je t'aime! Je termine, Marie, par ce refrain de mon âme.

X

Fiesole, avril 185..

J'étais décidée, Marie, à confier à Bacio mes puériles terreurs et à lui dire en même temps que j'en étais parfaitement délivrée; pour le forcer même à me mettre à l'épreuve, je comptais lui proposer de descendre à Florence, afin de revoir avec lui non pas cette galerie Pitti, contre laquelle je conserve encore malgré moi un peu de rancune, mais l'Académie des Beaux-Arts, la galerie Corsini, ce qu'il aurait voulu, enfin; j'avais même fait prier son ami Peppo de nous accompagner.

Tu vois que j'étais parfaitement remise de ma folie.

Un événement inattendu est venu renverser tous mes projets. Il faut que tu saches, Marie, que, vivant uniquement l'un pour l'autre, nous avons toujours négligé de lire les lettres qui nous arrivent. Je dis nous, c'est lui seulement que je devrais dire, car je pense bien que personne, pas même toi, n'a découvert le lieu de ma retraite et ne cherche à la troubler.

Une femme ne tient réellement au monde que par un seul lien, la famille : quand celui-là est brisé, elle devient entièrement libre. Un homme, lui, a mille devoirs sociaux, qui forment autant de liens, moins forts, il est vrai, mais qui rendent son absence plus difficile que l'absence d'une femme.

Un grand nombre de lettres sont donc arrivées pour Bacio durant ces cinq mois. Jamais il ne les a décachetées. Ce matin, comme nous allions sortir pa la grille du *vicolo*, un enfant sonnait à la porte, un grand pli à la main.

— Que veux-tu ? lui demanda Bacio.

— Je vous apporte une dépêche télégraphique de Gênes, répondit l'enfant.

Pendant que Bacio payait le message, je brisai le cachet, et je lui tendis la dépêche, le tout assez machinalement. Il la déplia, y jeta un regard, pâlit, puis la replia sans dire mot. Au bout d'un instant il reprit la conversation interrompue par cet incident. Sa souffrance s'était à peine trahie par l'altération subite de ses traits, mais je l'avais sentie, moi : de son cœur elle avait passé dans mon cœur.

— Bacio, lui dis-je, sans écouter ses paroles, qu'y a-t-il? Donne-moi cette dépêche.

— Tu la veux? La voici, répondit-il en me la remettant; mais sache que si, en la lisant, j'ai éprouvé une impression très-douloureuse, j'ai puisé ensuite dans un de tes regards tant de consolation, que j'ai senti se fondre la tristesse de mon âme.

Je pris le papier, et je lus ces lignes :

« On attend depuis quatre jours votre réponse. Aujourd'hui le mal est tellement grave, que si vous voulez voir encore votre mère, il faut partir immédiatement.

« Elena. »

Elena est sa sœur, il m'en a souvent parlé.

Sa mère se mourait. Cette mère, qui avait pris soin de son enfance, qu'il avait tant aimée, qu'il aimait toujours sans me l'avouer, elle se mourait, et son dernier vœu était de voir son fils !

— Oh ! pars, me suis-je écriée, pars ! ne perds pas un moment !

Il a jeté sur moi un regard scrutateur, un de ces regards qui sont pour moi le châtiment de ma défiance; mais il a lu jusqu'au fond de mon âme, et il n'a pas fait une objection. Nous sommes rentrés au logis ; il a mis aussitôt un genou en terre, m'a baisé les mains avec une expression de respectueux amour que je ne saurais rendre, et m'a dit :

— Merci, Darie; je partirai, mais tu viendras avec moi.

— Non, Bacio, lui ai-je répondu, non : je ne veux pas dérober à ta mère un seul des courts instants qui lui restent encore à passer auprès de son fils. Va ; je ne te dis pas : Reviens vite, je sais que tu ne resteras pas loin de moi une heure, une minute de trop.

Comprenant toute la délicatesse de ma pensée, il

n'a point insisté, et a commencé immédiatement les préparatifs du départ.

Tout cela s'est passé si vite et j'ai dû m'occuper de tant de détails indispensables pour un voyage aussi précipité, que réellement je n'ai pas eu le temps de sentir le vif chagrin d'une séparation. Mais, quand la voiture fut partie, que j'eus perdu de vue les signaux qu'il me fit longtemps encore et que je me trouvai seule dans la maison, seule dans la chambre dans laquelle ou auprès de laquelle j'étais habituée à le savoir, je répandis un torrent de larmes et je ressentis à la fois toute la douleur de la séparation et de la solitude.

Je me suis jetée sur le sofa de mon cabinet; mais les glaces, qui d'ordinaire me renvoient son image chérie, ne m'ont renvoyé qu'un vide affreux qui m'a serré le cœur. Je me suis levée, je suis allée dans l'appartement de Bacio comme pour m'assurer qu'il était bien parti. En vain j'ai parcouru chaque pièce, partout il semblait m'appeler, mais partout la solitude et l'absence cruelle me repoussaient. Je suis montée à la galerie, j'ai regardé le soleil couchant, qui a toujours tant de charme pour moi; mais je n'ai vu que des points blancs sur un fond

rougeâtre et une mer de sable roulant à mes yeux, comme dans notre enfance lorsque nous pressions fortement nos paupières contre l'oreiller, d'où semblaient jaillir des myriades d'étoiles fantastiques qui tournoyaient dans l'espace.

Brigida a fait entendre l'appel pour le repas du soir. Je me suis mise à table, mais j'ai trouvé les mets sans saveur.

O Marie! quelle tristesse mortelle descend en moi et s'accroît avec l'approche de la nuit! Il est onze heures. Je t'écris, car le sommeil a fui mes paupières. Un feu étrange court dans mes veines. Quelle est l'ardeur qui me chasse de ma couche et pourquoi cette chambre m'inspire-t-elle l'effroi d'une tombe?

O mon bien-aimé! où es-tu?

C'est avec toi seul qu'il faut maintenant que je parle. Adieu donc, Marie.

Bacio, à nous!

XI

Fiesole, avril 185 , le matin

Encore une journée qui s'écoule pour moi dans les angoisses et les larmes : j'erre de la maison au jardin et du jardin à la maison, je forme mille projets, et n'achève rien, pas même mes pensées.

En vain j'ai demandé un peu de trêve et de consolation à la bibliothèque, à ce charmant petit salon, d'un vert si tendre et si calme, dont la vue seule faisait autrefois entrer dans mon âme la fraîcheur et le repos; j'ai tour à tour pris et posé une douzaine de volumes, m'irritant contre les auteurs et leurs héros.

Orgueilleuse *Lélia*, pourquoi repousses-tu l'amour? Ton cœur en a soif, et tu le méconnais! Je t'aime, mais tu ne me consoles pas!

Poëtes, les notes harmonieuses de vos chants n'arrivent plus jusqu'à mon âme. Oh! quand la douce voix de mon bien-aimé viendra-t-elle me faire entendre encore votre suave musique?

Et lui, combien il doit souffrir aussi! Comme son cœur doit être agité, ainsi partagé entre la crainte de ne plus retrouver sa mère vivante et le désir de revenir vers sa chère âme abandonnée!

Je suis l'âme de sa vie, comme il est l'âme de ma vie. Je suis sûre que les larmes brûlantes que j'ai versées cette nuit se mêlaient aux larmes qu'il versait à bord du bâtiment qui l'emportait à Gênes.

Encore une nuit à passer ainsi!

Aurore bienfaisante, ne te fais pas trop attendre: tu dois éclairer le jour de son retour! Il ne m'a rien dit, rien promis, Marie; mais je suis sûre qu'après douze heures passées au chevet de sa mère il s'embarquera pour Livourne, et que demain avant midi il sera dans mes bras.

Parmi les lettres non ouvertes jetées pêle-mêle dans les tiroirs de Bacio, j'ai cherché celles qui m'ont paru être de sa mère. Sans doute il aimera, plus tard, à lire, à conserver ces chers et tristes souvenirs; car, hélas! sa mère se meurt peut-être en ce moment... Marie, je vais prier pour elle à la cathédrale de Fiesole...

XII

Même jour, à quatre heures.

Je reviens de la cathédrale; j'ai fait seule l'ascension des longues allées de cyprès. Son bras me manquait, et, plus que tout, son souffle pour animer ma vie. J'ai cru que je n'arriverais jamais. Enfin je me suis trouvée à la porte du temple je l'ai franchie. Le froid du saint lieu m'a saisie au cœur. J'ai erré longtemps sous ces arceaux du onzième siècle sans pouvoir m'agenouiller, et cependant ma pensée s'élevait jusqu'au ciel. Arrivée au pied du double escalier qui, placé au-dessus du tabernacle dans presque toutes les églises italiennes, conduit au chœur, je me suis inclinée sur la première

marche, et j'ai essayé d'adresser à Dieu ma prière.

Comment t'exprimer ce qui m'advint alors?

Parfois, lorsqu'un fidèle entre dans le temple pour offrir au Seigneur une humble prière, et la laisser, comme la fumée de l'encens, monter jusqu'au pied du trône divin, il arrive que, par un effet de la fragilité humaine, la bouche parle, et le cœur, enveloppé dans de terrestres réseaux, reste muet. Eh bien, j'ai éprouvé un sentiment contraire. Ma pensée s'est élevée peu à peu sans difficulté vers les régions célestes; mais, au moment suprême où le léger voile qui me dérobait encore la vue du Saint des saints allait se déchirer, où mes lèvres entr'ouvertes allaient murmurer l'hymne sacrée, une voix éclatante, qui n'avait point l'accent de la colère, mais le ton impératif du commandement, sembla me crier : « Arrière, profane! que viens-tu faire ici? Peut-on servir deux maîtres à la fois? Laisse mon culte aux affligés, aux cœurs éprouvés, purifiés par la douleur; retourne à ton idole, jusqu'à ce que tu te sois repentie, jusqu'à ce que tu aies brûlé ce que tu adores aujourd'hui. »

Je me suis levée, j'ai marché à pas précipités vers la porte de l'église, avec la sensation saisissante,

profonde, de quelqu'un qu'une erreur involontaire aurait conduit dans une assemblée de francs-maçons, et qui aurait assisté à quelque effrayant mystère.

Haletante, éperdue, le front mouillé d'une sueur froide, je suis arrivée jusqu'à la petite porte du jardin; j'ai eu beaucoup de peine à retrouver la clef, suspendue à ma ceinture, à ouvrir la porte; mais enfin j'y ai réussi. Aussitôt mon angoisse a cessé, et je suis redevenue calme.

Oui, j'étais là dans mon temple, et, prêtresse d'un autre autel que celui au pied duquel je venais de m'agenouiller, je sentais en rentrant dans mon sanctuaire disparaître toutes mes inquiétudes : j'ai élevé mon regard vers la voûte céleste, qui déjà se couvrait du crépuscule du soir; je l'ai prise à témoin de mon bonheur passé, la priant de protéger l'avenir; je lui ai offert en holocauste les douleurs de l'absence, et j'ai imploré d'elle la faveur d'une prompte réunion.

Mon dieu ne tardera pas à m'exaucer.

XIII

Minuit, même jour.

Je viens de passer une singulière soirée, Marie : j'ai eu une espèce d'hallucination, que je vais te raconter, puisque le sommeil ne veut pas venir à moi et que je ne puis ni ne veux aller à lui.

La force de l'habitude m'a conduite ce soir après mon repas dans le salon de Bacio; je me suis mise au piano, et j'ai accompagné et fredonné les airs qu'il affectionne. Au bout d'une heure, j'ai quitté le piano, et, puisant dans la coupe, j'ai pris un cigare; je l'ai approché de la flamme, ensuite de mes lèvres, et je suis allée m'étendre sur une espèce de lit de repos placé au fond du salon. Ainsi couchée, j'ai regardé la fumée s'élever, redescendre, se

diriger vers l'âtre, dans lequel j'avais laissé peu à peu s'éteindre une flamme inutile en cette saison. Le cigare que j'avais choisi était sans doute très-fort; son odeur m'a fait mal, je crois, car j'ai senti ma tête s'appesantir et mes yeux se fermer. Les derniers refrains de mes chansons ont bourdonné à mes oreilles, bientôt je n'ai plus rien vu, qu'un épais nuage de fumée.

Peu à peu ce nuage s'est déchiré, et Bacio en est sorti pour s'avancer vers moi. Il s'est arrêté à quelques pas du sofa sur lequel j'étais couchée, il m'a regardée; il a cru sans doute que je dormais, car il s'est éloigné lentement en se dirigeant vers la fenêtre. Le visage de mon bien-aimé avait je ne sais quoi de triste, qui ne ressemblait en rien à la douce rêverie dans laquelle nous nous plongeons quelquefois durant des heures entières. Son attitude trahissait un ennui qu'il s'est efforcé d'abord de dissimuler; il a retenu plusieurs bâillements; mais, voyant que je continuais à dormir, il n'a plus dissimulé les signes d'une insurmontable lassitude.

Après s'être levé et s'être assis plusieurs fois, il a fini par se mettre au piano; il a joué en sourdine, sans doute pour ne pas m'éveiller, une mélodie qui

m'était inconnue. Bientôt, et à mesure qu'il jouait, j'ai vu le salon se peupler de ses parents, de ses gens d'affaires, puis d'artistes tenant leurs tableaux, leurs poésies ou leurs partitions à la main, et enfin de femmes jeunes, jolies, très-légèrement vêtues. Tout ce monde s'est groupé çà et là dans le salon; je ne sais comment, car il est très-petit. Les parents se sont approchés les premiers de Bacio : ils lui ont parlé; il les a repoussés doucement du geste. Les gens d'affaires sont arrivés : il s'est bouché les oreilles. Puis sont venus les artistes : l'un d'eux lui a présenté un tableau de Raphaël nouvellement découvert; le regard de Bacio a brillé, mais il n'a pas répondu. Une des nymphes s'est détachée du groupe de ses compagnes, et lui a offert une coupe remplie d'une liqueur petillante. Il s'est levé, et la musique a continué à se faire entendre. La jeune femme a tournoyé autour de lui : il l'a regardée dédaigneusement, mais il a étendu la main pour saisir sa coupe : la nymphe a reculé, sans doute pour l'attirer; il n'a pas bougé.

D'un coin obscur de la chambre est sorti en ce moment un homme que je n'avais pas aperçu jusqu'alors; il portait un uniforme brillant, il

s'est avancé vers Bacio et lui a parlé avec véhémence, comme s'il lui adressait des reproches. Les mots de patrie, indépendance, liberté, sont arrivés jusqu'à moi, et enfin j'ai vu cet homme détacher une épée suspendue à sa ceinture et l'offrir à Bacio, dont le visage, à cet aspect, s'est singulièrement animé. D'une main il a saisi l'arme qu'on lui présentait, de l'autre main il a pris la coupe et il l'a vidée d'un trait, puis il a prononcé avec animation des mots que je n'ai pu entendre, car la musique avait cessé de jouer en sourdine ; elle était bruyante et animée; les nombreux personnages qui peuplaient le salon s'étaient réunis en se tenant par la main, pour exécuter autour de Bacio une danse fantastique; je me suis éveillée alors en fredonnant le *brindisi* de *la Traviata* de Verdi :

Libiam nei lieti calici
Che la bellezza infiora ;
E la fuggevol ora
S'inebbrii a voluttà !

J'ai regardé avec étonnement tout autour de moi, cherchant Bacio de tous côtés. J'étais seule; le piano était ouvert : une bonne moitié de mon cigare éteint gisait sur le tapis. Une forte odeur de tabac impré-

gnait l'atmosphère. Malgré moi j'ai continué à fredonner :

Libiam nei lieti calici.

Je me suis levée, j'ai ouvert la fenêtre. L'air frais et pur m'a frappé au visage. La nuit était sombre; un gros nuage voilait la lune et les étoiles; j'ai appuyé ma tête sur mes mains, mes mains sur le coussin qui garnit l'appui de la fenêtre, et je suis restée ainsi longtemps absorbée, réfléchissant sur ce que je venais de voir.

C'est bien une hallucination, et pourtant je m'obstine à lui chercher un sens; réunissant à cette pensée les pensées qui déjà m'ont préoccupée à la vue des fresques de Pierre de Cortona, je me suis demandé si réellement il est possible qu'un jour la passion de Bacio se refroidisse. Je n'ai besoin d'aucune réflexion pour me convaincre que mes sentiments sont plus forts que jamais, et j'en conclus que, n'ayant pas changé moi-même, il doit en être ainsi de lui.

Néanmoins une triste voix, un pressentiment, un je ne sais quoi que je ne puis définir me dit intérieurement que Bacio peut changer. J'ai fait un

scrupuleux examen de sa conduite pendant ces derniers jours. Je crains que l'inaction nuise à sa puissante nature et fasse naître en lui un germe de lassitude.

Les hommes, habitués à une vie plus active que la nôtre, n'y peuvent renoncer impunément; l'inaction chez eux engendre l'ennui. C'est une disposition toute physique, dont ils ne se rendent pas compte eux-mêmes.

Je suis sûre que le cœur de Bacio est toujours le même pour moi; mais, pour empêcher son amour de diminuer, je modifierai notre manière de vivre, et, pendant qu'il en est temps encore, j'empêcherai l'ennui, cette affreuse maladie, d'arriver jusqu'à lui.

Ma résolution a été bientôt prise : je me suis tracé un plan d'existence, et, tout en donnant un soupir de regret à la douce vie que je me décidais à abandonner, j'ai relevé la tête pour écouter l'horloge, qui sonnait minuit. J'ai fermé la fenêtre, et suis rentrée dans mon appartement, espérant y retrouver un peu de calme et de sommeil. Il n'en a rien été, et il m'a fallu me lever pour t'écrire. Mon imagination inquiète tourmente mon âme; elle fouille dans le passé pour y chercher des images qui

n'y sont pas. Non, Bacio n'a jamais éprouvé et n'éprouvera jamais d'ennui à mes côtés. Ce n'est que l'excès de mon amour, le désir extrême de conserver mon trésor, qui me porte à prendre pour l'avenir de semblables précautions; mais rien n'est changé : la source où je trempe mes lèvres a toujours la même fraîcheur, le feu qui me brûle la même ardeur.

Que ne m'est-il donné en ce moment de me désaltérer à la fontaine, tout en me laissant consumer par le feu!

L'aurore commence déjà à poindre, Marie; c'est l'aurore du jour qui ramènera dans mes bras le bien-aimé de mon cœur.

Salut à toi, soleil levant. Adieu à toi, bel astre des nuits. Adieu aussi à vous, constellations brillantes qui déjà commencez à pâlir. Quand vous reviendrez, je ne serai plus seule, nous vous contemplerons tous deux, et les émanations ardentes qui de nos âmes unies s'échapperont en brillantes étincelles iront sans doute scintiller comme vous sur le sombre firmament.

Adieu, Marie.

XIV

Fiesole, mai 185..

J'ai laissé passer un mois sans t'écrire, Marie. Est-ce te dire que j'ai été parfaitement heureuse? Non, car, lorsque mon âme débordait de bonheur, j'en retrouvais encore en versant le trop-plein dans ton âme. Ce n'est donc pas là ce qui a arrêté ma plume pendant quelques semaines.

J'étais hors de chez moi, hors de mon petit paradis terrestre, où je me suis retrouvée avec une joie enfantine. Voilà sans doute la seule raison de mon silence; et puisque je suis de retour, je reprends mes causeries avec toi, ma chère Marie.

Bacio est revenu le jour même où je l'attendais;

il était triste, triste du seul événement qui, en dehors de notre amour, me dit-il, pouvait donner une émotion profonde à son cœur. Sa mère était morte dans ses bras, peu d'heures après son arrivée. Il avait quitté Gênes le soir même, car il sentait qu'il ne pourrait rester une seconde journée loin de moi.

Durant les quelques heures qu'il avait passées en famille, ses sœurs avaient réussi à lui arracher la promesse de retourner au plus tôt à Gênes, afin de régler leurs intérêts communs. Cette fois j'étais du voyage, et nous avons quitté Fiesole par une belle matinée de printemps, non sans donner un long et amoureux regard à notre petit Éden.

Les parents de Bacio habitent à Gênes les rues Nuovissima et Balbi. Pour ne pas perdre trop de temps par les fréquentes allées et venues que les circonstances lui imposaient, il m'a logée le plus près possible de leurs demeures, dans un hôtel sur la place de l'Annunziata.

Je ne puis encore maintenant, sans éprouver une sensation désagréable, penser à l'appartement que j'ai occupé, et qui sans doute était l'un des meilleurs de l'hôtel. Il se composait de grandes chambres aux murailles dégarnies, et, selon l'usage du pays,

simplement badigeonnées d'une teinte jaune clair, bleu de ciel, rosé ou vert d'eau. Les meubles étaient disgracieux et incommodes; j'avais un énorme lit de fer dont le baldaquin s'élevait presque jusqu'à la voûte et tremblait avec un bruit de clochette enrouée chaque fois que je m'en approchais; des rideaux de calicot blanc et de cotonnade rouge, un sofa que je renonce à te dépeindre, vraie banquette de collége sur laquelle on avait jeté des coussins de fiacre; un fauteuil de Chiavari, étroit et si profond, que lorsque je voulais en chercher le dossier je me trouvais complétement renversée; enfin, une toilette, une table, une commode délabrées formaient un triste spectacle, dont je ne me serais pourtant pas même aperçue si Bacio avait pu rester à mes côtés. Mais ses affaires l'obligeaient à me laisser seule pendant de longues heures, et mon cœur se serrait, mes pensées s'obscurcissaient, ma tête se fendait aux bruits insupportables de cette triste demeure.

Non, de ma vie je n'ai entendu autant de tapage que sur cette place de l'Annunziata, d'où les *camali* remontent et redescendent sans cesse à la *Darsena*, en lançant dans les airs avec une énergie peu commune des jurons qui semblent traverser les

murailles pour arriver jusqu'aux oreilles les moins délicates. Là d'affreux véhicules de formes bizarres et enluminés des couleurs les plus criardes, se croisent en tous sens, amenant et ramenant d'Albaro, de Cornegliano, de San-Pier d'Arena, *per poche palanche*, des femmes, enveloppées dans leurs épais *mezzaro dell' albero* et chargées des différents objets de leur commerce. Vers le soir, lorsque les *camali* s'en vont dormir autour du port, et que ces femmes au teint basané, au geste hardi, à la voix puissante, retournent à leur foyer, probablement pour y battre leurs maris et gronder leurs enfants, un peu de tranquillité se rétablit enfin sur la place.

A cette heure-là aussi Bacio revenait à moi, avec un besoin impérieux de chasser de sa tête les ennuyeuses préoccupations de la journée. Aux premiers moments de notre réunion, j'avais peine à contenir les élans de sa joie passionnée, dont les éclats pouvaient être entendus de nos voisins. Il était plus ardent, plus expansif que jamais; ses beaux yeux, dont je t'ai plus d'une fois parlé, jetaient des flammes, et, quoique ayant passé une partie de la journée à courir ou à monter des escaliers de *piano nobile*, qui en ce pays atteignent

la hauteur de cent trente degrés, il n'était jamais fatigué. Il plaçait lui-même mon chapeau sur ma tête, un châle sur mes épaules, et me faisait descendre la petite rue qui de notre hôtel va aboutir à la *Darsena*. Là se trouve une longue et superbe terrasse qui domine le port, et que nous parcourions sans jamais y rencontrer personne. Après une courte promenade, nous descendions par l'un des beaux escaliers qui aboutissent à la mer, et, prenant une *barchetta*, nous dépassions la *lanterna* pour aller voguer en pleine mer.

Bacio jetait sur les arceaux dégarnis de l'embarcation un immense *plaid*, qui formait entre nous et nos rameurs un épais rideau; il plaçait ensuite par terre les coussins des banquettes; nous nous y couchions tout au long, nous laissant ainsi bercer par les flots. Le temps était superbe, la voûte si étoilée, qu'elle semblait charrier un gros sable d'or.

Un frais zéphyr imprégné de senteurs marines, qui s'agitait autour de nous, envoyait mes cheveux fouetter à chaque instant le visage de Bacio. Il les retenait entre ses lèvres, les lâchait et les reprenait encore.

Combien de nuits nous avons passées ainsi côte à

côte, voyant l'aurore se lever radieuse au-dessus des flots, dont elle avait l'air de sortir pour forcer nos regards orgueilleux sans cesse levés vers le ciel à s'abaisser enfin! Durant ces nuits d'enivrement et de délire, nous semblions défier la Divinité même; parfois alors je me rappelais ce que j'avais éprouvé dans la cathédrale de Fiesole, et regardant passionnément Bacio, je me disais : Oui, tu es mon temple et mon autel, mon dieu et, mon amour; prends donc ma vie, prends-la, car la seule volupté qui me manque, c'est de mourir dans tes bras.

La rosée, en tombant sur mon front, rafraîchissait ma tête, calmait mes sens; je me hâtais de reprendre mon souhait, et je m'écriais : Non, je ne veux pas mourir; je veux au contraire vivre longtemps pour adorer mon idole, orner mon autel et y chanter d'éternelles actions de grâces.

Notre séjour à Gênes fut d'une vingtaine de jours environ. Après ce temps, Bacio, s'impatientant de la lenteur des hommes d'affaires, me ramena à Fiesole. La traversée de Gênes à Livourne fut très-mauvaise : la mer était agitée, houleuse; l'orage grondait au loin : je souffris beaucoup. J'étouffais sur l'étroite et basse couchette de notre cabine;

heureusement, il s'y trouvait un sofa un peu moins mauvais que celui de ma chambre de Gênes : Bacio m'y transporta, et, s'étendant sur un matelas auprès de moi, il passa la nuit à m'éventer, à me faire respirer des sels, à humecter mes lèvres de jus d'orange.

A Livourne, je me jetai dans un coupé de wagon, encore brisée par les souffrances de la nuit, mais le cœur déjà palpitant de joie à l'idée de revoir notre chère petite villa. A notre arrivée à Florence, je pouvais à peine me soutenir ; mais hors de Porta San-Gallo, entre nos murailles d'oliviers et de myrtes, entrelacés maintenant des feuilles et des fleurs du printemps, j'ai senti mes forces revenir tout d'un coup : à San Dominico, j'ai sauté légèrement hors de la voiture, et Bacio n'a pu s'empêcher de sourire en remarquant qu'une demi-heure auparavant il avait presque été obligé de me porter.

Je vous envoyai un doux regard, mon cher lion penseur, et vous aussi, paysage charmant, sentiers fleuris, murailles vénérables, ciel toujours si bleu, dont la vue faisait courir dans mes veines le frisson de plaisir sous lequel je me sentais renaître.

J'allongeai le pas, courant plutôt que marchant ;

j'arrivai la première à la maison, où peu s'en fallut que Brigida ne me reçût dans ses bras : je la vois rarement, mais j'étais bien heureuse de la retrouver, car elle est pour moi une partie intégrante du petit centre de mon bonheur.

Je suis très-superstitieuse, Marie : c'est un tort, une sottise même.... Que veux-tu? ce n'est pas ma faute; je m'imagine, par exemple, que la petite maison de Fiesole est le complément de notre bonheur; elle est le berceau de notre amour, la colonne sur laquelle il s'appuie; si elle venait à nous manquer, je tremblerais. Ceci t'explique l'inquiétude vague qui s'empare de moi chaque fois que nous nous en éloignons.

XV

Bacio, je ne sais pourquoi, m'a paru moins heureux, ou peut-être seulement moins démonstratif que moi le jour de notre retour. Il est vrai que je me suis livrée à mille enfantillages; je me suis agenouillée et j'ai embrassé un à un tous ces muets témoins de notre bonheur. Bacio me regardait en souriant, et son œil velouté avait repris sa douceur, mais il avait perdu ses jets de flamme.

Oh! Marie, comme l'esprit est ingénieux à se tourmenter! Tu croirais, peut-être, que ces tourments, nés avec la rapidité de l'éclair, disparaissent de même; il n'en est rien. Ils s'enracinent avec une

ténacité extrême, et deviennent de véritables douleurs. Je l'ai éprouvé durant les huit jours qui viennent de s'écouler.

En revoyant notre demeure chérie avec tous ses souvenirs, j'ai retrouvé aussi le souvenir de la singulière hallucination que je t'ai racontée. Te le dirai-je? il m'a semblé reconnaître réellement sur la physionomie de Bacio cette expression d'ennui que je lui avais vue durant cette soirée.

Ses pinceaux demeuraient secs et inactifs dans leur boîte. Chaque jour il formait une foule de projets, que le lendemain détruisait et ramenait encore. Une inquiétude, un malaise vague, s'emparait de lui dans les heures de la journée qui n'étaient consacrées ni à la promenade ni à la musique. Il dormait dans le milieu du jour, et son lourd sommeil ne ressemblait en rien aux siestes charmantes que nous faisions autrefois, lorsque, après avoir passé une partie de la nuit sur les collines environnantes, il nous arrivait de prendre un peu de repos, moi dans mon hamac, lui sur le divan voisin. Depuis notre retour, mon regard, attaché sans cesse sur celui de Bacio, n'y cherchait plus la vie, la paix et le bonheur. J'épiais sa pensée en m'efforçant de pénétrer l'épais

nuage qui l'enveloppait. La fixité de mon regard semblait épaissir encore ce nuage, et pourtant je ne pouvais détacher mes yeux des yeux de mon bien-aimé.

Hier enfin j'ai pris une résolution énergique. Au lieu d'exhaler des plaintes et des soupirs inutiles, je me suis fait ce raisonnement : Puis-je exiger que l'amour ait transformé la nature de Bacio comme il a sans doute changé son moral? Non, cela serait une absurdité. Pendant l'hiver, il a pu rester en contemplation à mes pieds; mais le retour de la belle saison, le soleil, l'atmosphère qui s'embrase, échauffent son sang. L'inaction lui fait du mal; il a besoin de mouvement, comme la plante a besoin d'eau pour ne pas se dessécher. C'est à moi d'y songer; car je suis son médecin comme je suis son enfant et son amie.

Mais, pour faire accepter au malade l'ordonnance de son médecin, il fallait qu'elle eût l'air de n'être que le caprice de son enfant. C'est ce que j'ai fait.

J'ai pris avec Bacio le chemin de la montagne; je me suis arrêtée à un point où le regard plonge sur le jardin des *Cascine*, que jamais je n'avais visité.
— Que j'aimerais, m'écriai-je tout à coup,

à parcourir ces allées, qui se parent en ce moment d'une verdure si fraîche et si gaie !

— Rien n'est plus facile, répondit-il ; le monde élégant, les équipages, les promeneurs ne se rendent aux Cascines qu'après trois heures. En y allant maintenant, nous sommes sûrs d'y être seuls. Retourne à la maison, je vais dire au jardinier de faire approcher notre voiture.

— Ne préférerais-tu pas parcourir ces belles allées à cheval ? dis-je avec nonchalance, tout en épiant la physionomie de Bacio.

Il ne chercha pas à dissimuler sa joie.

— A cheval, répondit-il ; oh ! bien volontiers.... pourvu que ta voiture me suive de très-près, se hâta-t-il d'ajouter. Je vais envoyer immédiatement l'ordre de seller un de mes chevaux.

— Tu as donc encore des chevaux ?

— J'en ai trois dans l'écurie du prince, je les lui ai confiés en partant pour Paris.

— Pourquoi ne m'en avoir jamais parlé ? Je sais un peu monter à cheval, et si tu voulais me donner quelques leçons, peut-être serais-je bientôt

en état de t'accompagner partout où tu voudrais?

Il me serra avec effusion dans ses bras, ne se doutant pas du chagrin qu'il me causait. J'avais presque les larmes aux yeux; et lui était gai, joyeux, et formait déjà une foule de projets, qui tous, je le constatais avec douleur, devaient nous entraîner souvent loin des lieux bien chers où j'avais pour ainsi dire posé mon amour.

De retour à la maison, il pensa qu'au lieu d'envoyer quelqu'un au prince, il valait mieux qu'il s'y rendît lui-même, afin de tout disposer pour cette première promenade. Il m'embrassa tendrement, et me quitta en m'assurant qu'il serait de retour avant une heure.

Je me précipitai à la fenêtre, et le regardai longtemps s'éloigner heureux et gai. Quand je ne le vis plus, mon cœur se serra, mes yeux se remplirent de larmes; je ressentis autant et plus encore peut-être de tristesse que le jour où il me quitta pour se rendre à Gênes. Ce n'était plus lui qui s'éloignait pour revenir, c'était une parcelle de notre amour qui s'envolait au-devant de lui. La ramènera t-il? Je l'espère, mais plus tard : les choses ne doivent pas

se passer dans le grand empire de l'amour comme dans ce monde mesquin et misérable. Cet âge d'or qui s'en va reviendra, je n'en doute pas; mais l'imagination est une folle qui court plus loin qu'on ne lui permet; c'est pour la refréner qu'au lieu de rester seule avec elle après le départ de Bacio, je t'ai appelée en tiers, ma bonne Marie. Cette petite causerie m'a fait du bien. Seulement tu vois par sa longueur que Bacio n'a pas tenu sa promesse de revenir tout de suite. N'importe, je lui pardonne, car je l'entends. Je te quitte, j'ai hâte de le revoir.

XVI

Fiesole, mai 185..

Bien décidément, Marie, nous sommes à l'âge d'argent. Nous allons, nous venons constamment comme les gens les plus affairés du monde. Bacio est heureux, content, et m'aime passionnément. Qu'importe le reste?

Deux ou trois leçons ont suffi pour me rendre capable de suivre Bacio dans ses promenades à cheval. Je connais maintenant les délicieux environs de Florence : le Poggio Imperiale, San Miniato, Bello Sguardo. Hier, la promenade a été poussée

jusqu'à la manufacture des Ginori, d'où nous avons rapporté une quantité de belles porcelaines.

Lorsque dans nos promenades je suis par hasard seule avec Bacio, je me trouve amplement récompensée du sacrifice que je fais en quittant pour lui nos pénates chéris, par le moment d'enthousiasme extatique que nous éprouvons ensemble en contemplant les merveilles de ce pays, si richement doté; mais hélas! comme je te le disais, c'est par hasard que ce bonheur m'est accordé : depuis dix jours je ne l'ai goûté que deux fois seulement!

Bacio, dont les chevaux sont encore dans les écuries du prince, s'est trouvé dans ces derniers temps en relation perpétuelle avec son ancien ami. Il a ainsi été tout naturellement amené d'abord à la porte, ensuite dans le jardin, enfin dans l'intérieur de notre petit pavillon. Témoigner de la froideur m'aurait paru une hostilité contre Bacio, j'ai donc reçu le prince le mieux que j'ai pu. Il nous a accompagnés une première fois à cheval. La conversation a roulé sur les merveilles du palais Demidoff à San Donato; le lendemain, il nous a procuré une permission pour visiter cette admirable habitation, et nous avons formé devant lui des projets dont il

eût été fort impoli de l'exclure, disait Bacio, ajoutant encore :

« C'est un excellent garçon, si bon, si indulgent : je pourrai le mettre à la porte sans formalités quand sa présence nous importunera. »

En attendant, nous l'avons tous les jours chez nous durant de longues heures.

L'autre soir, au retour de l'une de nos promenades, il nous a invités à souper dans son palais. Nous devions être seuls, mais son neveu, le jeune marquis Andrea dell' Erto, est arrivé à l'improviste de Paris, et nous avons été forcés de faire sa connaissance. Depuis lors le neveu suit l'oncle, et nous sommes quatre au lieu de deux...

Ces messieurs viennent ici, Bacio va souvent chez le prince; et, quoique nous ne nous arrêtions jamais à Florence, les journées commencent à se remplir pour moi de ces mille petites occupations indéfinissables qui absorbent un temps précieux, et dont j'étais si heureuse d'être délivrée.

Je n'ai pas à me plaindre de nos hôtes; loin de là, ils sont pour moi pleins de déférence et de respect. Mais que veux-tu? par un effet sans doute de la

répugnance que m'inspire toute espèce de société, ce profond respect et cette excessive déférence me sont désagréables.

Je te le répète, j'accepte très-franchement le règne de l'âge d'argent, parce qu'avec le caractère de Bacio celui-là seul peut durer. Mais combien je suis heureuse lorsqu'un rayon du soleil de l'âge d'or vient quelquefois pénétrer jusqu'à nous et me donner quelque bonne journée dans le genre de celle que j'ai passée hier.

Le prince et son neveu étaient invités à une partie de campagne qui devait les tenir éloignés au moins deux jours. Le temps était nébuleux, presque à l'orage; Bacio ne m'a proposé aucune promenade. Je me suis bien gardée d'en parler : j'étais trop contente de l'occasion, si rare maintenant, d'avoir mon ami à moi durant toute une journée, d'autant plus qu'il paraissait être dans les dispositions d'autrefois..... D'autrefois! il y a donc déjà un passé pour nous? Hélas! n'y pensons pas.

Bacio a voulu revêtir son costume de velours, oublié depuis plusieurs semaines, mais il l'a trouvé trop chaud pour la saison. Il m'a exprimé le désir

d'avoir un autre costume de la même forme, mais d'une étoffe plus légère. S'étant rappelé qu'il avait quelque part des étoffes orientales, il m'a priée de les chercher avec lui. Nous nous sommes mis alors à courir de la cave au grenier, fouillant partout et poussant de joyeux éclats de rire aux méprises que la quantité d'objets entassés dans les armoires de Bacio me faisait commettre à tout instant.

Enfin nous avons trouvé l'étoffe désirée : c'est un merveilleux tissu, sombre, souple, léger, un peu brillant, qui a un cachet particulier de distinction.

J'étais décidée à donner moi-même à cette étoffe la coupe qui doit en faire un vêtement gracieux. Pour cela, nous sommes allés nous établir dans la galerie où se trouve une grande table. Je m'étais armée d'une paire de ciseaux et munie d'un dé, d'aiguilles, enfin de tout le bagage nécessaire au travail important que je projetais.

La vue des objets rapportés de ses anciens voyages a réveillé les souvenirs de Bacio : il m'a raconté une aventure de sa première jeunesse, ensuite une seconde anecdote, et enfin il a déroulé entièrement à

mes yeux le tableau, jusqu'alors pour moi à demi voilé, de sa vie passée. Il m'a fait ce récit avec une admirable franchise, et j'éprouvais à l'entendre un si grand plaisir que peu à peu les ciseaux et les aiguilles ont glissé à terre et que je l'ai écouté exclusivement. Tout ce qu'il m'a dit a redoublé mon admiration pour sa poétique et charmante nature ; j'ai compris combien il avait dû se trouver mal à l'aise dans les sentiers fangeux où les hasards du monde l'ont souvent entraîné, et dont pourtant il n'a rapporté aucune souillure. En l'écoutant avidement, je me suis laissée glisser à ses genoux. Il n'a pas tardé à s'en apercevoir, il m'a relevée, et a achevé son récit à mes pieds.

Nous nous étions oubliés la veille au soir dans les bosquets de notre jardin ; j'étais un peu fatiguée, Il m'a trouvée pâle, m'a forcée à m'étendre dans mon hamac, et m'a bercée au son harmonieux de sa voix, en me lisant quelques poésies d'un volume pris au hasard sur l'étagère dont je t'ai parlé. En écoutant les douces mélodies de l'auteur du *Lac*, j'avais fermé les yeux; je ne voulais pas dormir, mais me recueillir plus complétement.

Que j'étais bien ainsi!

Il a cru que je reposais; peu à peu il a baissé la voix, et bientôt il s'est tu. Alors, j'ai rouvert à demi les yeux : il ne s'en est point aperçu, car il s'était levé, et dirigé sur la pointe des pieds vers la petite bibliothèque; il a parcouru des yeux les titres de quelques ouvrages, puis il a choisi un volume qu'il a ouvert au hasard. Après y avoir jeté les yeux, sa physionomie s'est animée peu à peu, et je l'ai vue passer par toutes les teintes, douces d'abord, puis claires et brillantes, que je connais si bien.

Il était très-ému, ses lèvres s'agitaient comme s'il lisait à demi-voix, mais rien de distinct n'arrivait jusqu'à moi. Après avoir posé le volume, il s'est dirigé vers l'une des fenêtres ouvertes, il a aspiré l'air, contemplé le ciel, l'immensité avec une pensée d'amour, et pourtant pas un de ses regards ne s'est tourné vers moi. Puis, toujours préoccupé, il s'est éloigné, oubliant complétement de s'assurer de mon sommeil.

Quand je n'ai plus entendu le bruit de ses pas dans l'escalier, je me suis précipitée hors du hamac, j'ai saisi le volume; il s'est ouvert, j'en suis sûre, à la page où il s'était ouvert pour lui un instant auparavant. De joyeuses stances y célébraient l'amour, le

vin, le plaisir. Quel en était l'auteur? Cet Alfred de Musset qu'il aimait, que j'aimais aussi.

J'ai tenu longtemps le livre à la main, je l'ai feuilleté; non loin de ces pages de folie entraînante; j'ai trouvé d'autres pages sérieuses, tristes, toutes différentes, qui me semblaient devoir plaire à Bacio, cependant ce n'étaient pas celles-là qui l'avaient ému.

Qui sait, me dis-je, quelles pensées viennent de traverser sa tête? Et mon imagination, remplie encore de toutes les confidences qu'il m'avait faites, m'a suggéré tout un monde de questions. Je crus d'abord qne je ne pourrais jamais y répondre. Peu à peu la lumière s'est faite, j'ai trouvé une solution pour tous les problèmes.

Oui, l'amour sincère de Bacio pour moi l'avait complétement transformé. Il avait changé ce naturel, que des éclairs seuls m'avaient jusqu'alors fait entrevoir; ses confidences, un geste, une lecture, un regard me l'ont entièrement révélé en un instant.

Le fruit de cette nouvelle découverte m'a été d'abord amer : j'ai versé un torrent de larmes; mais en même temps mon âme a chanté son plus bel hymne de reconnaissance à l'ami dont le caractère ardent,

absolu, dont la nature inconstante, altérée de jouissances variées, avait su si bien se plier à mes moindres désirs.

Celui que l'amour a ainsi transformé doit avoir si profondément éprouvé ce sentiment, que rien au monde ne pourra désormais le bannir de son cœur. C'est à moi maintenant d'entretenir la flamme; c'est à moi de faire durant toute ma vie ce qu'il a fait pendant six mois. Je me transformerai aussi, je renoncerai à mes instincts, à mes désirs, pour lui plaire; car ce n'est pas à mes pieds, c'est sur mon cœur que je tiens à conserver mon Bacio bien-aimé.

Adieu, belle vie de contemplation et de repos qui faisait mes délices! adieu, reflet, image réelle du paradis! on ne vous goûte pas impunément, et je vais commencer à expier les joies que vous m'avez données. C'est une Thébaïde que je voulais habiter avec toi, ô mon Bacio! J'y renonce hélas! et saurai te faire une autre vie. Pour toi je me multiplierai, pour toi je changerai chaque jour d'aspect. Pour toi, pour tes lèvres chéries je soutiendrai l'ardente coupe du plaisir : je te ferai également vivre par les sens et par l'âme. Avant

ma venue tu dépérissais dans une atmosphère trop épaisse pour ta noble nature, maintenant, si je n'y prenais garde, tu dépérirais, dans l'atmosphère trop subtile dont je t'ai entouré. C'est l'équilibre parfait qu'il te faut, je saurai te le donner; car mon élément, à moi, c'est ton parfait bonheur, ô mon Bacio!

Mon bien-aimé, va où tu veux, fais ce que tu veux, pourvu que tu me portes sur ton cœur. Conduis-moi au paradis, aux enfers, sur la terre ou dans les airs. Partout je te suivrai, partout je mesurerai mon pas sur ton pas, je déploierai mes ailes quand tu voudras voler vers les cieux, je les plierai s'il te plaît de rester sur la terre; mais soyons unis, toujours unis, et que le sourire de Bacio appelle le sourire de Darie, que le désir de Bacio soit le désir de Darie et que tes larmes, ô mon ami! fassent toujours couler mes larmes!

Ah! si tout n'est pas, comme je le croyais d'abord, joie et délices dans la part que j'ai choisie, si parfois j'ai de terribles angoisses, de profondes douleurs, eh bien, Marie, je te le jure, ces angoisses et ces douleurs me sont mille fois chères, et je ne donnerais pas vingt années de cette souffrance pour une

seule année de la froide indifférence dans laquelle j'ai vécu durant si longtemps.

Adieu, ma sœur! Oh! que ne peux-tu me comprendre!

L'AGE D'AIRAIN

XVII

Fiesole, juin 185..

Les jours, les semaines s'écoulent; je roule dans un tourbillon, toujours unie à Bacio, toujours entraînée par lui. Les moments de vrai bonheur sont rares, mais profondément sentis; les moments douloureux sont en plus grand nombre, je les supporte sans murmurer. J'ai son amour, que me faut-il de plus?

Oui, il m'aime par-dessus toutes choses; moi, je n'aime aucune autre chose que lui. Telle est la différence qui existe entre son amour et le mien.

Que nous sommes loin du temps où il n'osait toucher à ses pinceaux dans la crainte de faire naître en moi un instant d'amoureux dépit! J'étais aussi jalouse de ses œuvres que j'aurais pu l'être de véritables rivales. Maintenant je me contente de le voir revenir à moi, lorsque l'oiseau qui passe sous ses fenêtres, lorsque le cheval qui piaffe dans son écurie, les amis qui l'attendent au dehors, les intérêts, les arts, le monde entier enfin, ont eu les prémices de sa pensée; les prémices, oui, le meilleur, non, car lorsqu'il retourne à moi, c'est toujours comme à ce qu'il préfère à tout. Je ne pourrais mieux le comparer en ce moment qu'au voyageur inquiet quittant souvent sa patrie, mais y rentrant toujours, avec une vive sensation de plaisir.

Un jour viendra, je l'espère, où l'inquiet voyageur finira par se fixer dans ce pays aimé.

O ma sœur! si tu savais comme il est heureux, lui, comme il jouit de la vie! L'amour semble avoir doublé ses sensations; ses amis lui paraissent plus gais, la nature plus belle, la musique plus douce. Mais, hélas! maintenant il ne lui viendrait plus à l'esprit de trouver son bonheur sans tout cela.

Chaque jour nous amène une distraction nou-

velle, cavalcades, soupers, théâtres. Peppo et le jeune Andrea sont tour à tour nos hôtes et nos convives; le prince m'a fait connaître la comtesse Bertrandi, sa cousine, jeune veuve fort riche, qui reçoit chez elle beaucoup de monde et, selon l'usage de ce pays, où l'indulgence est extrême, une société fort mêlée. Elle voulait m'attirer dans ses salons, je m'y suis complétement refusée; je vais la voir le matin, elle vient chez nous, et sa conversation, vive, enjouée, tout à fait italienne, amuse beaucoup Bacio. Je n'ai pas l'ombre de jalousie : la comtesse n'est pas jolie, elle a cinq ou six ans de plus que moi, et, du reste, je lui crois une liaison de très-ancienne date avec le prince Peppo. Ils m'en ont à peu près fait l'aveu : elle est toujours très-bien mise, et les éloges sincères que Bacio lui donne me forcent à rivaliser d'élégance avec elle. Lui, qui autrefois m'avait fait quitter avec tant d'empressement mes robes parisiennes pour les longues tuniques à la *frà Angelico*, s'extasie maintenant devant le ruban nouveau, la robe fraîche, qui ajoutent, dit-il, un charme piquant à la beauté.

C'est avec la comtesse Bertrandi que nous fai-

sons nos promenades et même nos longues excursions. Pise, Lucques, Pistoie n'ont plus pour nous de beautés secrètes. Que dis-je? pour moi ces beautés sont encore cachées, car je ne sais ce qui m'arrive, je ne puis rien voir, rien admirer, comme j'étais avide de voir et d'admirer récemment encore. Je suis en proie à une singulière impression, qui prend chaque jour plus de force: il me semble, lorsque je quitte Fiesole, qu'à la porte de notre demeure l'ange de la création me prend d'une main pour me promener à travers son brillant domaine, et que de l'autre main il tient un long crêpe noir qu'il étend sur tous les lieux que je parcours. « Regarde, me dit-il ensuite, mais à travers ce voile, car jamais tu ne verras maintenant la nature dans toute sa splendeur. » Lorsque j'entends parler bruyamment autour de moi, cette impression s'accroît et me cause un indicible effroi. Il me prend alors l'envie de me blottir contre la poitrine de Bacio, pour écouter les battements de son cœur, qui seuls m'indiquent que je vis. Heureusement, ces sensations m'abandonnent au seuil de notre demeure.

Voilà, Marie, comment je vis depuis un mois, feignant la gaieté, ne la ressentant jamais, et néan-

moins trouvant une ample compensation à mes maux dans les quelques heures d'amour exclusif que Bacio m'accorde parfois. Ah ! s'il m'était donné de passer les autres heures à rêver à celles-là, permets-moi une expression bien triviale, s'il m'était donné de ruminer leur souvenir, je crois que cela suffirait à mon bonheur. Je voudrais pouvoir de mon hamac le regarder vivre et s'amuser. Mais non, je ne serais pas heureuse si je ne souffrais pas un peu pour lui.

Je t'embrasse, Marie.

XVIII

Fiesole, juin 185..

Je combats rudement, ma chère Marie, mais chaque combat est une nouvelle victoire.

Qu'est-ce donc que la souffrance, la fatigue, les blessures même qui ont pour prix de précieuses couronnes ? De quoi puis-je me plaindre?

Bacio est le meilleur, le plus parfait de tous les hommes; j'en avais fait un dieu; l'erreur est donc à moi; je l'avais cru capable d'entretenir constamment le feu sacré, tandis que de tout temps ce soin a été confié à l'autre moitié du genre humain. C'est

moi qui suis la vestale, et jamais sous ma main la flamme ne s'éteindra.

Oui, j'avais cru que la Divinité, revêtant parfois une forme humaine, apparaissait à de simples mortelles; j'avais osé me dire que Bacio était cette divinité, qu'il m'avait embrasée, transformée par le plus pur amour, et que mon âme unie, confondue avec son âme, devait éternellement se plonger dans le flot des mystiques ardeurs. J'oubliais qu'en ce cas la première chose qui aurait dû disparaître était notre enveloppe terrestre sous laquelle il n'y a pas de perfection possible. Mais puisque ces enveloppes subsistent, je ne puis m'étonner qu'elles éprouvent, tout aussi bien que nos âmes, des désirs et des besoins. Le corps, *né de la poudre, retourne à la poudre!*

Les arts qui passionnent l'imagination, la musique surtout, qui embrase les sens, les fleurs aux parfums odorants, les oiseaux qui gazouillent dans les airs, toutes les belles choses, en un mot, n'ont pas été faites pour les bienheureux du ciel. Puis-je en vouloir à Bacio de les aimer et d'y trouver un attrait qui m'est devenu étranger?

Si j'agissais ainsi, je serais aussi injuste que

vous, implacables ménagères, qui déniez aux femmes d'autres inspirations que les vôtres, et n'admettez pas qu'un homme ne soit pas parfaitement heureux quand il a près de vous *bon souper, bon gîte et le reste...*

Non, je n'en veux pas à Bacio, et, quoique j'aie en vain essayé de goûter le plaisir en trempant avec lui mes lèvres dans le falerne doré, ou de puiser de nouvelles émotions dans les sons vibrants de cette musique italienne dont les plus admirables harmonies ne valent pas à mes oreilles une note de la puissante musique de l'amour, de ce chant que mon âme a entendu et répète sans cesse; quoique les fleurs, la parure, le luxe n'aient plus d'attrait pour moi, encore une fois je n'en veux pas à Bacio de leur trouver du charme.

Oui, qu'il jouisse loin de moi, pourvu qu'au retour et sur mon cœur il convienne que rien n'est beau, rien n'est bon, rien n'est égal à ce que renferme pour lui ce cœur aimant et passionné; qu'auprès de moi il perde le souvenir de ses joies, comme je perds près de lui le souvenir de mes peines.

Les sait-il, me demanderas-tu? A quoi bon les lui conter? à quoi bon lui dire mes heures d'angoisse

et de tourment? J'imiterai les jeunes soldats, qui combattent vaillamment et conservent intacts dans leur mémoire tous leurs traits de valeur pour les redire plus tard longuement au foyer de leur vieillesse.

XIX

Fiesole, janvier 185..

Ame de Marie, ange au doux sourire, déploie tes blanches ailes, et viens vers moi, ici, sur mon cœur, car je souffre. Mais non, que dis-je? Arrière. N'appartiens-tu pas à la cohorte des cruels souvenirs du passé? Arrière donc! retire-toi, ombre pâle. Pourquoi me tends-tu les bras? tu cherches à m'attirer, mais je ne me laisserai pas séduire par tes regards compatissants et par tes douces paroles.

Je t'ai appelée, dis-tu. Cela n'est pas. Pourquoi t'aurais-je appelée? De quoi ai-je besoin? Ne suis-je pas la plus aimée, la plus heureuse des créatures?

Cesse donc de me regarder ainsi : ton sourire me fait mal. Je ne veux pas de ta pitié.

Je suis heureuse, et pourtant je me roule dans la poussière, en mordant le sol, et en me tordant les mains; mais ensuite, mon âme tressaille de joie. Lorsque Bacio approche, mes yeux brillent, mon esprit exulte, et j'entonne pour sa venue l'hymne des bienheureux.

En ce moment je l'attends depuis quatre heures... et chaque bruit de pas lointains résonnant sur le pavé me fait tressaillir. Mets ta main sur mon cœur, Marie, sens ses battements, et dis-moi si jamais, toi, tu as connu ivresse pareille.

Arrière donc, femme froide, insensible, qui te traînes en vain sur le parvis des temples pour éveiller en ton âme, aux fumées de l'encens, une ferveur mystique; arrière, tu ne me comprendras jamais. Tes pensées sont enveloppées d'une couche de terre dont rien ne pourra jamais les dégager.

Dis-moi, Marie, dis-moi, si tu l'oses, lorsque, les mains jointes, les yeux levés vers la voûte céleste, tu crois invoquer ton Dieu, dis-moi ce que fait ta pensée, et dans quelle région elle s'agite.

Je te connais, ma sœur. Il y a dix ans battait dans ta poitrine un cœur de femme qui frémissait au souffle du printemps, qui languissait au silence des pâles automnes, qui cherchait, désirait, aspirait... Et puis un jour tout a disparu, tout s'est anéanti devant un mot tout-puissant pour toi : *devoir;* telle est la divinité dont le temple est un berceau d'enfant, la victime toi-même, le bourreau l'homme auquel tu es unie : cet être vulgaire qui a daigné jeter un regard sur la beauté de ton corps, sur la beauté de ton âme jamais... Et parce qu'il ne la regardait pas, parce qu'il ne s'occupait pas de la faire respirer et vivre, tu as cru qu'elle devait mourir, et tu l'as ensevelie.

Je vois d'ici ton grand-livre, ma pauvre amie, je lis le titre de tous ses chapitres... DE LA MANIÈRE DONT ON DOIT ÉLEVER LES ENFANTS; TENIR UNE MAISON; FAIRE ET RECEVOIR DES VISITES; REMPLIR LES OBLIGATIONS QUE LE MONDE IMPOSE, etc., etc.

Dans cette longue journée de la mère de famille et de la femme du monde, où est donc l'heure du recueillement, de l'analyse de soi-même? Elle en est bannie, n'est-ce pas? Utopie que les besoins de l'âme, utopie que les sensations intellectuelles, uto-

pie et rêves de folles imaginations, mensonges, mots vides de sens, inventés par les poëtes pour la rime de leurs vers : telle est ta manière de penser, tels sont les discours que l'on tient autour de toi; n'est-ce pas, Marie?

Éloigne-toi donc de moi, qui me suis égarée au point de croire à la réalité de ces utopies, de me figurer que j'ai besoin d'aimer, d'être aimée, et qui, pour ma croyance, ai tout sacrifié. Je suis une âme damnée, et les feux éternels devront effacer les traces des flammes dont mon cœur a brûlé. Éloigne-toi donc, je le veux; mais non, ce n'est pas moi, c'est ta religion qui te commande de t'éloigner.

Ta religion! Ah! voilà le grand mot; et pourtant elle te dit au contraire de ne pas mépriser le pécheur, de prier pour sa conversion, d'y travailler; et c'est bien là l'œuvre de miséricorde que tu veux accomplir, n'est-ce pas, Marie, car il est écrit : « Il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

Eh bien! le ciel pas plus que toi, ma pauvre Marie, n'aura cette joie : Darie veut vivre et per-

sévérer dans son péché. Bacio, je t'aime, je t'aimerai toujours.

C'est lui, je l'entends. O délices!...

Non, je m'étais trompée.

La lune monte bien haut à l'horizon : ô Bacio! que fais-tu?... Ne sens-tu pas le sang manquer dans tes veines, l'air dans ta poitrine? Il y a six heures que tu es loin de moi, six heures! un quart de journée. Que de temps perdu! Moi, je languis et je souffre; le soleil de ton amour me brûle. Viens, source de ma vie!

Que le temps me paraît long loin de toi!...

. . . .

Marie, je t'ai trompée, j'ai menti : la vérité tout entière la voici :

Je ne suis pas heureuse; je l'ai été, et c'est parce que j'ai apprécié mon bonheur, que je puis maintenant comparer et surtout regretter.

Il y a des tourments que l'on aime; ceux que j'éprouve ne sont pas de ce nombre. Mille spectres effrayants se dressent à mes côtés, m'enserrent

cruellement. J'ai beau les écarter, les repousser, comme je te repoussais tout à l'heure; ils reviennent sans cesse, plus acharnés que jamais.

J'ai voulu me reposer, renoncer pour quelques jours à cette vie d'agitation, qui ne laisse en moi qu'un profond dégoût. Je me suis arrêtée ; Bacio a continué à marcher sans moi. Je ne puis lui en faire un crime, c'est moi-même qui l'y ai engagé ; mais ses absences se prolongent chaque jour davantage, et ces longues heures de solitude, dans lesquelles je croyais puiser du calme et de la force, sont au contraire remplies de danger pour moi.

La présence de Bacio peut seule me délivrer des poursuites de ce passé que j'avais enseveli dans la tombe, et qui en sort maintenant pour me troubler et me persécuter. Le voilà qui s'avance suivi d'une armée de fantômes aussi tristes que lui. Comment, toi aussi, Marie, tu marches à sa suite ; ton regard, comme le sien, est sévère pour moi !

Mais que voulez-vous de moi, cruels ? Pourquoi me menacez-vous ainsi ?... Arrière ! vous me faites peur !... Qu'avez-vous donc à la main ? Des lettres de feu... Ils les appliquent sur mon cœur... *Souve-*

nirs du passé... Abandon, trahison, déshonneur! Ah! je vais mourir!

C'est lui! c'est lui, cette fois! Bacio, à mon secours! J'entends son pas, sa voix chérie. Vous fuyez déjà, lâche essaim. Restez maintenant si vous le voulez, je ne vous crains plus. Amour, bonheur, à moi! à moi!

XX

Fiesole, juin 185..

Nous assistions l'autre soir, à la Pergola, dans notre loge d'avant-scène, à la dernière représentation de la saison. On chantait un opéra de Verdi. Bacio, qui connaît la *prima donna*, le ténor, le *basso*, tous les artistes enfin, qu'il protége et encourage, comme la plupart des grands seigneurs italiens, s'intéressait vivement au jeu de la scène; le menton enseveli dans ses mains, les coudes appuyés sur la balustrade de la loge, il suivait attentivement les *duetti*, les *terzetti*, qui, à en juger par l'attention qu'il y donnait, devaient être beaux et bien chantés.

Quant à moi, je n'écoutais rien, je le regardais, lui absorbé, parfois ravi, comme en extase, et j'enviais l'art et les artistes qui avaient ainsi le don de l'émouvoir. Il était beau; son âme mobile, ardente, brillait dans ses yeux.

Tout d'un coup une sensation aiguë et rapide me saisit d'étonnement et de terreur. J'avais dévoré Bacio du regard avec tous les feux de la passion dans le cœur, et pas une étincelle n'avait jailli de mon âme à son âme. Je sentis alors qu'un jour pourrait venir où je cesserais d'aimer cet homme, et qu'à mon amour succéderait non l'indifférence, mais la haine... Je cachai mon visage dans mes mains; ma souffrance était si vive, que j'avais peine à étouffer mes sanglots. La fin du premier acte, suivie d'un tonnerre d'applaudissements, dont la voix vibrante de Bacio avait donné le signal, vint me rappeler à la situation. Le silence se rétablit. Bacio se retourna vers l'intérieur de la loge, et posant sa main sur l'épaule du jeune marquis dell' Erto :

— *Ebbene, Andreino,* dit-il, *cosa ne pensi?*

Nous n'étions pas seuls, je l'avais oublié.

Après avoir parlé ainsi, il saisit amicalement

l'une des mains du jeune marquis; mais tout aussitôt il se récria, car cette main était glacée. Il toucha mes mains brûlantes au contraire, et il se mit à plaisanter le plus naturellement du monde, nous comparant aux deux pôles. Je jetai les yeux sur Andrea : la lumière éclairait en plein son visage, il était ému et si pâle, que la comtesse Bertrandi, qui entrait en ce moment dans la loge avec le prince, en fit immédiatement la remarque. Mais la conversation changea aussitôt de sujet ; et tandis que la comtesse installait dans la loge des flots de mousseline, en questionnant Bacio sur l'effet qu'avait produit le premier acte, je demandai à Andrea s'il était malade. Il leva légèrement les épaules, et me répondit :

— Qu'importe? Mais vous, madame, vous paraissiez souffrir tout à l'heure..

— Non, répondis-je en balbutiant; la musique m'a émue, voilà tout.

Il secoua la tête.

— Non, non, me dit-il.

Puis, après avoir jeté un étrange regard sur Bacio :

— C'est ici et là que vous souffrez, ajouta-t-il, en indiquant le cœur et la tête.

Je tressaillis; mes souffrances avaient donc été assez visibles pour toucher le cœur d'un indifférent. Et *lui*, il y était demeuré complétement étranger!

Je ne sais pourquoi, mais j'en voulus à ce pauvre enfant de m'avoir devinée lorsque Bacio n'avait rien compris. J'ignore quelle a été ma réponse, je n'en ai plus qu'un vague souvenir; sans doute elle était sèche et froide, car il quitta brusquement la loge, et je ne le revis que deux jours après, c'est-à-dire dans la soirée d'hier.

Fatale soirée, suivie d'une nuit plus triste encore. Mais tout va finir, je le sens, mon miroir me le dit. Cher miroir, je te remercie de ce salutaire avertissement; tu as raison, je suis pâle, amaigrie, mes traits sont changés, et si parfois encore un vif incarnat colore mes joues, c'est à la fièvre que je le dois. Je me coucherai ce soir, et peut-être ne me relèverai-je jamais. Je te dis cela, Marie, sans exaltation, je t'assure, tout simplement comme une personne qui a formé un souhait et qui le voit accompli sans que son désir ait eu le temps de s'émousser. Je mourrai, et en mourant maintenant, sans avoir épuisé jusqu'à la lie le calice d'amertume dans lequel je trempe déjà depuis longtemps mes lèvres,

je rendrai mon dernier soupir avec bonheur, car mon souvenir, je l'espère, restera gravé d'une façon ineffaçable dans le cœur où j'aurais voulu graver mon amour. Bacio ne saura pas que j'ai souffert, que j'ai vu son amour vaciller et s'éteindre peu à peu. Il ne soupçonnera pas surtout qu'un jour ma passion a failli se changer en haine ; et le dernier soupir de Darie bourdonnera sans cesse à ses oreilles appelant des larmes à ses yeux, de tendres regrets à son cœur. Oh! que je meure donc, tandis qu'il en est temps!

Ce soir-là Bacio avait invité quelques amis à souper dans notre petit pavillon, autrefois séjour de paix et de bonheur, et que maintenant il transformerait peu à peu en tabagie, si je ne l'arrêtais. Il s'agissait de fêter l'arrivée d'un ami d'enfance qui l'a accompagné dans un voyage en Orient. La comtesse, Peppo, Andrea, étaient de la partie. Ces gens sont heureux, et s'imaginent que tout le monde doit l'être aussi ; tous, Andrea excepté. Comme moi, il avait le sourire aux lèvres, mais, comme moi aussi, ce sourire cachait des larmes.

Depuis quelques jours j'avais remarqué du changement dans mon visage : ce changement, il y a

quelques mois, m'aurait trouvée parfaitement insensible : je comptais alors sur l'amour de Bacio en dépit de tout; maintenant je m'en afflige profondément. J'attribuai au dépérissement de ma beauté la tiédeur des sentiments de Bacio, et je résolus de raviver cet amour en le prenant par les sens pour le ramener au cœur. Sans en rien dire à Bacio, et durant une de ses absences, je préparai une toilette fraîche, simple, élégante.

Un flot de gaze m'enveloppait de la tête aux pieds, comme une blanche vapeur; des fleurs de pensées naturelles de toutes nuances étaient disposées avec goût dans mes cheveux; un seul bouquet sombre, d'un violet presque noir, était placé sur ma poitrine. Lorsque j'entrai, ce fut un cri d'admiration générale; la comtesse, à laquelle j'avais confié depuis longtemps le soin de mes toilettes, déclara qu'elle abdiquait ses fonctions de dame d'atours, assurant que j'avais mille fois plus de goût et de talent qu'elle. Bacio me regarda; son regard brilla de joie et de surprise. Il s'approcha de moi, et, me serrant la main, me demanda ce que j'avais fait pour être si belle ce soir-là. Je souris avec tristesse; peu à peu pourtant la gaieté des autres me gagna. La gaieté des autres!

celle de Bacio, veux-je dire. Il a été charmant, petillant de verve et d'esprit. La soirée était superbe. Après le souper, nous sommes allés nous promener tous ensemble au jardin. On rentra ensuite pour faire un peu de musique; j'accompagnai tour à tour la voix de Bacio et celle du prince, qui a dû être fort belle. La comtesse chanta un duetto de l'*Elisire d'amore* avec l'ancien compagnon de voyage de Bacio. Andrea seul était absent; il était resté au jardin, et ne rentra qu'au moment de la dispersion générale. Je me rappelai alors que je l'avais traité avec un peu de dureté quelques jours auparavant, et je lui tendis la main en signe de réconciliation. Il me regarda : l'expression demi-joyeuse qu'il lut sur mon visage sembla le blesser, car il retira sa main avec vivacité.

Bacio accompagna ses amis jusqu'à San Domenico. A peine furent-ils partis que ma joie disparut; une tristesse navrante la remplaça. J'écoutais le bruit des pas de nos convives et leurs joyeux rires, dont le bruit s'éloignait peu à peu, et j'éprouvais au plus haut degré la sensation dont je te parlais dans une de mes dernières lettres. Il me sembla que je me levais de ma tombe, et que j'entendais au loin des voix humaines dont je cherchais vainement

à plusieurs reprises, passa ses doigts dans mes cheveux, qu'il acheva de dérouler, puis, remarquant ma pâleur, il me demanda en riant ce que j'avais fait de la fraîcheur et de l'incarnat de mes joues. J'étais toujours sous la même impression de tristesse et je ne pus retenir mes larmes.

Bacio, craignant pour moi l'humidité de la nuit, était allé fermer une des fenêtres de ma chambre : il s'apprêtait à fermer la seconde fenêtre; je me levai et j'allai m'y accouder. La lune éclairait l'ancien couvent *della Doccia*. Je tins longtemps les yeux fixés dans cette direction. Il me sembla qu'en ce moment j'aurais aimé être dans cette immense maison, seule avec ma pensée.

Bacio entoura ma taille de son bras. Après combien de temps se lassa-t-il de mon silence? Je l'ignore, car pour la première fois sa présence me laissait insensible. De gros nuages traversèrent le ciel, et l'obscurcirent momentanément. Un vent froid souffla de mon côté, et j'allais fermer la fenêtre, lorsqu'une étoile filante traversa le firmament, et sembla tomber sur notre maison. Je ne sais pourquoi, je pensai alors à l'Apocalypse, à cette image de l'*étoile ardente, laquelle a nom Absinthe*, et je me

dis que c'était peut-être cette étoile qui venait de s'abattre sur nous. Je fermai ma fenêtre, et me retournai en frissonnant.

Alors seulement j'aperçus Bacio profondément endormi sur le sofa. Il avait enlevé sa cravate, et sa chemise entr'ouverte laissait à nu sa belle et large poitrine. Un sourire heureux entr'ouvrait encore ses lèvres ; sa tête renversée s'appuyait au sofa, un de ses bras passait au-dessus de sa tête, l'autre bras retombait sur le dossier d'une chaise voisine. Je le regardai longtemps.

Est-il possible, me dis-je, que l'amour ait ainsi glissé de ce cœur, sans secousse, sans effort, sans qu'il s'en soit même aperçu, ne laissant d'autre trace de son passage qu'une affection tendre et dévouée?... Tendresse, dévouement, ces pâles sentiments succédant à la passion qui pendant une année a embrasé nos cœurs me firent sourire de pitié.

O Bacio ! me suis-je écriée, dis-moi que tu ressens pour moi autre chose que de l'amitié et de la tendresse ; dis-moi que tu m'aimes, car je t'aime, moi...

Oubliant qu'il sommeillait, oubliant le passé, le

présent, l'avenir, tout enfin, je me jetai en sanglotant sur lui. Il se réveilla, regarda le lit intact, la fenêtre mal fermée, que le vent avait repoussée, il se leva pour en assurer l'espagnolette, et, revenant vers moi sans dire un mot, il me souleva comme une plume, me posa sur les coussins de ma couche, puis il alla éteindre les bougies.

Ma sœur, mes joies ne sont plus que des joies factices : il ne m'aime plus, car il voit mes souffrances et il les traite de folie ; je ne suis à ses yeux qu'une pauvre malade qu'il faut soigner et essayer de guérir. Il est resté hier toute la journée avec moi ; mais comme il s'est ennuyé! La satiété s'est dressée à ses côtés. La première fois qu'il se regardera au miroir de la vérité, il verra ce monstre hideux.

Pendant ces tristes heures que je viens de passer avec lui, heureuse en apparence, puisque j'avais la tête sur son épaule, combien de réflexions se sont présentées à mon esprit! Ah ! que ne suis-je morte il y a deux mois! Mes yeux se sont dessillés, il ne m'aime plus; je le comprends, je le sens ; l'amour s'est enfui de son cœur comme il y était venu, à tire-d'aile. Chez moi, il s'obstine à demeurer; il res-

tera tant que je vivrai : cela ne sera pas long, du reste, et tout n'est pas perdu pour moi, puisque je vais mourir et que Bacio s'ignore encore lui-même.

Oui, ma sœur, le frisson qui court dans mes veines est un frisson mortel. Cette nuit, que j'ai passée debout, décolletée à ma fenêtre, a développé le germe de mort que la souffrance avait déjà mis en moi. J'ai eu ce matin un violent mal de tête; il s'est dissipé depuis que je cause avec toi, mais je ressens au côté droit une douleur que chaque minute augmente. Déjà la plume vacille entre mes doigts, ma vue s'affaiblit et se trouble. Tandis qu'il fume, boit ou joue chez quelque ami, je vais me mettre au lit, pour ne plus me relever. J'ai eu pitié de son ennui, et je l'ai prié d'aller à Florence; comme il hésitait, je lui ai donné une commission pour la comtesse Bertrandi. Il a eu l'air de l'accepter pour me faire plaisir. Vois donc où nous en sommes réduits... à nous tromper mutuellement.

Non, je ne regrette pas de n'être pas morte plus tôt, j'aurais laissé alors trop de bonheur sur la terre; sa douleur, comme la mienne, aurait été

trop grande. La coupe est épuisée; il ne me reste plus que la consolation de mourir dans ses bras.

Adieu, souvenir chéri de ma sœur; adieu, toi qui m'as accompagnée jusqu'à la tombe; adieu pour toujours!

XXI

Fiesole, juillet 185..

Non, je ne suis pas morte; non, ce n'était pas mon dernier soupir qui devait graver à jamais mon souvenir dans le cœur de Bacio : un meilleur sort m'était réservé; le souffle glacé de la mort, en menaçant ma vie, a rallumé, sur les cendres encore chaudes de son amour, un feu qui n'était pas encore éteint. Je suis heureuse, plus encore peut-être qu'autrefois, car l'adversité et l'amertume ont rendu plus douce à mes lèvres la coupe du bonheur; et la souffrance a purifié mes sentiments.

Ah! si tu savais combien il m'a soignée pendant les douze grands jours que j'ai passés dans mon lit! J'ai eu une pleurésie accompagnée d'une fièvre très-forte; durant sept jours je me suis trouvée, sans m'en douter, entre la vie et la mort. Le délire s'était tout de suite emparé de moi. Ai-je parlé, ai-je révélé les sentiments qui ont torturé mon cœur dans ces derniers temps? Je l'ignore : toujours est-il que Bacio m'est revenu plus tendre, plus aimant que jamais, et que le seul souvenir du danger que j'ai couru fait encore jaillir des larmes de ses yeux.

Lorsque j'ai repris connaissance, je l'ai trouvé près de moi, ses bras enlaçaient tendrement ma taille, ma tête reposait sur sa poitrine. Son regard, plein d'anxiété, était fixé sur moi : je l'ai appelé, il a frissonné de plaisir, m'a couvert les mains de baisers, et il est allé réveiller le médecin, qui sommeillait sur le sofa de mon boudoir.

— Docteur, s'est-il écrié, elle m'a reconnu! Elle est sauvée, n'est-ce pas?

J'étais en effet beaucoup mieux, et, depuis ce jour, je suis entrée en pleine voie de guérison physique et morale. Mes sombres visions ont entièrement

disparu. Tu n'es plus pour moi, chère Marie, le fantôme pâle et menaçant, mais au contraire l'âme, le souvenir de la sœur chérie qui languit dans l'esclavage, tandis que je suis la plus heureuse des femmes.

Je vais quitter ces lieux; pour que je ne parte pas avec trop de regrets, promets-moi, ma sœur, de me suivre. Viens, ma douce Marie, viens, dans tes longs voiles, flotter sur les eaux, m'apparaître sur les bords du lac charmant qui va bercer notre amour. Viens, afin que je puisse à chaque instant t'appeler à mon côté et causer du bien-aimé. « Mon âme exultera, car l'hiver est passé... »

Marie, viens avec moi cueillir les blanches fleurs du magnolia qui croît sous ma fenêtre. Comme moi, elles penchent leur tête, et, quoique brûlées par les ardeurs du soleil, elles ne veulent pas se détacher de leur tige.

Ma tige, à moi, est cet Éden aimé que je quitte avec tant de regret. Le médecin a conseillé un voyage et Bacio le désire; un changement de climat est nécessaire à mon entier rétablissement. Nous allons habiter les rives du lac Majeur; demain déjà nous y

serons, demain déjà les fleurs cueillies ici se rafraîchiront dans les eaux du Verban : emportons avec nous ce souvenir du paradis terrestre.

Adieu, ma sœur, au revoir.

L'AGE DE FER

XXII

LE BOUQUET DE MAGNOLIA

Quelques heures après avoir écrit à Marie la lettre que nous venons de lire, Darie avait quitté Fiesole en tenant son regard longtemps fixé sur le petit palais qu'elle appelait le nid de son amour; lorsque la villa avait entièrement disparu à ses yeux elle avait essuyé deux larmes furtives, bientôt séchées par un baiser et une douce étreinte de Bacio.

La pauvre femme avait le cœur plein d'espoir; elle se sentait renaître sous la douce influence de

14.

l'amour sincère dont Bacio l'entourait depuis sa maladie; cet amour semblait être miraculeusement sorti de ses cendres, et Darie se persuadait aisément que, forte d'une expérience chèrement acquise, elle saurait le rendre éternel.

Brigida était du voyage.

Après deux journées de route, les trois voyageurs étaient arrivés à Arona, et s'y étaient arrêtés pour y passer la nuit.

La soirée était belle, le soleil disparaissait peu à peu dans les eaux du Verban, et ses derniers rayons venaient se jouer sur les vitres des fenêtres du long balcon de l'hôtel d'Italie. Sur ce balcon, Darie, vêtue d'une simple robe de piqué blanc, appuyait nonchalamment son bras sur l'épaule de Bacio, qui, un cigare allumé entre les doigts, regardait la fumée s'élever vers le ciel en spirales bleuâtres. La jeune femme tenait à la main un bouquet de *magnolia* à demi fané, qu'elle portait de temps en temps à son visage avec un caressant sourire. Poussée par le vent, la fumée du cigare passa sur les fleurs; Darie se recula vivement, et promenant

sur le bouquet son mouchoir de batiste, avec un geste de mutinerie enfantine :

— Pas sur elles ! épargne-les donc ! dit-elle ; demain déjà elles ne seront plus.

Le cigare, immédiatement lancé au loin, alla tourbillonner dans l'eau; avant qu'il eût disparu, Bacio d'un regard avait imploré et obtenu son pardon.

Bientôt le couple charmant se retira du balcon et reparut peu après dans le cadre d'une fenêtre voisine : Bacio portant à la main une carafe; elle, tenant la coupe destinée à recevoir l'eau bienfaisante qui devait faire revivre ces fleurs malades, non pas de la fumée légère qui avait passé sur elles, mais de deux jours d'existence loin de leur tige et de leur feuillage protecteur. Cueillies à Fiesole, dans les riants bosquets d'une villa italienne, elles venaient apporter au Verban leurs dernières senteurs embaumées.

Après avoir déposé le bouquet dans la chambre qu'ils occupaient, les deux voyageurs vinrent s'accouder sur le coussin d'indienne rouge qui garnissait l'appui de la fenêtre.

Bacio passa son bras autour de la taille de sa compagne, et, ainsi unis, ils regardèrent les étoiles apparaître une à une et se mirer dans la glace transparente du lac. En face d'eux une barque de contrebandier se balançait au milieu des eaux.

— Qu'il serait bon d'être là! dit Daric en indiquant le léger esquif.

— Oui, mais tu es trop fatiguée ce soir, il faut te reposer, et demain matin nous partirons, si tu veux, avant le jour.

— Oh! oui, bien volontiers, je serais si heureuse de voir le soleil se lever sur ce charmant paysage!

En parlant ainsi, elle pencha sa jolie tête sur son bras et regarda tendrement son ami, il s'inclina vers elle et déposa un baiser sur son front. Elle tressaillit, se releva aussitôt, jeta ses deux bras autour du cou de Bacio, et, l'attirant à elle, elle retint longtemps à ses lèvres les lèvres de son bien-aimé...

— Bacio, que je t'aime! lui dit-elle avec passion en l'étreignant une seconde fois.

Mais elle n'en put dire davantage, elle chancela

et se laissa tomber languissante, épuisée, dans les bras du jeune homme. La nuit était claire, Bacio fut frappé de la pâleur de sa compagne.

—Repose-toi, je t'en supplie, mon amie, lui dit-il avec un accent qu'il s'efforçait de rendre persuasif.

Bacio était grand et fort, Darie était frêle; il la soutint dans ses bras, et, lorsqu'elle eut repris ses forces, il l'accompagna jusqu'à son lit.

— Je ne veux pas encore me coucher! dit-elle, nous partirons, n'est-ce pas, avant le lever du soleil? J'ai hâte de me trouver dans notre nouvelle demeure; et pourtant, si belle qu'elle soit, elle ne vaudra jamais notre chère petite villa de Fiesole.

Et, rêveuse, assise sur le bord de son lit, elle appuya ses mains unies sur l'oreiller, et ensuite sa tête sur ses mains.

Après un instant de silence, Bacio s'approcha d'elle, et lui dit :

— Avant qu'il soit trop tard, je veux aller retenir les barques qui nous conduiront demain matin à l'autre extrémité du lac. Repose-toi en attendant, ne reste pas seule, je vais t'envoyer Brigida.

Darie ne répondit rien, elle tendit à Bacio sa main, sur laquelle il déposa un baiser, puis il sortit. Un instant après entra par la porte du fond, placée en face des fenêtres, une forte et fraîche fille dont les allures n'avaient rien de la soubrette parisienne; tout au contraire, sa bonne volonté, son empressement maladroit, trahissaient son inexpérience des soins à donner à la toilette de sa maîtresse. Elle s'agita beaucoup sans parvenir à se rendre utile, car la jeune femme en fut réduite à se servir complétement elle-même.

Darie quitta ses vêtements et les remplaça par un peignoir de batiste sur lequel elle jeta une robe de chambre de cachemire blanc très-léger; elle défit et roula de nouveau ses longs cheveux aux nuances ambrées, puis elle fit un signe de congé à Brigida, qui, obéissante et respectueuse, après avoir souhaité à sa maîtresse la *felicissima notte*, s'apprêtait à se retirer lorsqu'un faible gémissement se fit entendre du côté droit de la chambre.

— Qui demeure donc là ? demanda Darie, indiquant la porte restée entr'ouverte.

— Un jeune enfant malade voyageant avec son précepteur, répondit la femme de chambre,

déjà initiée à tout ce qui se passait dans l'hôtel.

— *Poveretto!* dit Darie; puis, après avoir congédié Brigida, elle s'approcha de la porte de communication, qui était restée entrebâillée. Elle regarda, mais elle ne vit qu'une vaste antichambre qui séparait les deux appartements. Le plus profond silence régnait de tous côtés; elle ferma avec précaution cette porte, et alla s'asseoir au pied de son lit. Pensive et distraite, elle releva sur son genou le plus charmant petit pied que jamais Française ait possédé, délaça lentement ses bottines de soie noire, puis elle chaussa deux jolies pantoufles de satin cerise. Déjà elle avait dénoué la cordelière de son peignoir, déjà elle allait se mettre au lit, lorsqu'elle aperçut le bouquet de magnolia, dont les derniers parfums pouvaient pendant la nuit l'incommoder; elle enleva le vase qui contenait ces fleurs, et alla le déposer dans l'antichambre, sur une console de noyer, entre un buste ébréché du roi Charles-Albert et une veilleuse qui jetait sur la vaste pièce une pâle clarté.

Elle se préparait à rentrer chez elle, lorsqu'un nouveau gémissement frappa son oreille. Elle s'arrêta ; les gémissemeuts redoublèrent. Darie se sen-

tit émue. Cette femme, qui depuis près d'un an oubliait l'univers entier dans les bras d'un amant, se souvenait enfin qu'elle était mère, et son instinct maternel se réveillait dans toute sa force; elle s'approcha de la porte du jeune malade, tremblante, à pas légers, retenant sa respiration pour mieux entendre les paroles que l'enfant prononçait à demi-voix comme dans le sommeil ou dans le délire.

Pendant ce temps Bacio rentrait dans son appartement par un autre escalier. Il s'approchait, lui aussi, avec précaution de la porte qui séparait sa chambre de celle de Darie, et n'entendant aucun bruit :

— Elle dort, se dit-il ; ne l'éveillons pas.

Puis, cédant à la fatigue du voyage, il ne tarda pas à s'endormir profondément.

Darie n'était séparée de l'enfant malade que par une faible porte de sapin. Tout d'un coup sa physionomie, empreinte d'une tendre sollicitude, changea d'expression : l'anxiété, la terreur, s'y peignirent, ses yeux s'ouvrirent démesurément, une sueur froide mo la ses tempes.

Que se passait-il donc de l'autre côté de cette cloison?

— J'ai chaud, j'ai soif! murmurait une voix d'enfant; monsieur Raynard, à boire, à boire, s'il vous plaît!

—Chut! chut! Henri, répondit une voix d'homme à moitié endormi, taisez-vous, et tâchez de dormir.

— Henri, Henri, essaya de murmurer la pauvre femme; mais les paroles expirèrent sur ses lèvres.

— Papa, à boire! reprit le jeune malade; où est maman? Elle est morte, dis-tu? Oh! que non, je la vois chaque nuit; elle me parle et elle pleure. Pourquoi pleure-t-elle donc? J'ai soif!

Et la respiration de l'enfant devenait haletante. Le bruit en fut un instant couvert par un ronflement sonore partant du fond de la chambre. Le ronflement diminua; l'enfant, en proie au délire, reprit :

— Oh! j'ai bien soif, maman! donne-moi à boire.

La porte s'ouvrit. Une femme à la robe flottante, aux cheveux épars, entra dans la chambre, s'approcha du lit, prit d'une main sur une petite table une tasse qu'elle porta aux lèvres de l'enfant, tandis que de l'autre main elle soutenait la tête du jeune malade. Il but avec avidité; elle déposa la tasse, et, écartant les cheveux blonds qui couvraient le visage de l'enfant, sur lequel une veilleuse envoyait en ce moment ses pâles reflets :

— Henri, mon Henri! C'est bien lui! s'écria-t-elle d'une voix étranglée.

Puis elle s'affaissa sans connaissance au pied du lit.

Au bruit de sa chute, un homme profondément endormi sur le sofa s'éveilla en sursaut, regarda autour de lui, et crut rêver encore en voyant le tableau qui s'offrait à lui. L'enfant, toujours en proie au délire, était assis sur son séant, le regard vif, le visage animé :

— Je l'avais bien dit, moi, que maman n'était pas morte! disait-il. Je l'ai appelée, elle est venue me donner à boire. Monsieur Raynard, ne faites pas

de bruit, elle dort; moi aussi, je veux dormir pour ne pas la réveiller.

M. Raynard n'était le précepteur d'Henri que depuis six mois, depuis qu'une maladie sérieuse de l'enfant avait obligé son père à le retirer du collége pour le faire voyager.

On avait dit au précepteur que la baronne de M*** était morte, il l'avait d'abord cru; mais ensuite le silence peu naturel du baron à cet égard et le soin avec lequel il écartait des yeux et du souvenir de l'enfant tout ce qui pouvait lui rappeler l'existence de sa mère avaient fait concevoir à M. Raynard quelques doutes sur le veuvage du baron.

En ce moment mille souvenirs revenaient à l'esprit du précepteur, l'éclairaient et changeaient ses doutes en certitude. Une bougie à la main, il regardait le pâle visage de la femme étendue à ses pieds, et trouvait en elle une ressemblance frappante avec un portrait qu'Henri conservait précieusement.

Cette découverte troubla extrêmement M. Raynard et le jeta dans un grand embarras.

Il était de son intérêt de rester longtemps chez

le baron. Laisser s'opérer un rapprochement entre la mère et le fils, c'était s'exposer à un congé immédiat. L'intérêt fit donc taire chez le précepteur la pitié que devait naturellement lui inspirer en ce moment cette femme jeune et belle: Prenant une résolution énergique, il s'assura du sommeil de son élève, de l'évanouissement profond de la baronne et de la solitude de l'antichambre. Soulevant alors Darie dans ses bras robustes, il la déposa, toujours privée de ses sens, au pied de la console sur laquelle les fleurs s'épanouissaient de nouveau: il rentra dans la chambre de l'enfant, ferma la porte avec soin, appela le valet de chambre, et, prétextant la chaleur de son appartement qui l'empêchait de reposer, il lui ordonna de faire préparer un autre appartement à l'étage supérieur; puis il y fit transporter le jeune malade engourdi par une espèce de sommeil léthargique, suite du délire.

Au point du jour Henri se réveilla et demanda sa mère; le précepteur, feignant l'étonnement, lui assura que sa mère était au ciel, et que s'il croyait l'avoir vue, il avait rêvé.

A peu près au même instant Brigida entrait chez

sa maîtresse : voyant le lit dans l'état où elle l'avait laissé la veille au soir, la chambre vide, la porte ouverte, elle passa dans la pièce voisine où gisait Darie; les exclamations de Brigida réveillèrent Bacio. Il accourut, transporta Darie sur son lit, essaya de réchauffer ses mains glacées, et, voyant sa pâleur effrayante, il craignit un instant qu'elle eût cessé de vivre; mais en approchant son oreille de son cœur il sentit qu'il battait légèrement. Il lui jeta de l'eau au visage, lui fit respirer des sels, et essaya mille moyens pour la ranimer. Comme rien ne réussissait, il ouvrit les fenêtres : l'air frais du matin fit irruption dans la chambre, et vint se jouer dans les cheveux de Darie : bientôt une teinte moins livide s'étendit sur ses joues, un léger soupir s'exhala de sa poitrine, et enfin elle ouvrit et promena autour d'elle ses grands yeux étonnés; elle parut réfléchir, regardant tour à tour Bacio et Brigida, puis, se couvrant le visage de ses mains, elle poussa un cri déchirant et murmura :

— Henri! Henri!

Elle voulut ensuite se jeter à bas de son lit; mais sous ce violent effort elle s'évanouit une seconde fois. Bacio était aussi pâle qu'elle; il comprenait qu'un

puissant souvenir du passé était venu se dresser entre Darie et lui pendant cette nuit. Il voyait toute l'étendue de son malheur, il comprenait qu'il était sans remède. Il ne lui était resté qu'un parti à prendre, c'était de la soustraire à ces lieux; la barque était prête, Bacio y fit placer un matelas et des coussins, et, tandis que tout le monde dormait encore, aidé de Brigida, il descendit la pauvre femme dans l'embarcation.

Lorsque Darie revint à elle, le soleil éclairait et réchauffait déjà les eaux du lac; Arona était bien loin. Bacio tenait dans ses mains les mains de Darie, et épiait avec anxiété son réveil; elle le regarda fixement, deux larmes brûlantes coulèrent sur ses joues; il voulut les essuyer, elle le repoussa. Ses yeux se portèrent vers la rive lointaine, et des larmes amères baignèrent son visage.

Une grande révolution s'opérait en elle.

Sans se rendre encore un compte exact des événements de la nuit et sans être bien persuadée de leur réalité, Darie sentait que son avenir venait de se briser.

Ce Bacio qui pendant un an avait été l'objet de

son culte passionné, sa joie, son bonheur, sa vie, n'était plus rien pour elle. L'amour avait longtemps étouffé tous ces sentiments de la mère ; la mère se réveillait maintenant.

XXIII

A MARIE

FRAGMENT

Lac Majeur, août 185..

J'entends une voix qui domine le murmure des eaux et pénètre jusqu'à mon âme : Marie, est-ce ta voix ? Oui, c'est toi, ma sœur, qui m'appelles, qui m'invites à te confier ma peine.

Je veille, car le repos me fuit et la souffrance m'a envahit tout entière. « Ce n'est plus *Noémi* que je m'appelle, mais *Mara*, car mon cœur est rempli d'amertume. »

J'étais heureuse la dernière fois que je t'ai écrit, heureuse à la façon des agonisants. C'était le mieux de la mort, la lueur qui brille pour la dernière fois aux yeux du malheureux qui va être éternellement plongé dans les ténèbres, c'était le chant du cygne qui se faisait entendre à mon âme. Hélas! tout est fini, bien réellement fini; il n'y a plus d'avenir pour moi, car il n'y a plus d'amour dans mon cœur...

Les fantômes que je redoutais sont devenus des réalités! Mon passé s'est dressé tout d'un coup à mes côtés; il s'est levé juste et menaçant, à un cri de mon fils.

O Marie! que je souffre! Ma sœur, écoute-moi sans crainte, sans remords, tu le peux; ne me maudis pas, car ma douleur n'a plus de consolation; le voile est tombé : il n'existe plus, cet amour qui me rendait mes douleurs bien chères. Alors, Marie, tu le sais, j'aurais mordu mon cœur pour en faire sortir ce sang chaud de la passion qui me faisait vivre; maintenant, que puis-je faire? Mon cœur s'est glacé, mon amour s'est éteint.

Il dort, lui, paisible, ignorant, il dort; et, s'il a

vu le visage de Darie si changé, s'il s'est aperçu que son visage a pâli, que le chagrin a plissé son front, il s'est dit : Elle souffre, cherchons d'autres climats, un soleil moins ardent, un air plus frais, et elle revivra.

Jamais, ô toi qui fus les délices et le Bacio de mon cœur, jamais tu ne me verras revivre ; ne le demande pas, ne le désire pas, car l'amour a fui loin de moi. Le regard que mes yeux laissent maintenant tomber sur toi est celui que l'on accorde aux malheureux forçats obligés de faire tourner perpétuellement la même roue, le pied et la main rivés à une lourde chaîne : la torture ne sera pas longue; la mort, dont l'approche m'avait ôté toute intelligence, la mort, qui avait paralysé toutes mes facultés pour ne me laisser que le don fatal de l'amour, revient à grands pas. Je la sens, je l'entends; elle me parle chaque nuit durant de longues et cruelles insomnies. Déjà je sens ses frissons, ses sueurs glacées, et je ne lui demande qu'une grâce, celle de te laisser, ô mon ami ! dans l'ignorance où tu vis. Il ne faut pas que tu saches que c'est toi qui me tue, je ne t'accuse pas : si tu es coupable, je suis aussi coupable que toi. Non, je ne commettrai pas le sa-

crilége de renier, aux jours de détresse, le souvenir du passé; mon cœur est sincère, et, de même que je dis maintenant : L'amour n'est plus, je dis aussi : Il a été; sa durée fut courte, précisément parce qu'il était trop vif et que les choses qui brillent en ce monde n'ont qu'un jour. Mon erreur a été de croire que la fleur serait toujours fraîche, le feu toujours ardent.

J'ai possédé en quelques mois plus de richesses, j'ai dissipé plus de trésors de bonheur qu'il n'en faudrait pour défrayer mille existences. Au lieu de me promener avec prudence, comme tant d'autres femmes, tâtonnant, cherchant peu à peu la lumière, je me suis jetée avec avidité sur la flamme; elle m'a embrasée, consumée, et je meurs. Quel ravage en peu de temps !

Marie, tu ne sais pas, j'ai peur, non pas de la mort, mais de ce qui peut encore m'arriver avant qu'elle vienne. Écoute : si j'allais le haïr ! si ce dernier tourment m'était réservé ! Le haïr, lui ! l'idole renversée, mais non souillée, de mon âme. Je frémis, mon sang se glace, et pourtant cette triste idée me poursuit depuis quelques jours. Juste ciel ! serait-ce là ta vengeance ?

Le haïr! pourquoi? Précisément pour son amour. Le haïr de m'avoir aimée, de m'avoir enlevée aux ténèbres! regretter de n'y être pas restée éternellement plongée!

Jours d'innocence et d'ignorance, où êtes-vous? Jours de paix, de quiétude monotone, qu'êtes-vous devenus? Et comment se fait-il que votre souvenir vienne ici me poursuivre et me troubler?

Bacio, pourquoi as-tu porté la lumière en mon âme? La vie pour toi n'avait plus de mystère. Tu devais donc savoir que rien n'y est stable, que rien n'y est réel, que, le jour où ton amour finirait, tu n'aurais plus rien à me donner.

Ah! cruel! pourquoi ne me l'avoir pas dit? Mais non, tu ne le savais pas; ta tranquillité actuelle m'est un gage de ton innocence.

Il dort, et moi je souffre! Il repose ferme en sa foi; il croit m'aimer, m'avoir toujours aimée, car mon indifférence actuelle l'aiguillonne, ranime ses ardeurs, comme l'eau jetée sur un feu de bois sec fait petiller et briller momentanément la flamme.

Il est bon pourtant, cet homme; il a toutes les qualités qu'une jeune fille peut rêver pour le bien-

aimé de son âme. Marie, que mon jugement ne te soit pas suspect; je parle sur le tombeau de mon amour, à la porte de la tombe qui bientôt recevra ma dépouille mortelle.

D'où vient donc le mal? comment se peut-il que tout soit à jamais fini? Le voile est tombé, les illusions ont fui et m'ont abandonnée blessée et sans secours.

Il n'y a pas d'émotions violentes durables en ce monde; fières et orgueilleuses créatures que nous sommes, nous croyons toucher du doigt la divinité, parce que Dieu, pour nous empêcher de croupir dans les fanges immondes du limon dont nous sommes pétris, nous envoie de loin en loin un léger rayon, reflet lointain de son éclat. Quelques-uns regardent sa lumière sans même essayer de s'en approcher. D'autres, comme moi, s'élancent à sa poursuite, et, nouveaux Titans, à la clarté même de ce rayon, entassent pierre sur pierre pour escalader le ciel. Le rayon disparaît, l'édifice s'écroule, et les malheureux retombent dans leur néant, couverts de meurtrissures, uniques souvenirs de leur court instant de splendeur.

Dans les voies légitimes l'estime mutuelle, les liens de famille, les habitudes d'union, réunissent une à une les pierres de l'édifice écroulé, et après quelques années de travail et de patience entremêlées de fatigues et de désenchantement, reconstruisent peu à peu l'œuvre solide sur laquelle se reposent les deux âmes qui s'étaient choisies. Mais lorsque ces sentiments viennent à manquer, lorsqu'on n'a pas eu soin de les appeler, de les retenir à l'avance pour le jour du malheur, le cataclysme inattendu qui survient bouleverse tout et ne laisse après lui que le remords, le regret et la haine. La haine!... Que ce calice s'éloigne de moi.

Étoile ardente, toi que le prophète nomme Absynthe, éloigne-toi donc!

Marie, « je pleure, car la consolation qui me faisait revenir le cœur n'existe plus. » Eau paisible qui coulez à mes pieds, ouvrez-vous donc pour livrer passage à mon âme et l'engloutir à jamais. Mais non... un moment encore... Une lumière brille dans le lointain, la cloche du sanctuaire appelle les religieux aux matines. Puissance de la prière! la pécheresse s'est agenouillée; Madeleine a

invoqué l'étoile du matin, et une goutte de miel est restée sur ses lèvres.

Ô ma sœur, ma douce Marie, c'est peut-être à toi que je dois ce bienfait! Là-bas, là-bas, dans les régions que j'ai habitées avec toi, tu as sans doute prié pour moi.

Mais quelle est la triste voix qui se fait entendre maintenant?... C'est celle de l'ange des angoisses; il tient une coupe à la main :

— Bois jusqu'à la lie, femme, car tu as péché.

« L'Éternel est juste, car je me suis rebellée
« contre son commandement. Ecoutez, ô vous tous,
« est-il une douleur semblable à la mienne? »

XXIV

ANDREA

La maison est jolie; elle est peinte en rose; sa façade est exposée au levant; elle regarde au couchant les collines et les montagnes qui s'élèvent insensiblement et conduisent, par des sentiers pittoresques, jusqu'à Domo d'Ossola. L'appartement est simple; le luxe s'y montre à peine. On voit que cette demeure n'est qu'un abri improvisé pour des oiseaux de passage.

Dans le salon, une femme belle, jeune encore, mais fort pâle, s'enveloppe dans un long burnous

de laine blanche, et semble frissonner sous une impression de froid. En face d'elle est un homme, dans la vigueur de l'âge, dont le costume offre avec celui de la jeune femme un singulier contraste : son pantalon et son cafetan, d'une étoffe légère, forment de larges plis, et une cravate souple, qui retombe mollement sur sa fine chemise de batiste, complète ce costume des plus chaudes journées d'été. Évidemment il y a une disparate entre ces deux toilettes; et cependant, si l'on approchait de cette belle silencieuse, et que, sans interrompre sa rêverie, on pût toucher ses mains, on sentirait qu'elles sont froides comme un marbre, et on penserait qu'elle a raison de s'envelopper ainsi; près d'elle il fait réellement froid, quoique la fenêtre ouverte laisse entrer dans l'appartement l'air brûlant d'un ciel d'été.

Le jeune homme tient un livre à la main, mais il ne lit pas; ses yeux suivent à la dérobée les ombres fugitives qui passent sur le visage de sa compagne. Celle-ci quitte le sofa où elle est assise; elle va se placer devant le piano, l'ouvre à grand'peine, et y pose ses doigts engourdis et amaigris. Elle essaye de moduler un air, et ne réussit qu'à produire un

son triste et vague. Elle recommence avec effort; mais son poignet se roidit, et, découragée, elle laisse retomber les mains sur ses genoux, se lève, et se dirige vers la fenêtre : une larme silencieuse roule sur sa joue.

Bacio, que nous retrouvons ainsi dans la maison du lac Majeur, n'a pas perdu de vue Darie; il va la remplacer au piano : il exécute la mélodie inachevée, car il a deviné celle que Darie désirait. Elle l'écoute; il joue lentement en *sotto voce*, comme s'il craignait de réveiller quelqu'un. Au moment où il finit, elle s'approche de lui, le regarde avec attendrissement, et lui dit :

— Vous êtes bon, pardonnez-moi; je suis plus malheureuse qu'injuste.

Puis, dominée par l'émotion, elle se hâte de sortir de la chambre, en fermant soigneusement la porte, comme pour ne pas être suivie; elle traverse une autre pièce, descend trois marches, et se trouve sous une longue allée de lauriers en fleur, qui garnit un des côtés de la maison : tout au bout est une petite terrasse, formée de piliers en marbre blanc, dont le pied se baigne dans le lac. Elle s'y arrête, s'appuie à la balustrade, et, perdue dans ses pensées, elle

regarde couler l'eau. Des larmes abondantes troublent sa vue; ses yeux s'abaissent sur ses doigts amaigris, aussi blancs que la pierre sur laquelle ils sont posés; elle tressaille, et de la main gauche elle enlève à la main droite une bague dont elle pousse le ressort pour contempler une petite boucle de cheveux blonds; elle les couvre de baisers, puis éclate en sanglots.

— Henri! mon pauvre cher enfant, dit-elle, par donne-moi, vois ma souffrance, aie pitié de ta mère!

Et après avoir pressé l'anneau sur son cœur, elle reste immobile, les yeux humides fixés au loin vers l'horizon. Où va donc sa pensée? Quelle douleur torture ainsi cette pauvre âme? Suivons-la.

Darie s'imagine que depuis de longues années déjà elle n'existe plus; son fils a grandi; il occupe dans la maison paternelle une jolie chambre à tenture grise égayée de rose. Il est assis devant une table chargée de livres : au-dessus de son lit, en face d'une glace qui lui en renvoie l'image, est un beau et grand tableau, héritage de son aïeule. Le jeune homme le contemple avec émotion; involontairement ses yeux s'humectent, ses mains se joignent; il se lève, il est prêt à s'agenouiller, lorsqu'un

bras de fer le retient tout d'un coup; c'est celui d'un homme qui vient d'entrer dans la chambre, et qui, d'un regard et d'une voix sévère, lui dit :

- Que faites-vous donc, mon fils?

— Mon père, j'admire ce tableau. Ne trouvez-vous pas que cette belle tête italienne rappelle beaucoup les traits de ma pauvre mère?

— Vous ne savez pas ce que vous dites, Henri; jamais visage de femme n'a eu cette expression. Ce tableau vous distrait de vos études, je le vois; je vais le faire enlever.

— O mon père! je vous en prie, laissez-le-moi, dit l'enfant d'une voix suppliante; que vous ai-je donc fait pour me traiter aussi sévèrement, vous qui d'ordinaire êtes si bon, si indulgent? Si vous redoutez pour mes études les distractions que ce tableau peut me donner, je vais le couvrir, mais ne me l'enlevez pas; que je puisse le voir chaque matin en m'éveillant.

Et le doux enfant se hâte de faire tomber sur la toile les rideaux de soie de son lit.

La malheureuse Darie, dont la pensée voit au

fond du cœur de son mari, y lit une malédiction contre la femme qui lui a tout enlevé, même la consolation de parler d'elle à leur enfant avec respect et amour... Elle cache sa tête dans ses mains, tressaille, et se laisse tomber sur le banc de marbre de la terrasse!...

Lorsqu'elle releva la tête, une barque apparaissait à l'horizon. Elle la regardait, mais ne la voyait pas; la nacelle s'approchait et prenait la direction de la maison rose; bientôt elle s'arrêta au pied de la terrasse où se trouvait Darie. Un jeune homme en descendit, et s'avança vers elle. Au bruit de ses pas, la triste solitaire sortit de sa torpeur et se leva en poussant un léger cri d'effroi.

— Andrea! vous ici? dit-elle; et votre oncle?

— Il est resté à Florence, répondit-il.

Elle regarda Andrea; son visage était pâle et triste. Elle en fut frappée. Comme moi, pensa-t-elle, ce pauvre enfant souffre, quelque peine intérieure le dévore. Elle lui tendit la main; au contact de cette main glacée, Andrea tressaillit, une rougeur subite colora ses traits. Il détacha de sa boutonnière un petit bouquet de sombres pensées, et l'offrit à Darie;

elle le prit machinalement, le porta à son visage et quelques instants après le laissa tomber dans l'eau. Andrea s'était d'abord précipité pour ressaisir le bouquet, mais il s'arrêta timidement, dans la crainte de déplaire à Darie.

— Oh, pardonnez-moi, dit-elle en voyant le visage consterné du jeune homme, je souffre et je ne sais ce que je fais.

Et, regardant les fleurs s'en aller à la dérive, elle demeura silencieusement appuyée à la balustrade de marbre.

Andrea était debout sur la première marche de l'escalier qui de la terrasse descendait à la plage. Il regardait Darie, et, la voyant si pâle dans son vêtement blanc, il frissonna, et fit un pas vers elle.

— De grâce, madame, ne parlez pas ainsi : vous souffrez, dites-vous, je le vois, mais vous guérirez.

— Jamais, dit-elle en secouant la tête.

— Pourquoi désespérer ?

— Désespérer ! Mais au contraire, j'espère, je désire, je veux ne pas guérir.

— Madame, madame !

Deux larmes coulèrent des yeux du jeune homme; ceux de Darie au contraire étaient secs.

— La mort, continua-t-elle, est mon seul désir. Hélas! que n'est-elle venue deux mois plus tôt.

Elle n'acheva pas sa phrase, mais Andrea ne put se méprendre sur le souvenir qu'elle évoquait. Oublié un soir au fond d'une loge d'opéra, il avait surpris sur la physionomie de Darie des preuves réelles d'une souffrance intime et violente. En voyant couler les larmes de la pauvre jeune femme, il s'était dit qu'elle n'était pas heureuse, que les immenses sacrifices qu'elle avait faits à l'amour n'avaient pas réussi à assurer son bonheur. Et comme il l'aimait secrètement, il se prit à haïr Bacio et à l'accuser de tout le malheur de Darie. En ce moment il aurait voulu pouvoir, au prix de sa sa vie, soulager sa douleur.

Il s'avança vers le banc de pierre sur lequel Darie venait de s'asseoir; elle se recula pour lui faire place, et, l'ayant regardé, elle lui dit d'un accent doux et triste : — Vous avez donc souffert aussi depuis que nous nous sommes quittés?

Darie avait dit ces mots *nous nous sommes quittés* sans y prendre garde; elle aurait tout aussi bien dit : Depuis que je vous ai quitté.

Andrea s'y méprit, et ce *nous* fut pour lui un rayon d'espoir; il aimait Darie : il s'en était convaincu durant le long mois qu'il venait de passer loin d'elle, sans avoir le courage de retourner à Paris, où il était attendu.

Le jour de son départ de la Toscane deux navires quittaient le port de Livourne; l'un faisait voile pour Marseille et l'autre pour Gênes. Andrea devait prendre le premier navire, mais irrésistiblement attiré vers les rives du lac Majeur, c'est sur le second navire qu'il se fit conduire.

A la question de Darie, Andrea répondit :

— Oui, madame, j'ai souffert; mais moi, je chéris ma souffrance, et je ne la changerais pas pour toutes les joies de la terre.

— C'est qu'elle n'est pas comme la mienne, âpre, sans consolation, sans espoir, répondit Darie.

Puis elle se leva, et, regardant le ciel :

— Dieu seul, dit-elle, Dieu seul pourrait me sauver; mais je ne l'ai pas mérité, et la miséricorde

divine, en s'étendant sur moi, offenserait sa justice.

Puis, après un instant de silence, Darie continua en se parlant à elle-même :

— Serait-il vrai que ceux qui réussissent à dérober une étincelle de feu sacré et à la posséder, ne fût-ce qu'un instant, en sont cruellement et éternellement punis? Le bonheur que j'ai éprouvé et que je ne comprends plus maintenant n'est donc pas de ce monde? Je l'ai voulu, je suis justement punie.

Le visage de Darie s'illumina d'une lueur sinistre, ses yeux brillèrent d'un sombre éclat, un brusque mouvement de sa tête fit tomber sur ses épaules ses cheveux, à peine retenus, et la brise du soir, soulevant son manteau, l'enveloppa comme d'un blanc nuage. A cette heure où le soleil dorait les eaux du lac, tandis que le son de la cloche du couvent résonnait au loin, il y avait dans Darie quelque chose de si singulier, qu'Andrea ému s'agenouilla malgré lui devant elle et baisa le bas de sa robe : puis, se relevant tout à coup :

— Darie, dit-il avec exaltation, je vous en sup-

plie, ne vous désespérez pas, l'avenir et l'amour peuvent encore vous sourire, car je vous aime et je suis prêt à vous donner ma vie.

Il parla longtemps ainsi, comme on parle à dix-sept ans, quand on est amoureux, qu'on a refoulé sa passion au fond de son cœur, en se promettant bien de ne jamais l'en laisser sortir, et que tout à coup une circonstance imprévue en arrache l'aveu.

Darie, toujours debout, le regard levé vers le ciel, n'entendit pas d'abord les paroles du jeune homme; mais bientôt elle comprit que cet enfant à genoux à ses pieds lui parlait d'amour : Elle frémit et s'indigna; ses lèvres blêmirent, et ce ne fut qu'après quelques instants qu'elle put prononcer ces mots :

— Qu'avez-vous dit ?

Andrea fut effrayé de l'expression du visage de Darie; il balbutia, et cependant ce furent encore des mots d'amour qu'il murmura.

— Taisez-vous, lui dit-elle : si vous ne voulez pas

que je me précipite dans le lac sous vos yeux, partez, et ne reparaissez jamais devant moi.

Traversant ensuite à pas précipités l'allée de lauriers, elle rentra dans la maison, courut à sa chambre, s'y enferma et écrivit.

XXV

A MARIE

FRAGMENT

De même que le grain, précurseur de la trombe, apparaît d'abord à l'horizon, grossit avec une rapidité effrayante, et finit par s'abattre avec fracas sur la barque fragile qu'il plonge au fond des eaux, de même j'ai vu apparaître, grossir et s'abattre sur moi l'affreuse sensation qui me domine maintenant.

Marie, je le hais, lui qui a amassé sur ma tête malédiction sur malédiction, dans mon âme dou-

leur sur douleur, et qui maintenant contemple de son impuissant regard les ravages qu'il a causés.

Pour lui, qu'a-t-il souffert? Un infructueux essai de bonheur qu'il ajoutera à tous les essais qu'il fait depuis quinze ans.

Homme lâche et cruel, je te hais!

Je te hais pour toi, je te hais pour l'outrage que je viens de recevoir; que la malédiction que ce malheureux Andrea s'est attirée retombe sur toi!

Marie, je te l'avais dit. Un jour, que dans mon aveuglement et dans mon ignorance j'osais bénir, un épais rideau s'étendit tout d'un coup pour moi entre le passé et le présent. J'oubliai tout, même mon fils... je ne vis plus que *lui*, celui que je hais maintenant, lui qui m'appelait, lui qui avait trempé ses lèvres dans la coupe de toutes les jouissances, lui qui, n'ayant trouvé partout que satiété et dégoût, voulait encore essayer d'une nouvelle émotion, l'amour d'une femme qui avait côtoyé les écueils du monde sans dévier un instant de la droite ligne, sans se baisser pour cueillir la fleur qui croît au bord du précipice.

Aujourd'hui, Marie, le rideau s'est déchiré; le passé est là devant mes yeux : il m'apparaît dans

toute sa première splendeur; mais une infranchissable barrière m'en sépare. Mon Henri, mon enfant bien-aimé me tend les bras, et c'est en vain que je voudrais l'approcher, c'est en vain que je m'efforce d'aller à lui : je suis rivée au rocher où les regrets me dévorent. O Marie, que je suis malheureuse!

Il me semble qu'en ce moment ma haine serait moins profonde contre celui qui m'a plongée dans cet abîme de malheur, si, comme la mienne, sa faute était le fruit d'une fatale ignorance; si, n'ayant jamais goûté au poison, il avait pu croire que l'ivresse qu'il produit donne l'immortalité à l'amour. Mais non, il avait l'expérience, il a fermé les yeux afin de ne pas voir l'abîme et de m'y entraîner plus sûrement avec lui.

Pour arriver à moi, il fallait fouler aux pieds ma vertu, mon honneur, l'honneur de mon mari, plus encore l'amour de mon enfant, cette seule consolation vraie des jours d'amertume et de vieillesse. Il a fait tout cela. C'était le brigand qui brûlait tous mes biens, et qui, debout sur leurs ruines, la torche encore à la main me disait : *Me voici, je remplacerai tout ce que tu perds.* Et moi, insensée, j'applaudissais, comme si ces trésors avaient été les

siens, comme si la victime n'eût pas été moi-même! Insensée, trois fois insensée! maintenant je verse des pleurs à la vue de mon désastre, pleurs stériles : tout est fini; tout me fuit, car je suis couverte d'une lèpre hideuse : qui oserait approcher de moi, me tendre la main? Andrea, n'est-ce pas? ou tout autre sortant comme lui des bras des courtisanes et venant me demander à moi le plaisir qu'il n'a pas trouvé sur leurs lèvres? Ils voudraient acheter mon âme comme ils achètent le corps de ces créatures.

Andrea, tu m'as porté le dernier coup, et pourtant je veux te pardonner, car ce n'est pas toi qui as arraché de mon cœur le plus saint, le plus pur des sentiments pour y substituer un fantôme; je te pardonne, pour que ma haine et ma mort retombent sur *lui* de tout leur poids.

O Marie, comment puis-je encore lever les yeux sur toi? Le triste malade de la vallée d'Aoste s'est refusé la consolation de serrer la main bienfaisante qui s'offrait à lui, et moi, couverte d'une plaie mille fois plus repoussante que la sienne, j'ose m'adresser à toi, me jeter dans tes bras : tu m'as connue heureuse, il faut que tu saches aujourd'hui qu'il n'existe

pas une douleur semblable à la mienne. O ma sœur chérie, si tu pouvais invoquer le ciel pour la pécheresse, car, hélas! je ne puis pas prier; c'est en vain que mes genoux fléchissent, c'est en vain que je tente d'élever mon âme vers le Créateur; il me repousse, il m'a maudite; lui qui m'avait comblée de biens, lui que j'ai outragé et méconnu, il refuse la prière à mon cœur : ma pensée, comme mes lèvres, n'exhale plus que le désespoir et la malédiction.

XXVI

JUSQU'A LA LIE

Le ciel est bleu, le soleil brillant, les fleurs des champs et les herbes marines répandent leur parfum autour de la maison de granit rose. Le calme le plus parfait règne aux environs, et cependant les nuages s'amoncellent, le tonnerre gronde au loin.

Huit heures sonnent, une barque fixée au pied de la terrasse de marbre blanc attend quelqu'un. Bacio pensif, la tête basse, sort de la maison et

traverse l'allée de lauriers, il tient à la main la lettre qui contient ces mots :

« Je ne signe point ces lignes, madame, quoique je n'aie pas l'intention de vous envoyer une lettre anonyme : vous me connaissez, j'ai l'honneur de vous connaître; mais je craindrais que mon nom placé au bas de cette lettre ne vous empêchât de la lire et ne vous privât ainsi du bonheur de faire une œuvre de charité digne de votre grande âme.

« Il y a dans une maison du lac Majeur une pauvre créature bien malheureuse, qui se consume dans la douleur et meurt lentement, tuée par un mal sans remède. Votre présence seule pourrait lui apporter un peu de soulagement. Hésiterez-vous, madame, à quitter pour quelques jours votre famille et à voler au secours de votre sœur mourante! Hésiterez-vous, madame, vous que l'on dit être la piété et la charité mêmes? oh! non, j'ai bon espoir : vous voudrez être son ange consolateur; vous viendrez, et le dernier soupir de Darie s'exhalera en une bénédiction pour vous, en un pardon pour le malheureux qui vous implore en cet instant. »

Bacio, après avoir placé cette lettre dans son portefeuille, donne ordre au batelier de se diriger vers le village voisin. Pendant ce temps, debout derrière les vitres de sa fenêtre, Darie regarde d'un œil terne, indifférent, le sillon de la barque qui emporte le marquis. Elle ignore où il va, et ne s'en préoccupe nullement : sa haine et son mépris pour lui, après avoir atteint le paroxysme des crises violentes, l'ont brisée, anéantie : elle a passé les journées qui viennent de s'écouler dans un silence et une immobilité qui ont fait craindre pour sa raison. Elle refuse toute nourriture, et serait depuis longtemps morte d'inanition, si Brigida, qui la soigne comme une enfant, ne la contraignait à avaler quelques cuillerées de bouillon.

Le son de la cloche d'un sanctuaire situé sur la colline qui domine la maison paraît seul émouvoir Darie ; trois fois par jour, à l'aube, à midi, le soir, cette cloche appelle les fidèles à la prière. Chaque fois un triste sourire se dessine sur les lèvres de Darie, et elle se soulève, cherchant à s'agenouiller; mais chaque fois aussi la désolation se peint sur ce visage autrefois si beau ; elle ne peut plus pleurer, ses yeux semblent être in-

jectés de sang, les larmes n'arrivent plus à sa paupière.

En ce moment, soit que la fièvre l'animât, soit qu'elle eût puisé quelque force dans le sommeil, Darie avait l'air moins accablé que de coutume; enveloppée dans son long burnous de laine blanche, elle sortit de la maison, et commença lentement l'ascension de la colline qui s'élève derrière l'habitation. On était au mois de septembre, la matinée était déjà avancée, et le soleil encore chaud. Darie marcha avec courage, et bientôt du haut d'une colline elle put admirer le panorama du lac qui se déroulait à ses pieds. De la main elle abrita ses yeux affaiblis, et regarda aussi longtemps qu'elle put les environs de sa demeure.

Le calme de la nature n'était troublé par aucun bruit : les cigales et les grillons à la voix stridente s'abandonnaient eux-mêmes au repos du midi; pas une feuille ne s'agitait. Peu à peu Darie sentit s'infiltrer en son âme quelque chose de cette paix, de ce calme souverain; un oiseau fit entendre près d'elle deux ou trois notes claires et gaies; elles vibrèrent doucement au cœur de la malade, elle éprouva un bien-être depuis longtemps inconnu, et

sous cette impression elle joignit les mains, leva la tête, suppliant mentalement le chantre du bocage de poursuivre sa mélodie. On eût dit qu'il l'avait comprise, car, rompant aussitôt le silence solennel de la nature, il força l'écho à redire l'harmonieuse suite de trilles qu'il lançait à plein gosier dans l'espace.

Darie plaça une main sur son cœur pour en constater le doux battement. C'était depuis six semaines le premier moment de calme qui entrait dans son âme. Quand le gracieux musicien eut fini sa chanson, le bruit lent et solennel de la cloche du couvent ébranla l'air ; un franciscain à barbe blanche vint à passer, et, voyant une femme immobile et les mains jointes, il inclina la tête en murmurant : *Ave, Maria.*

Darie s'agenouilla sur la mousse, et sa voix faible et haletante répondit :

— *Ave, Maria.*

Le bon père approcha la croix de son chapelet des lèvres de Darie, la bénit du geste et des lèvres, comme il la bénissait du fond de son cœur, puis il s'éloigna. Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes

qu'elle songea à se relever, en s'appuyant péniblement aux branches des buissons.

Déjà le moine était loin et gravissait le rude sentier qui aboutit au sanctuaire, lorsqu'une pensée traversa l'esprit de Darie. Ce saint homme va s'agenouiller au pied de l'autel de la Vierge immaculée, se dit-elle : pourquoi n'irais-je pas, moi, me jeter dans le sein de celle qui veut être appelée le refuge des pécheurs? Et ce désir devint chez elle si violent que, sans calculer ses forces et les difficultés de la route, Darie se mit courageusement en marche sur les traces du franciscain.

Déjà elle avait gravi une certaine hauteur avec une force surprenante dans une femme que la fièvre et l'insomnie minaient depuis si longtemps, lorsque tout d'un coup elle s'arrêta : un souvenir importun venait de traverser son esprit.

— Chassée! murmura-t-elle; oui, chassée du temple à Fiesole!

Elle tressaillit; mais bientôt elle se consola elle-même par ces paroles :

— J'étais heureuse alors, et mon bonheur était une insulte, une profanation pour l'autel : hélas!

maintenant je ne dois rien craindre, puisque je vide jusqu'à la lie la coupe d'amertume. Et elle reprit sa marche avec courage.

Deux routes conduisent au sanctuaire : l'une rapide, escarpée, taillée presque à pic dans le roc, un vrai chemin du paradis, que les moines et les pâtres gravissent seuls. C'était celle-là que le franciscain avait choisie, ignorant qu'une brebis égarée marchait derrière lui, désireuse de rentrer au bercail. Le second chemin, large, bien tracé, ombreux, commence au même point et se continue encore en méandres pittoresques, alors que le premier sentier a conduit depuis longtemps au sanctuaire le voyageur courageux qui l'a choisi.

Haletante, couverte de sueur, Darie s'arrêta après un quart d'heure de marche; elle reprit haleine, puis continua à marcher avec ardeur, s'accrochant aux haies et aux buissons qu'elle rencontrait de loin en loin. Déjà elle se rapprochait du bon père, lorsqu'elle sentit ses genoux fléchir. Ses jambes, tremblantes de faiblesse et de lassitude, lui refusèrent tout service; elle fit un effort suprême, atteignit l'une des petites chapelles dont la route est semée,

et se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur les degrés.

Son corps était épuisé, mais son âme était satisfaite, car d'autres pensées, d'autres sensations étaient venues chasser celles qui la torturaient depuis plusieurs semaines; et ce changement semblait rafraîchir le cerveau de la pauvre Darie.

Il arrive parfois qu'une insomnie produit un de ces états voisins de la fièvre pendant lesquels en n'est plus maître de sa pensée. Un tableau fantastique se présente à nos yeux, et y demeure avec une fixité qui devient un supplice; on s'agite, on change de place, on se retourne sur l'oreiller et on ferme les yeux croyant enfin échapper à l'obsession; mais les mêmes objets, les mêmes scènes, les mêmes voix reviennent nous assaillir et nous poursuivre malgré nos efforts, jusqu'à ce qu'un rayon du jour, s'insinuant à travers les volets entre-bâillés, apporte enfin un peu de fraîcheur à notre tête et chasse devant lui les fantômes de la nuit. On peut alors fermer les yeux sans crainte, un sommeil réparateur viendra donner un peu de calme et de bien-être au corps comme à l'esprit.

Tel était l'état de Darie. Enfermée depuis plus de

six semaines dans sa chambre, dont elle ne sortait que pour faire quelques pas dans l'allée de lauriers pendant les heures où elle était sûre de ne pas y rencontrer le marquis, son imagination s'obstinait à lui représenter sans cesse les mêmes scènes déchirantes : elle voyait le visage sombre et rude du précepteur, puis le pauvre petit Henri lui demandant à boire ; ou bien encore, elle entendait la voix du baron, répétant à son enfant : *Ta mère est morte; ne la pleure pas.* Si par hasard elle se promenait jusqu'à la plage, elle voyait Andrea agenouillé devant elle ; elle l'entendait murmurer des paroles d'amour qui pour elle étaient un souvenir de dégoût et d'horreur. Il lui semblait qu'Andrea cherchait à l'attirer pour la précipiter avec lui dans le gouffre de la dégradation, et que c'était en vain qu'elle se débattait contre lui.

Ce jour-là elle avait porté ses pas un peu plus loin : le chant d'un oiseau, le son d'une cloche, un *Ave, Maria*, récité sur la mousse, et la bénédiction d'un vieillard avaient produit sur elle le même effet que les premiers rayons du jour sur le malade en proie à un rêve fantastique. Un souffle frais et pur avait passé sur son front. Son corps était brisé,

il est vrai, mais son âme était rafraîchie, et sans doute la prière au pied des autels allait achever sa guérison en lui envoyant un sommeil réparateur.

Tel était le rayon d'espérance qui pénétrait dans le cœur de Darie, pendant qu'accroupie sur les marches de la petite chapelle elle attendait que ses forces lui permissent de poursuivre sa route.

Un vent frais s'éleva, les buissons et les plantes s'agitèrent, elle entendit le léger murmure d'une fontaine, elle la chercha du regard, mais elle ne la vit pas : cette fontaine coulait précisément dans le rocher qui la séparait du chemin, moins rapide et plus large, au-dessus duquel elle était assise. Des bruits de pas et quelques voix, encore lointaines, lui apprirent que d'autres visiteurs se rendaient sans doute au même but par l'autre route. Le bruit des pas devint de plus en plus distinct, et bientôt Darie put entendre distinctement une fraîche voix de femme qui s'écriait :

— Oh ! la belle fontaine ! Asseyons-nous donc un instant ici !

— Nous n'arriverons jamais au couvent si vous

vous arrêtez à chaque pas, répondit d'un ton bourru une grosse voix d'homme.

— Qu'est-ce que ça me fait, à moi? reprit la voix de femme. J'ai choisi cette route pour me promener; je ne me soucie nullement d'aller voir les moines qui sont là-haut. Si cela vous tente, prince, grimpez, Alphonse et votre secrétaire vous accompagneront; moi, je resterai avec Andrea.

— Karola, Karola ! dit avec un accent de reproche légèrement menaçant celui qu'elle avait appelé prince.

— Ne prenez pas cet air jaloux, mon ami, continua Karola, cela ne vous embellit pas, je vous assure; vous m'avez paru supportable jusqu'à présent parce que vous étiez bon enfant; si vous changez de conduite, je vous avertis que je n'y tiendrai pas trois jours. D'ailleurs, continua-t-elle après un court silence, peut-on être jaloux de cet enfant-là? Regardez sa mine : croyez-vous qu'il aurait cette figure pâle et abattue s'il soupirait pour moi? Est-ce que vous êtes pâle, prince? Je parie que jamais de votre vie vous ne vous êtes aussi bien porté. Dites donc votre avis, secrétaire?

— En effet, depuis trente ans..., répondit une voix à laquelle celle du prince imposa immédiatement silence.

— Alphonse, vous rappelez-vous la figure qu'avait Andrea, il y a six mois? Avouez qu'il était bien mieux alors; s'il était sincère, il dirait qu'il était heureux en ce temps-là, tandis que maintenant... Va, tu n'es qu'un ingrat! continua Karola en s'adressant à Andrea, et je suis bien bonne de m'occuper encore de toi.

Après un soupir, elle poursuivit sur le même ton, demi-sérieux, demi-riant :

— Ne suis-je pas folle de m'intéresser à ce petit monstre, qui se consume pour quelque belle dédaigneuse, tandis que moi... Prince, pas de bêtises ; je vous l'ai déjà dit, les grimaces ne vous embellissent pas ; vous savez bien que je ne sortais pas des fonts baptismaux lorsque vous m'avez rencontrée, et que c'est le chagrin que me causait l'abandon de cet enfant-là qui m'a décidée à vous suivre. Je vous l'ai dit, car je suis bonne fille, moi, je ne trompe personne.

La pauvre Darie, qui ne voyait personne, que per-

sonne ne voyait, cachée, comme elle était, par le mur de la petite chapelle, n'avait d'abord ressenti qu'une vive contrariété d'être ainsi troublée dans le silence de la solitude : ne pouvant retrouver assez de force pour achever sa rude ascension, elle avait dû se résigner à rester là; mais la singulière tournure que prenait la conversation, dont elle ne pouvait malgré elle perdre un mot, et bientôt le nom d'Andrea, qui frappa ses oreilles, mêlèrent une impression de terreur au profond dégoût que lui inspirait le langage qu'elle entendait. Elle sentit instinctivement qu'un nouveau malheur la menaçait si elle ne s'éloignait immédiatement; elle rassembla toutes ses forces pour se lever et fuir. Tous ses efforts furent vains, ses genoux refusèrent de ployer, et elle fut forcée de rester sur la pierre, la tête dans ses mains, entendant sans le vouloir toutes les paroles de Karola.

— Puisque vous ne voulez pas monter là-haut, prince, asseyez-vous sur l'herbe, je vais vous conter mon histoire, poursuivit la voix fraîche et forte, de l'invisible parleuse.

— Bravo, Karola! c'est cela, mon enfant, contenous quelque chose, lui dit Alphonse.

— Sachez donc tous qu'il y a six mois j'aimais cet enfant. Je l'aimais sans intérêt et sans arrière-pensée, pour l'amour même qu'il me faisait éprouver, pour cet amour que jamais je n'avais ressenti et que je ne ressentirai jamais ainsi. Il m'aimait lui aussi, je le croyais du moins, et nous coulions des jours tissés d'or et de soie, lorsque des affaires vinrent le rappeler en toute hâte en Italie. Il me montra les lettres qu'on lui écrivait, me parla de séparation; je sentis à ce mot mon cœur se fondre, et je sais bien qu'à la place d'Andrea j'aurais laissé toutes les affaires du monde pour rester auprès de lui. Je voulus le suivre; il s'y opposa, me représentant l'embarras que lui causerait ma présence aux yeux de son tuteur et de ses parents. Il me jura qu'il serait de retour avant un mois. Cette promesse était sincère, je ne puis en douter, car je me rappelle encore le chagrin qu'il ressentait en me quittant. J'allai l'attendre dans une petite maison de campagne aux environs de Paris. Durant les premiers quinze jours il m'écrivit une quinzaine de lettres au moins; au bout de ce temps son ardeur se ralentit : ses affaires, me disait-il, s'embrouillaient, son tuteur ne lui laissait pas un instant de repos, il le traînait partout à sa suite, et sur ce dernier point il ne mentait pas,

vous allez voir. Le prince Daquila, cet oncle et tuteur d'Andrea, allait chaque jour chez un de ses amis, qui vivait non loin de Florence avec sa maitresse, une femme du grand monde qu'il avait enlevée à son mari. C'était une baronne de... de...

— Karola, taisez-vous ! s'écria avec colère Andrea, qui depuis le commencement du récit avait montré la plus vive impatience.

— Du tout, continua Karola, je parlerai pour votre châtiment, cela vous apprendra à me traiter de la sorte ; et si je ne nomme pas en toutes lettres votre baronne, c'est qu'elle a un diable de nom flamand que je ne puis me rappeler. Quel est donc ce bruit que je viens d'entendre et qui semble venir d'en haut?

— Le cri plaintif de quelque colombe que le vautour emporte, répondit Alphonse, indiquant deux oiseaux qui s'envolaient au loin.

— Continuez, Karola, dit le prince.

— Ah ! cela vous intéresse, mon boyard ; vous ne bâillez pas aujourd'hui.

— Karola, je vous défends de poursuivre cette absurde histoire, répliqua Andrea.

— Mon cher ami, je respecte infiniment les désirs du prince; il m'a dit de parler, et je parlerai.

— Ce que vous allez dire est un abominable tissu de mensonges.

— Qu'en savez-vous? Admettons du reste qu'il en soit ainsi; je vous préviens donc, messieurs, que c'est un petit conte que je vais avoir l'honneur de vous raconter pour charmer les loisirs du repos. S'il y a quelque mécontent, à la porte.

— A la porte, à la porte les mécontents! répétèrent en chœur Alphonse et le secrétaire.

— Tu le vois, mon petit Andrea, ils sont tous contre toi, dit Karola en éclatant de rire. Mon procès est gagné, je poursuis. Tandis que dans ma solitude je poussais des soupirs à faire tourner l'aile d'un moulin, mon jeune marquis faisait une cour assidue à la baronne, qui, sans doute, lasse de son premier amant, méditait déjà le choix du second. Fêté, choyé par le marquis de C***, Andrea concevait sans remords le projet perfide de lui enlever sa maîtresse.

— C'est faux, abominablement faux, ce que vous

dites là, Karola ! s'écria Andrea, les yeux enflammés par la colère.

— Du calme, jeune homme ! dit Karola d'un ton comiquement brave. Il est malheureux pour vous que je possède assez de preuves pour donner au besoin à mon petit conte un caractère historique.

— Des preuves ? dit Andrea, qu'est-ce que ce nouveau mensonge ?

— Oui, j'ai des preuves, reprit-elle, et de foudroyantes même. Puis, se tournant vers Alphonse : Il faut que vous sachiez que, lorsque vous m'avez rendu l'autre soir le service de m'emmener le prince, qui ronflait sur mon sofa, je suis allée me promener mélancoliquement sur les bords du lac en face de cette maison peinte en rose, dont je n'ai pu encore découvrir les mystérieux habitants. J'ai vu venir un homme que je n'ai pas tardé à reconnaître pour Andrea. J'ai cru que le repentir le ramenait vers moi, et dans ma joie je me suis avancée à sa rencontre les bras ouverts. Mais, au lieu de s'y précipiter, l'ingrat me dit de l'air piteux et triste de quelqu'un qui aurait une forte nausée : — Ah ! c'est vous, Karola ? — Voyant sa pâleur et son abattement, j'ai cru

qu'il était malade, je l'ai pris par le bras, et, malgré lui, je l'ai conduit chez moi. Quand il fut dans mon salon, bien installé sur mes coussins, il a éclaté en sanglots; j'ai été assez stupide pour m'imaginer que les remords étaient la cause de ses larmes, et j'ai fait mon possible pour le consoler. Ne roulez donc pas vos yeux comme cela, prince, je suis une honnête fille, j'aurais tout quitté pour cet enfant; mais, tant que je resterai avec vous, je ne vous tromperai pas, soyez-en sûr.

Mes consolations demeurèrent infructueuses; Andrea ne me regardait même pas, il continuait à sangloter; je vis qu'il allait s'évanouir; je m'empressai de dénouer sa cravate pour qu'il pût respirer plus librement. Une bonne action porte avec elle sa récompense; il m'est resté un bouquet de pensées, très-fanées, qui tomba du cœur d'Andrea à mes pieds. De plus une lettre passionnée adressée par lui à sa bien-aimée Darie... — Andrea, finissez, vous me broyez le bras, mon cher, mais vous ne m'empêcherez pas de parler. Dans cette lettre... Elle ne put continuer, et bientôt elle murmura d'une voix étranglée : — Au secours, il m'étrangle! Et après un instant : — Ah! c'est ainsi que tu me traites

pour défendre cette femme! s'écria-t-elle avec emportement. Quelle différence y a-t-il donc entre elle et moi? N'est-elle pas entretenue par le marquis de C***?

Un cri d'angoisse et le bruit de la chute d'un corps sur le sol suivirent les paroles de Karola. Chacun se leva et regarda dans la direction d'où le bruit était parti. Andrea, désespéré, n'hésita pas un moment, il s'élança contre le rempart de rocher, et commença une périlleuse ascension, qui en peu d'instants le conduisit, déchiré et meurtri, aux marches de la petite chapelle.

Une femme évanouie gisait sur ces marches. Malgré le désordre de sa chevelure, malgré le sang qui inondait son visage, Andrea reconnut sur-le-champ Darie. En ce moment il aurait donné sa vie pour réparer le mal affreux qu'il avait causé; mais, hélas! maintenant que faire, et comment secourir la malheureuse Darie? Il entendait le murmure de la fontaine qui coulait à ses pieds, et il ne pouvait même pas y puiser de l'eau pour laver la blessure. Descendre par le chemin qu'il avait escaladé était chose impossible, il fallait au moins une demi-heure de course pour arriver à la fontaine par la route ordi-

naire, et abandonner cette pauvre femme inanimée lui paraissait un crime!

Il s'agenouilla, en sanglotant, près de Darie pour étancher le sang de sa blessure. Désespéré de son impuissance à lui porter secours, il allait se briser la tête contre la pierre quand deux moines, attirés par les cris et les signaux de Karola et de sa suite apparurent enfin, portant un brancard, du linge et de l'eau. Andrea lava la blessure d'une main convulsive, car chaque mouvement lui découvrait le visage inanimé de la pauvre Darie. Bientôt elle commença à donner quelques signes de vie. En ce moment, Karola arrivait aussi tout esssoufflée, regardant sans y rien comprendre le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Au premier mot qu'elle hasarda, Andrea lui imposa silence par un geste énergique; elle comprit, et, se jetant à genoux auprès de sa victime, elle s'empressa de lui rendre mille soins.

Darie reprit enfin ses sens; elle ouvrit les yeux. Malheureusement Karola, oubliant l'avertissement tacite qu'elle venait de recevoir, lui demanda si elle se sentait mieux. Au son de cette voix, Darie frissonna, repoussa vivement cette femme, et se rejeta

sur le moine; puis, regardant Karola d'un œil hagard, et portant ses deux mains à sa tête :

— O mon fils, s'écria-t-elle, que d'infamie j'ai amassée sur ta tête innocente!

Et puisant dans l'excès de sa douleur une force surnaturelle, elle se dégagea de tout soutien et courut vers l'abîme..... Ses genoux fléchirent. Andrea la saisit et la plaça évanouie sur le brancard; les moines la portèrent jusqu'à l'église et la déposèrent dans une chambre voisine de la sacristie, car les règles de l'ordre des Franciscains défendent d'introduire une femme dans l'intérieur du couvent.

Tandis qu'on dressait un lit à la hâte, le frère infirmier fit boire à Darie un cordial qui la rappela à la vie; mais le délire s'était emparé d'elle, et tout le monde se retira le cœur navré. Andrea courut avertir le marquis et Brigida de l'accident, qu'il attribua à la seule fatigue de l'ascension.

XXVII

CONCLUSION

La nuit était déjà avancée lorsque le marquis et Brigida pénétrèrent dans la chambre de la malade. Ses yeux hagards, sa tête enveloppée de bandages d'où suintaient quelques gouttes de sang, ses cheveux épars durcis par le sang caillé, tout donnait à sa physionomie une expression lugubre. En entrant, le marquis s'était emparé de la petite lampe posée à terre, et l'avait approchée avec précaution du lit de la malade; il recula épouvanté en voyant le ra-

vage qu'un seul jour avait fait sur ce visage naguère encore si rempli de charme. Les yeux de Darie, attirés par la lumière, se tournèrent vers lui; mais elle ne le reconnut pas. Il lui parla, elle ne l'entendit pas; seulement, lorsque Brigida s'approcha de sa maîtresse, et que les yeux remplis de larmes elle se baissa pour lui baiser la main, Darie fit un brusque mouvement, et retira sa main.

— Une femme! dit-elle. Ne me touchez pas, éloignez-vous, votre voix me tue.

Darie passa le reste de la nuit dans ce triste délire, et ses paroles incohérentes révélèrent bientôt tout ce qui s'était passé.

Déchiré par les remords, brûlé par un amour que la douleur avait ravivé, le marquis souffrait cruellement durant ces longues heures. Il se souvenait que deux mois auparavant Darie, même dans le délire de la fièvre, l'appelait sans cesse et lui prodiguait les plus tendres paroles, tandis que maintenant il ne lui inspirait plus que de l'horreur et du mépris. Il l'aimait éperdûment; mais il comprenait qu'il avait été son bourreau, que sans lui elle serait en ce moment heureuse au milieu de sa famille; il aurait volontiers donné tout son sang pour rendre à Darie

ce qu'il lui avait fait perdre, pour effacer cette année de sa vie. Hélas! il était trop tard! et, en songeant à l'avenir de souffrances réservé à cette malheureuse femme, il était réduit à désirer sa mort, la mort de Darie!... A cette pensée il frissonnait, il pleurait, il s'agenouillait dans cette triste chambre, où tout invitait à la prière.

Vers l'aube, la malade devint plus calme et s'assoupit légèrement; lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle reconnut le marquis, et sa physionomie exprima la terreur. Elle appela le moine qui priait au pied de son lit et le supplia de faire sortir cet homme, et de ne le jamais laisser rentrer. Comme le bon père hésitait, croyant que le marquis était le mari de Darie et que la fièvre seule la faisait ainsi parler, elle se souleva sur son séant, et, indiquant le marquis du doigt :

— Mon père, dit-elle, en attendant que vous puissiez recevoir ma confession, apprenez que cet homme n'est pas mon mari; sachez que c'est lui qui m'a perdue; ne souffrez pas, je vous en supplie, qu'il reste ici un moment de plus.

C'était une scène émouvante et lugubre. Si Darie

était sévèrement punie, le marquis subissait en ce moment une terrible expiation. La tête basse, les yeux voilés de larmes, il sortit de la chambre, jetant un dernier regard sur cette femme tant aimée, qui le chassait...

Seule Brigida resta pour aider les moines à soigner sa maîtresse.

Le quatrième jour après l'accident, comme Darie parlait dans son délire à Marie, sa sœur bien aimée, une douce voix de femme lui répondit par de consolantes paroles. La malade se souleva à demi, regarda fixement la femme qui veillait à son chevet, et s'écria avec une émotion profonde :

— Comment, ma sœur, c'est bien réellement toi !

Et ses bras s'ouvrirent ; déjà Marie s'y était précipitée, déjà elle couvrait de baisers le pâle visage de Darie, lorsque celle-ci la repoussa doucement, et d'un accent désolé :

— Éloigne-toi ! lui dit-elle ; tu ne sais pas qui je suis ?... Je suis l'objet du mépris d'une courtisane, moi ; j'ai été entretenue par le marquis de C***. O mon fils !...

Le délire s'empara de nouveau d'elle et la fièvre redoubla : elle passa ainsi la nuit; le lendemain elle se trouva mieux. Ses yeux ne se détachaient plus de sa sœur, elle couvrait ses mains de baisers, appuyait sa tête sur son épaule et l'inondait de larmes de reconnaissance. Mais rien désormais ne pouvait la guérir. Une seule chose peut être aurait pu l'arracher à la tombe où elle était près de descendre : il aurait fallu que, s'éveillant comme d'un mauvais rêve, elle se retrouvât chez elle, entre son mari et son enfant, sans le moindre souvenir des événements de cette dernière année. Hélas! c'était impossible!

Quelques jours après, Darie, quoique très-faible, se sentit beaucoup mieux; profitant d'un instant d'absence de sa sœur, et, aidée par Brigida, elle se leva, s'enveloppa d'une robe de chambre, et, appelant le moine infirmier, elle le pria de la soutenir et de l'aider à faire quelques pas. Comme celui-ci s'efforçait de la détourner de ce projet imprudent :

— Mon père, lui dit-elle, je vous en conjure, ne me refusez pas ce service : je veux avant de mourir atteindre le but que je m'étais proposé en venant ici; je veux m'agenouiller devant l'autel de celle

qui est le refuge des pécheurs, je veux déposer à ses pieds l'aveu de mes fautes, implorer, par sa puissante intercession auprès de son divin fils, un pardon que je n'ose espérer. Accompagnez-moi donc, je vous en prie, et veuillez ensuite prévenir l'un des pères confesseurs que je l'attendrai au tribunal de la pénitence.

Appuyée sur Brigida et sur le moine, Darie franchit péniblement la sacristie, qui seule la séparait de l'église ; elle s'agenouilla, joignit les mains, et commença une prière. Peu à peu son visage s'illumina d'une douce sérénité.

— Merci, mon Dieu, murmura-t-elle, merci, vous qui avez révélé à la pécheresse les douceurs de la prière ; si tel est votre bon plaisir, retirez-moi de ce monde et que mon châtiment égale mes fautes; mais, si votre volonté est de me faire expier mes erreurs sur la terre, c'est au pied de vos autels que je jure de passer mes jours.

Puis elle s'inclina, baisa le parvis sacré, et lentement, sans aucun secours, elle s'approcha du confessionnal. Elle en sortit bientôt le visage inondé de larmes de contrition, et avec une expression de

paix et de béatitude qui déjà lui rendait sa beauté des jours passés.

De nouveau aidée par Brigida et par le moine, elle regagna sa chambre, où Marie, qui l'attendait, fut ravie du changement qu'elle remarqua sur ses traits. Dans sa joie, cette tendre sœur se livrait pour Darie à mille projets d'avenir. Darie l'écouta en souriant; puis, faisant un geste négatif et plaçant un doigt sur ses lèvres :

— Ne parlons pas de cela, dit-elle, je ne suis plus de ce monde. S'il plaît à Dieu maintenant de m'y laisser, c'est dans la solitude et dans la prière que je suis décidée à passer mes jours. Je suis morte pour la famille, pour le monde, pour les affections; le dernier sacrifice qui me reste à faire, c'est de me séparer de toi, ma sœur, de toi qui, comme les anges du ciel, pleures les fautes du pécheur et ne les compte pas; ce sacrifice sera bien douloureux, mais je l'offrirai en action de grâces à celui qui vient de me dire : « Allez en paix, vos péchés vous sont remis. »

Puis, succombant à l'émotion et à la fatigue, elle s'assoupit. En ce moment Brigida vint prévenir Marie qu'un étranger demandait à lui parler. Elle

sortit de la chambre, et y rentra peu d'instants après, le visage rayonnant de joie.

— Ma sœur, dit-elle, n'as-tu rien demandé à Dieu dans ta prière?

Et comme la malade la regardait tout étonnée :

— Pas pour toi, ajouta-elle, mais pour...

— Pour Henri, s'écria Darie. Oui, j'ai supplié Dieu d'écarter de la tête innocente de mon fils la solidarité de mes fautes, de le bénir et de le rendre heureux à jamais.

— Est-ce bien là tout?

— Je lui ai encore demandé de permettre que mon fils ne maudit jamais la mémoire de sa mère.

— Dieu t'a exaucée et au delà, ma sœur : il t'envoie ton enfant.

En disant ces mots, elle ouvrit la porte, et un jeune garçon de huit ans s'avança d'abord timidement; puis tout à coup, reconnaissant la malade, il s'élança vers elle, et couvrit ses mains de baisers. Marie le prit dans ses bras et l'assit tout près de sa

mère. Darie, en sentant sur son sein cette tête chérie, fut saisie d'un tremblement de bonheur ; elle ferma les yeux, s'évanouit à demi, mais elle reprit bientôt connaissance ; seulement sa pâleur ne se dissipa plus, sa respiration demeura haletante, et le moine qui l'avait toujours assistée, prenant à part Marie, lui révéla que la malade n'avait plus que quelques heures à vivre.

La pauvre Marie, dont le cœur était navré, sécha ses larmes, et pria le précepteur, qui attendait son élève dans la chambre voisine, de faire prendre à l'enfant quelque repos.

C'était pour lui épargner le spectacle de l'agonie de sa mère. Henri ne consentit à s'éloigner qu'après avoir obtenu la promesse d'être bientôt rappelé. Le précepteur avait remis à Marie une lettre de son beau-frère ; après l'avoir lue elle s'approcha de Darie, et lui dit :

— Le Seigneur t'absout, non-seulement par la bouche de son ministre, mais encore par celle de ton mari. Le baron t'envoie l'assurance de son pardon et te promet de respecter tes dernières volontés.

La mourante joignit les mains, leva les yeux au

ciel avec un sentiment de profonde gratitude, mais elle ne parla pas. Marie, reprit avec effort :

— Ma sœur, il y a près d'ici un malheureux qui gémit des maux qu'il a attirés sur ta tête. Ne seras-tu pas aussi généreuse envers lui que Dieu l'a été envers toi?

— Lui! répondit Darie en frémissant, je lui pardonne, et je prie Dieu pour lui; mais je ne dois pas le revoir.

Et elle porta une seconde fois le crucifix à ses lèvres, en murmurant quelques mots qui ne furent entendus que de Dieu. Un instant après elle s'affaiblit visiblement; elle supplia le père infirmier d'aller chercher son confesseur. Quand il arriva, elle pouvait à peine parler; elle lui fit un signe auquel le moine répondit par une bénédiction. Le visage de Darie s'épanouit, et elle sembla reprendre une ombre de vie.

— Henri! murmura-t-elle.

L'enfant fut amené auprès d'elle.

— Henri, donne-moi à boire; c'est à ton tour maintenant. Et l'enfant saisit une tasse, souleva

de sa petite main la tête de sa mère, comme sa mère avait autrefois soutenu sa tête endolorie, et il lui versa sur les lèvres quelques gouttes d'eau. Darie le regarda longtemps, avec une tendresse infinie, et lui dit :

— Dans un instant ta mère ne sera plus, tu prieras pour elle, n'est-ce pas, mon fils?

Elle appela ensuite Brigida, chercha les ciseaux suspendus à sa ceinture; d'une main tremblante elle les porta à sa chevelure, en détacha une boucle épaisse, la tendit à l'enfant en lui recommandant de la porter toujours sur lui. L'enfant saisit les cheveux, les baisa à plusieurs reprises, et, se précipitant sur le sein de sa mère, il s'écria :

— Maman, ne t'en va pas, reste avec moi, je t'en supplie!

Lorsqu'il releva son visage inondé de larmes, il n'avait plus de mère.

Le marquis de C... se retira dans sa villa de Fiesole où il vécut dans une profonde solitude; il peignait beaucoup et recommençait sans cesse le même tableau, le portrait de Darie, auquel il essayait en vain de donner l'expression douce et passionnée qui avait fait le charme de la pauvre femme.

Les paroles mémorables prononcées à Turin, en janvier 1859, par *le premier soldat de l'Italie*, eurent un écho dans la villa désolée de Fiesole. Le marquis sentit renaître dans son âme l'enthousiasme de sa première jeunesse. Cet homme si fier, si indépendant, qui n'avait ployé jusque-là que sous un regard de femme, répondit sans hésiter à l'appel de l'Italie, il courut à Turin et s'enrôla dans un régiment de chevau-légers.

Il fut un de ces volontaires qui donnèrent à l'Europe le beau spectacle d'une jeunesse riche et élégante sacrifiant, en attendant l'heure du combat,

toutes les jouissances de la fortune pour se plier à l'austérité de la discipline militaire.

Dans la journée du 30 mai, un escadron de chevau-légers éclairait la marche de l'avant-garde sarde commandée par le général Cialdini, qui, peu de jours avant, s'était couvert de gloire au passage de la Sesia. Une charge brillante venait de refouler les Autrichiens dans le village de Palestro lorsque la balle d'un Tyrolien abrité par le mur crénelé d'une briqueterie, atteignit au cœur et renversa de cheval le marquis. Ses derniers accents demandèrent au ciel la liberté de l'Italie, sa dernière pensée implora de Darie son pardon!...

Août 1859.

FIN

SOMMAIRE



